

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

LiRE magazine

LES 100 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE

Romans, essais, documents,
biographies, BD, jeunesse...

EXCLUSIF

Visite privée chez
Jean Echenoz

PORTRAIT

Le phénomène
Adèle Yon

N° 546/NOVEMBRE-DÉCEMBRE 2025/WWW.LIRE.FR

L 19817 - 546 - F: 8,90 € - RD



RTL



LE DÉPARTEMENT



TOULON
Palais Neptune
21, 22 & 23 NOV. 2025
Entrée libre

PARTOUT, POUR TOUS, LES VARIATIONS CULTURELLES RAYONNENT



LE FIGARO

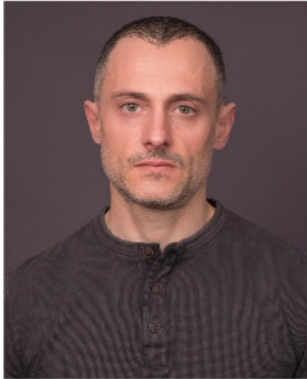
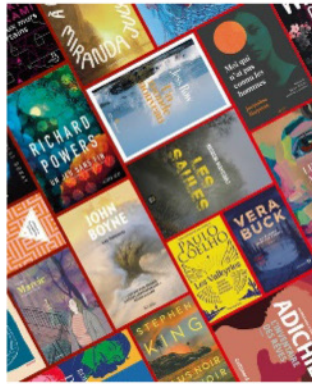
LiRE
magazine

SRADA

ici Provence

var-matin

32
LE DOSSIER
LES 100 LIVRES
DE L'ANNÉE



34
LE GRAND
ENTRETIEN
JEAN-BAPTISTE
DEL AMO

44
L'UNIVERS
D'UN ÉCRIVAIN
JEAN ECHENOZ



52
LE PORTRAIT
ADELE YON

SOMMAIRE

4	L'ÉDITO Baptiste Liger
7	L'ACTUALITÉ
32	LE DOSSIER Les 100 livres de l'année 34 • Le grand entretien Jean-Baptiste Del Amo 44 • L'univers d'un écrivain Jean Echenoz 52 • Le portrait Adèle Yon
66	L'ENQUÊTE Les écrivaines reines de la SF
73	LE CAHIER CRITIQUE 74 • Littérature française 82 • Littérature étrangère 86 • Polars/Science-fiction/Romance 88 • Classiques/Études littéraires/Poésie 89 • Jeunesse 90 • Manga/Bande dessinée 96 • Essais/Documents
70	LES EXTRAITS 78 • <i>La Jeune Fille et la Mer</i> de David Vann 92 • <i>Bug. Livre 4</i> d'Enki Bilal
102	LA LANGUE FRANÇAISE
108	CONCOURS D'ÉCRITURE JEUNESSE Lirôlac : la nouvelle coup de cœur
114	LES LIVRES DE MA VIE Grégory Gadebois
60	LA CHRONIQUE DE Mazarine M. Pinget Les 100 livres de l'année
65	Gérard Oberlé Livres oubliés ou méconnus
72	Bernard Lehut Le livre à lire
101	Pascal Ory Mot de tête
111	Éric-Emmanuel Schmitt L'atelier d'écriture



ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR
WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE
POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : BENOÎT AUPIIX

Ce numéro comporte un encart Linvosges diffusé sur l'ensemble des abonnés, ainsi qu'un encart Fête du livre du Var présent sur une sélection d'abonnés.

Société éditrice

EMC2 SAS au capital de 499 400 euros

Siège social

43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés

Tél.: 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil

Président/Directeur de la publication

Jean-Jacques Augier

Directeur

Stéphane Chabenat pour Berryinvest S.A.S

Adjointe

Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction

Baptiste Liger

Rédacteur en chef

Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette

Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction

Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie

Janick Blanchard

Rédactrice

Margaux Morasso

Chroniqueurs

Bernard Lehut, Gérard Oberlé, Pascal Ory,
Mazarine M. Pingot, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro

Fabrice d'Almeida, Mathieu Alterman, Frédérique Anne,
Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton,
Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel,
Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin,
Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta,
Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves,
Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern,
Emmanuel Hecht, Jean Hurlin, Marie Jouvin, Étienne Kern,
Antoine Leiris, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin,
Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard,
Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet,
Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov,
Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez

Publicité littéraire, partenariats et développement

Astrid Pourbaix: 01 47 00 03 23

Isabelle Marnier: 01 47 00 17 77

publicite@lire.fr

Photogravure/Impression

Maury Imprimeur S.A. Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.

Siège social: 43 avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.

N° Commission paritaire: 0625 K 85621.

Dépôt légal: mois en cours.

ISSN n° 3038-3900.

Second Class Postage Paid

At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire

Mediaobs: 01 44 88 97 79

Directrice générale: Corinne Rougé

Directrice commerciale: Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro: 04 88 15 12 41

Diffusion: MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements Lire Magazine

20 rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.

Boutique abonnement

https://abonnements.lire.fr

Courriel: abonnements@lire.fr - Tél.: 01 79 92 11 86

Tarif d'abonnement

1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER



Non, la nuit de la Saint-Sylvestre n'a pas été avancée, et l'année 2025 n'est pas terminée. Pourtant, nous avons d'ores et déjà choisi de dresser un bilan de la production éditoriale depuis janvier. Ce parti pris peut naturellement surprendre, mais nous avons envie de prendre les devants – ne serait-ce que pour décerner notre titre de Livre de l'année avant l'avalanche des grands prix d'automne. Et c'est donc *La Nuit ravagée* de Jean-Baptiste Del Amo (Gallimard) que nous avons choisi de distinguer. Non seulement pour saluer l'œuvre de cet esthète de la langue, mais aussi pour mettre en avant un titre qui a su réunir la littérature dite « générale », à travers la chronique sociale, et la fiction de genre, en l'espèce le pur roman d'horreur. Un formidable livre, paru en mars dernier, largement plébiscité au sein de notre rédaction, et auquel on souhaite donner une seconde chance (au moment d'Halloween ?), avant sa future réédition en poche. Au-delà de ces lauriers (d'autres mentions ont d'ailleurs été remises), vous trouverez dans ce numéro la sélection des 100 Livres de l'année – tous domaines confondus –, entre incontournables, coups de cœur de l'équipe, succès en librairie, découvertes et ouvrages ayant ouvert le débat. À vous de piocher, dans cette liste, les lectures que vous aurez envie de rattraper... Et nous vous donnons rendez-vous dès le 18 décembre pour vous proposer un avant-goût de la rentrée d'hiver, de plus en plus mise en avant par les éditeurs – et si on vous disait qu'on a déjà quelques enthousiasmes... ■



Adélaïde de Clermont-Tonnerre

INVITÉE DU LUNDI DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Mais qui était vraiment Milady ? Souvent caricaturée en symbole de manipulation et de trahison, la célèbre et trouble héroïne imaginée par Alexandre Dumas méritait bien une réhabilitation. C'est en tout cas le parti pris choisi par Adélaïde de Clermont-Tonnerre avec son dernier roman, feuilletonesque en diable (et sans doute l'un des plus plaisants de cette rentrée), *Je voulais vivre* (Grasset).

L'autrice et journaliste (saluée par le grand prix du roman de l'Académie française pour *Le Dernier des nôtres* en 2016) nous dira tout sur ce personnage des *Trois Mousquetaires* lors d'une rencontre dans le fameux établissement parisien, le 4 novembre à 18 h 30. Une discussion avec Baptiste Liger sera suivie d'une séance de dédicaces. En garde !

Réservation et information sur evenementiel@lesdeuxmagots.fr ou par téléphone 33(00)1 45 48 00 33

Lire Magazine sur iPad !

Nouvelle liseuse pour lire

votre magazine en ligne :

lire.fr/pages/liseuse.

L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.

Notre boutique en ligne :

lire.fr

Où adresser votre courrier ?

• Par voie postale :

15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris

• Par courrier électronique :

redaction@lire.fr

• Sur la page Facebook du magazine :

www.facebook.com/Lire.Magazine

• Instagram

www.instagram.com/lire.magazine/

• X :

<https://x.com/magazinlire>



ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

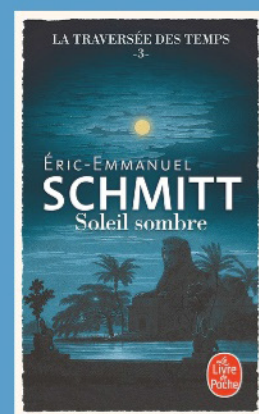
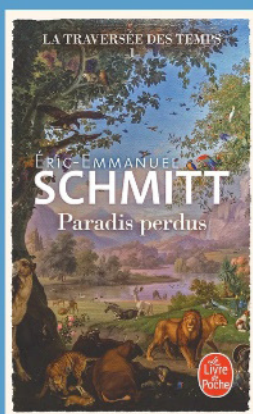


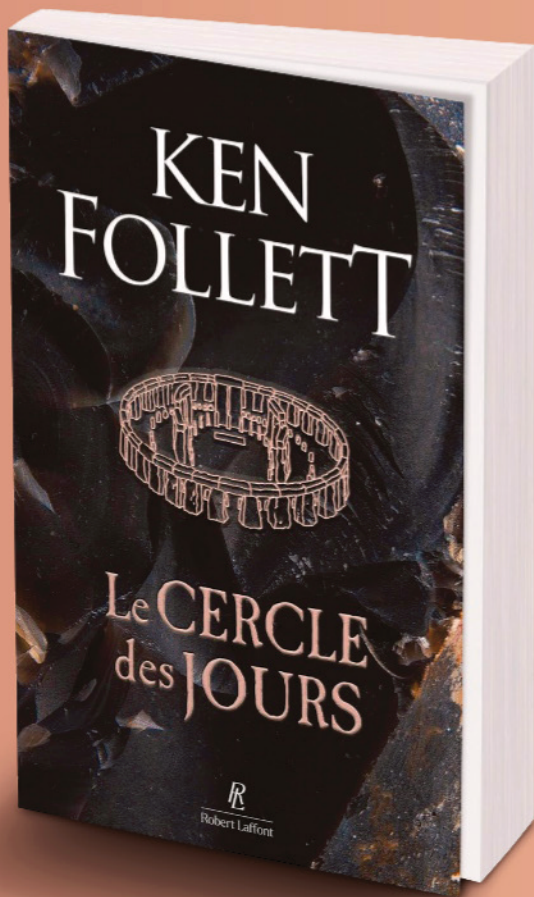
LES LIVRES
QUI NOUS FONT
AIMER LA VIE



UN VOYAGE LÀ OÙ
TOUT A COMMENCÉ,
AUX SOURCES
DE LA LUMIÈRE
ET DU BONHEUR.

La Traversée des temps
continue en Grèce antique.





Scannez ce QR code
pour profiter de cette
offre exceptionnelle

Abonnez-vous à **LIRE** magazine

EN CADEAU LE CERCLE DES JOURS

Le nouveau roman de
KEN FOLLETT

1 AN
49€
SEULEMENT

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ **LE CERCLE DES JOURS** pour 49€ seulement
au lieu de ~~107,90€~~

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : [][][][][]

Ville :

E-mail :

Téléphone :

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur
<https://abonnements.lire.fr/>

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

01M546

L'ACTUALITÉ

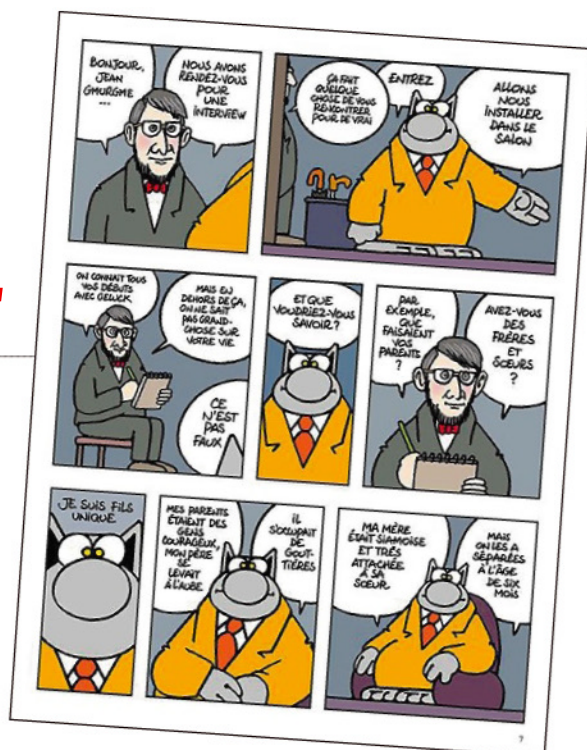


14

ÉLOGE
DU **CHAT**

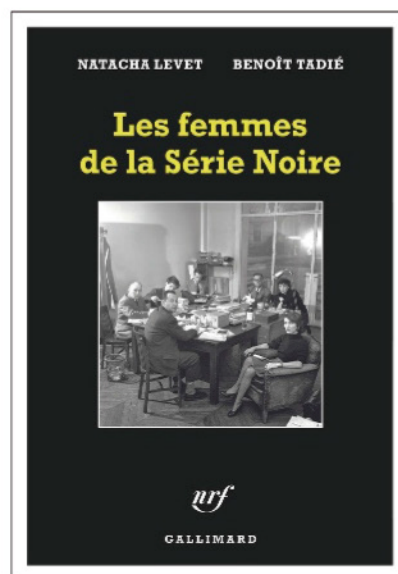
8

**LÁSZLÓ
KRASZNAHORKAI**
UN NOBEL HONGROIS



18

FRANÇOIS OZON:
« L'ÉTRANGER? UN LIVRE
INADAPTABLE »



26

LA **SÉRIE
NOIRE** AU
FÉMININ



Mésestimée en France, l'œuvre de **László Krasznahorkai, monstre sacré des lettres hongroises, est l'une des plus importantes aujourd'hui. Ce qu'atteste la distinction littéraire suprême qui lui a été attribuée par l'Académie suédoise le 9 octobre dernier.**

László Krasznahorkai ? Univers trop sombre, phrases (de plusieurs paragraphes) trop longues, narration aussi difficile à suivre que son nom l'est à prononcer. Voilà comment on présentait jusqu'à récemment cet immense écrivain hongrois pour justifier un silence incompréhensible.

Mais tout arrive : le prix Nobel a été attribué le jeudi 9 octobre à László Krasznahorkai « pour son œuvre fascinante et visionnaire qui, au milieu d'une terreur apocalyptique, réaffirme le pouvoir de l'art ». « Je suis très heureux, calme et très nerveux à la fois », a réagi le concerné. Le 122^e lauréat de ce prix fondé en 1901 – et qui n'a distingué que dix-huit femmes – remporte 11 millions de couronnes

suédoises, soit près de 1 million d'euros. Cette année, de nombreux auteurs étaient donnés favoris, tels l'Américano-Antiguanais Jamaica Kincaid, l'Indien Amitav Ghosh, et l'Argentin César Aira. László Krasznahorkai succède à la Sud-Coréenne Han Kang. Six ans après le Nobel donné à la Polonaise Olga Tokarczuk, la distinction attribuée à l'écrivain hongrois témoigne du dynamisme de la fiction est-européenne.

Mésestimé, László Krasznahorkai a longtemps été un auteur de niche, écrivant de surcroît dans une langue parlée par seulement 15 millions de personnes. Certes, Gallimard a traduit en 2000 son premier roman, *Tango de Satan*, suivi en 2008 par *La Mélancolie de la résistance*. Mais c'est peu au regard d'une œuvre commencée

en 1985, riche de romans, de nouvelles et d'essais, primée en Hongrie et à l'étranger. Tout s'accélère en 2010 quand les maisons d'édition Cambourakis et Vagabonde, avec le fidèle compagnonnage de la traductrice Joëlle Dufeilly, prennent la relève et publient le travail de l'auteur, né à Gyula en 1954, dont *Le baron Wenckheim est de retour* et *Petits travaux pour un palais* – pour citer les plus récents.

DIRE LA NOIRCEUR ET LA BEAUTÉ

Récemment, on a redécouvert sa collaboration avec le cinéaste hongrois Béla Tarr, qui a adapté au cinéma deux de ses romans – dont le *Tango de Satan*, en sept heures et demie ! En 2015, László

Krasznahorkai obtient le prestigieux Man Booker International Prize pour l'ensemble de son œuvre, qui compte notamment le puissant *Guerre et Guerre* (1999). Son narrateur est un archiviste qui, découvrant un étrange manuscrit, se fait le messager de l'infinie violence du monde. Il a pu la mesurer, lui qui a publié son premier roman dans une Hongrie communiste en pleine déliquescence.

Cependant, il serait injuste de résumer l'auteur à sa vision sombre de notre temps. Paru en France en 2018, *Seiobo est descendue sur terre* nous parle de la beauté. Ou, plus précisément, de la difficulté de la voir et de la saisir. Que cherche-t-on quand on crée ou contemple une œuvre d'art ? Une émotion intense, une idée du sacré ? Ou peut-être un sens à notre destin, à en croire les héros du livre. On les suit de Venise à Kyoto, en Ombrie et à Athènes, dans la campagne hongroise, la forêt roumaine ou encore à Paris. Ils sont paysans, élèves du célèbre peintre italien Le Pérugin, sculpteurs, gardiens de musée, touristes, acteurs de théâtre nô, ou simples passants. Comme celui qui, avançant vers un grand héron

Une « œuvre fascinante et visionnaire qui, au milieu d'une terreur apocalyptique, réaffirme le pouvoir de l'art »

posé près d'une rivière, le tout évoquant une estampe japonaise, ne voit rien. « [...] et sa vie se poursuivra ainsi, ce qui aurait pu donner un sens à son existence lui échappera, il mènera une vie morose, pauvre, austère et amère, dénuée d'espoir, de risque, de grandeur, et de toute notion d'un ordre supérieur [...]. »

ÉVEILLER LES ESPRITS

Ne pas voir au-delà de « la réalité matérielle » d'une œuvre condamne à l'aveuglement, nous dit l'auteur. À l'inverse, voir vraiment, c'est risquer une profonde déprime. Comme le touriste venu admirer *Il Cristo Morto* à Venise, et qui ne peut s'empêcher de voir ce que le tableau représente aujourd'hui : un Christ « seul au monde », dont le temps est « révolu ».

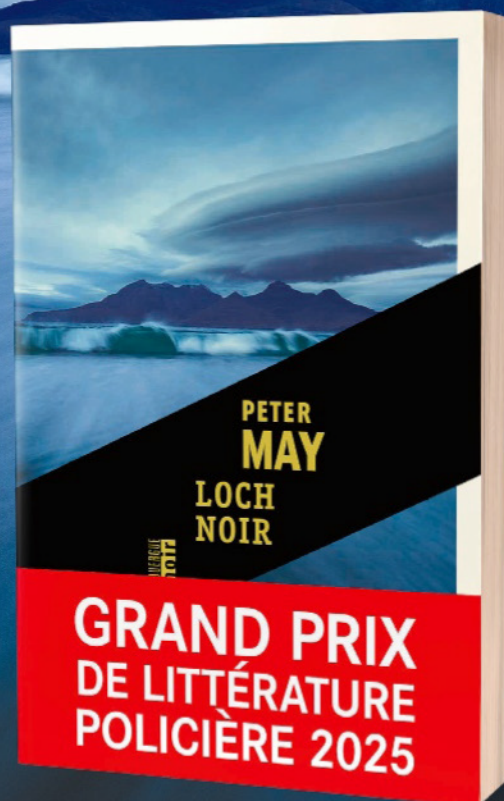
L'œuvre parle – pour reprendre le titre d'un livre de Susan Sontag. Il y a dans toute œuvre d'art une apocalypse, au sens strict : une révélation, quelque chose de caché qui est dévoilé. Elle fait écho au présent, peut concerner la fin des temps, mais aussi la possibilité d'un dépassement de soi. L'apocalypse est dans tous les livres de László Krasznahorkai, qu'ils nous paraissent obscurs ou lumineux. Ce sont ces messagers qui, sous une apparence humaine (*Tango de Satan*) ou animale (*La Mélancolie de la résistance*), sous la forme d'un manuscrit (*Guerre et Guerre*), d'un tableau ou d'une sculpture (*Seiobo*) sèment le trouble, dessillent le regard, éveillent l'esprit à la conscience de cette chose (le sacré, l'art) qui les transcende. Et les sauvera peut-être. ■

Gladys Marivat



**Peter May
au sommet
de son art.**

Daily Mail



« La famille Le Pen, c'est un mélange entre les Atrides et les Deschiens »

Dans *Les Le Pen. Une famille française*, **Christophe Bourseiller** narre l'ahurissante saga de la PME familiale de l'extrême droite française : le Front/Rassemblement national. Un livre parfaitement informé mais aussi, ce qui ne gâche rien, très drôle.



Votre livre s'organise autour d'un long portrait de Jean-Marie Le Pen, de sa naissance en 1928 à sa mort en janvier dernier. C'était qui, le « Menhir » ?

Christophe Bourseiller. D'abord un physique : 1,92 mètre pour 90 kilos. Un colosse qui peut faire peur. Un sanguin que l'alcool rend agressif. Un soir, dans sa jeunesse, il conteste l'addition dans un restaurant. La bagarre se généralise. Il se rend dans les toilettes et en descelle le lavabo à mains nues pour le projeter sur ses adversaires ! Homme de droite, il va très loin dans l'engagement. Incorporé en Algérie pendant six mois à sa demande, il pratique la torture. Sur un autre versant, c'est un joyeux drille, un ripailleux entouré de copains, et un mondain, fréquentant le Tout-Paris, ami autant de Michel Déon et de Roger Nimier que de Boris Vian ou de Mouloudji.

Mais c'est aussi le xénophobe, l'homme de la « préférence nationale », du « détail de l'Histoire ». Et on en passe...

C.B. Raciste, antisémite, Le Pen l'est indiscutablement. Mais ses élans de xénophobie ne sont pas dictés par la

raison. Rien à voir avec les néonazis qui « théorisent » leur racisme. Lui n'obéit qu'à ses impulsions, il est prioritairement guidé par l'affect.

Est-ce ce qui donne à la tribu Le Pen son étrange coloration ? À vous lire, on songe à la famille Ewing dans *Dallas*.

C.B. Chez les Le Pen, les bisbilles privées se voient étalées en public avec théâtralité. Plus que les Ewing, je pencherais plutôt pour un mélange détonnant entre les Atrides et les Deschiens. Prenez la tragi-comédie du divorce entre Jean-Marie et Pierrette, la mère de Marine, qui finira par poser nue en soubrette pour un magazine. Dans le livre, je révèle qu'elle n'avait pas les moyens de payer son avocat, Gilbert Collard. Elle lui a donc proposé de lui offrir des boutons de manchette taillés dans l'œil de verre de son ex-mari ! En partant du domicile conjugal, elle avait emporté par mégarde l'œil de verre de rechange de Jean-Marie, mais oublié les cendres de sa mère. Ce qui donne à l'arrivée un échange au petit matin sur le pont de Saint-Cloud digne d'une série B : un avocat tend l'œil de verre à un autre avocat qui lui remet les cendres...

Il y a aussi des drames, comme la rupture violente de Marine avec son père, quand elle l'a fait exclure du FN en 2015...

C.B. Oui, mais, comme me l'a dit un intime des Le Pen, « *Marine était fâchée avec Jean-Marie... aux heures de bureau* ». Son programme n'est guère éloigné du FN. Mais elle a eu le sentiment que son père faisait tout pour l'empêcher de mener la barque frontiste. La relation père-fille est un mix d'amour, de rivalité et de jalousie.

Dans le clan Le Pen, il y a aussi le « cas » Marion Maréchal : elle a été accueillie à ses débuts en star, mais son parcours, depuis, paraît très erratique...

C.B. Marion est belle, intelligente et très à droite. Mais elle semble souffrir d'une forme de syndrome de l'imposteur et craint par-dessus tout d'entrer en rivalité avec sa tante Marine, qui l'a grandement élevée. C'est pourquoi sa carrière politique témoigne de tant de zigzags contradictoires.

Quid, enfin, de Jordan Bardella ? Quel peut être son sort ? Et la mafia Le Pen peut-elle régner *ad vitam aeternam* sur la « boutique » qu'elle a créée ?

C.B. Bardella, c'est le nouveau numéro deux, après les Mégret et Philippot, qui ont été débarqués. Nul ne sait combien de temps il tiendra. Mais je n'imaginais pas un seul instant que les Le Pen perdent le contrôle du RN. C'est un « front familial ». N'oubliez pas que les nombreux dissidents ont toujours dénoncé au FN/RN une « dérive monégasque »... ■

Propos recueillis par Patrice Bollon



LES LE PEN. UNE FAMILLE FRANÇAISE
CHRISTOPHE BOURSEILLER

416 P., PERRIN, 22,90 €



Ruissellement inversé

Matthieu Aron et Caroline Michel-Aguirre montrent dans *Le Grand Détournement* qu'une partie de notre déficit budgétaire vient d'aides accordées aux entreprises, dont on peut questionner l'utilité...

notre numéro 1 mondial du luxe, en a ainsi reçu en 2023 pour 275 millions d'euros !

On en connaît la raison : ladite « politique de l'offre », poursuivie depuis vingt ans par tous nos gouvernements. Dans un monde ultra-concurrentiel, il s'agit d'aider les entreprises à faire un maximum de profits, ceux-ci étant supposés rejaillir sous la forme d'emplois et de hausses des salaires. C'est ce qu'on appelle le « ruissellement » : la richesse créée par les firmes est la condition *sine qua non* de celle des particuliers. Or, cette doctrine n'a qu'une valeur très limitée dans les faits, ces aides étant sans contrepartie. Si on leur ajoute les baisses d'impôts sur le revenu du capital, il en résulte que la pression fiscale sur les ultra-riches est inférieure à celle exercée sur les moyens salaires ! Comme si les énormes dividendes versés par les grandes entreprises à leurs

actionnaires étaient financés par les salariés. Et c'est à eux que les plans d'assainissement de notre dette demandent des sacrifices !

Bien sûr, tout n'est pas aussi simple dans le détail. Les aides aux entreprises sont aussi des compensations à une fiscalité supérieure en France à celle de certains pays étrangers. Mais cela veut dire qu'il y a un grand ménage à faire dans les rapports entre l'État et les entreprises. Il y va de la justice sociale, fondement de l'acceptation de notre société par ses membres. Et il faut remercier les auteurs du *Grand Détournement*, à défaut d'avoir résolu la question, de l'avoir au moins soulevée... ■ P.B.



LE GRAND DÉTOURNEMENT
MATTHIEU ARON, CAROLINE MICHEL-AGUIRRE
212 P., ALLARY, 19,90 €

OLIVIER MARTY/ALLARY



Un fascinant roman graphique tiré de *Watership Down*, le classique et best-seller de Richard Adams.

18 x 25,5 cm. 368 p.

Watership Down est un récit intemporel de survie, d'espoir, de courage et d'amitié qui a déjà fasciné plus de 50 millions de lecteurs à travers le monde, aujourd'hui admirablement adapté en bande dessinée par James Sturm et Joe Sutphin.

Une voix à la page

À la fin de l'été, la journaliste **Nora Hamadi** s'est préparée à une double rentrée : nouvelle voix de France Inter, elle a aussi publié son premier livre, *La Maison des rêves*.

C'est presque aussi vieux que la radio et la télé, mais c'est infiniment plus vrai depuis les réseaux sociaux : chaque jour, les matinales donnent le *la* de la vie politique et médiatique, entre 6 heures et 9 heures, une tranche découpée en éditoriaux, interviews politiques, billets d'humoristes, et autres revues de presse. Depuis fin août, c'est précisément ladite revue de presse que Nora Hamadi présente sur France Inter. Deux interventions par jour en semaine : une à 6h 15, une autre à 8h 47.

D'UNE MAISON...

Ces quatre dernières années, elle était au micro (et à la production) de *Sous les radars* puis de *Douce France*, sur France Culture. Quand elle part travailler, Nora Hamadi n'a donc pas changé de destination : la Maison de la radio. Mais beaucoup pour le reste a changé : lever vers 2h 30, épiluchage de la presse (nationale et régionale) du jour complétée par force hebdomadaires, mensuels, ou autres, à son domicile d'Ivry-sur-Seine. Quand elle arrive à Radio France, il est 5 heures et elle a ses déroulés en tête. Celui de la première prise de micro, celui de la seconde. Une heure pour consolider et prononcer la revue de 6h 15. Un peu plus pour changer, adapter, écrire et prononcer la suivante. Quand nous la retrouvons dans Paris, un samedi de fin septembre, elle commence par parler d'« *un kif énorme* » avant d'avouer que « *tout ça est encore vertigineux* », et que son « *corps doit encore encaisser* » ces nouveaux horaires. Sa carrière a débuté il y a vingt ans à *L'Express*, puis au *Parisien*, et s'est poursuivie dans l'audiovisuel (i-Télé, Public Sénat, Arte, BFMTV) comme éditorialiste ou animatrice, mais aussi comme reporter ou programmatrice. Depuis vingt ans, elle continue à animer des ateliers sur les médias, dont celui nommé « *journalisme et droits humains* », dans des quartiers, des villes de banlieue, dans la Nièvre. À l'image, elle dégage charisme et clairvoyance, avance des positions engagées, validées par une expertise de terrain et une volonté de donner la parole à ceux qu'on ne voit pas.

... À L'AUTRE

Cette volonté est la pierre fondatrice de *La Maison des rêves*, titre et objet de son premier livre. Une « *fabrique à horizons* », écrit-elle, entre deux bâtiments de la cité de la Rocade, quartiers sud de Longjumeau, la ville de l'Essonne où elle est née (en 1980) et a passé sa prime jeunesse. Un lieu typique des programmes d'État, de l'éducation populaire et du bénévolat engagé. Un endroit qui raconte Nora et les autres Hamadi : mère, père, frère,

« **Faire le récit des banlieues de la zone 5, celles des champs, qui n'est jamais raconté** »



grands-parents, la Kabylie, la classe ouvrière post-68, les engagements associatifs. Un lieu, une ville, un quartier où, comme souvent, la République a progressivement laissé une partie de sa place au communautarisme, aux dealers, aux replis identitaires ou religieux. Ce livre est son histoire individuelle, qui retrace ses études conclues par un DEA de sciences politiques à Paris-Nanterre. Un livre devenu urgent après le retour sur place de Nora Hamadi en 2024, et le choc de voir que plusieurs lieux de liens avaient disparu sous le béton et l'oubli. Elle revendique « *une envie de faire le récit des banlieues de la zone 5, celles des champs, qui n'est jamais raconté* », « *une histoire empreinte de cette mauvaise vision urbaine dont sont nés les grands ensembles* ». Mémoires familiales de l'autrice, témoignages de voisins et anciens camarades restés là, ce livre est une histoire collective des quartiers populaires. Pour cela, il fallait une voix qui efface les murs entre l'individuel, le social et l'universel. Passant en permanence du « je » au « nous » sans jamais rien surligner ni clairoonner, la journaliste est parvenue à cette hauteur de voix, donc de vues. ■

Hubert Artus



LA MAISON DES RÊVES
NORA HAMADI
256 P, FLAMMARION, 21 €

LES CLASSIQUES

Jane Austen, la voix des femmes

N'écoutez pas ceux qui la prennent pour une romancière sentimentale et prouvent par là qu'ils ne l'ont pas lue... Jane Austen était un génie : une humoriste douée pour les répliques qui tuent, doublée d'une moraliste capable de subtiles distinctions, triplée d'une styliste qui révolutionna la manière de décrire l'intériorité de ses personnages par un usage particulier du discours indirect libre... Une romancière-née, à qui il suffisait de quelques familles de province pour bâtir un roman et de quelques intrigues matrimoniales pour dépeindre la condition des femmes. La postérité ne s'y est pas trompée : deux cent cinquante ans après sa naissance, l'Angleterre la tient pour un trésor national – rien de plus britannique que ses peintures de la gentry provinciale – et le lectorat mondial pour une icône –, soit un auteur que tout le monde connaît, que l'on ait ouvert ses livres ou pas. Des malentendus perdurent : on la croit victorienne quand elle vécut sous la régence, on la voit en célibataire malheureuse quand il semble qu'elle s'accommoda de son sort, et on la croit sentimentale parce qu'elle écrit sur le mariage... Tout cela valait bien un numéro des Classiques de *Lire Magazine* ! Avec Robert Kopp, Serge Sanchez, Laëtitia Favro... ■ Alexis Brocas

→ Disponible chez votre marchand de journaux et sur lire.fr

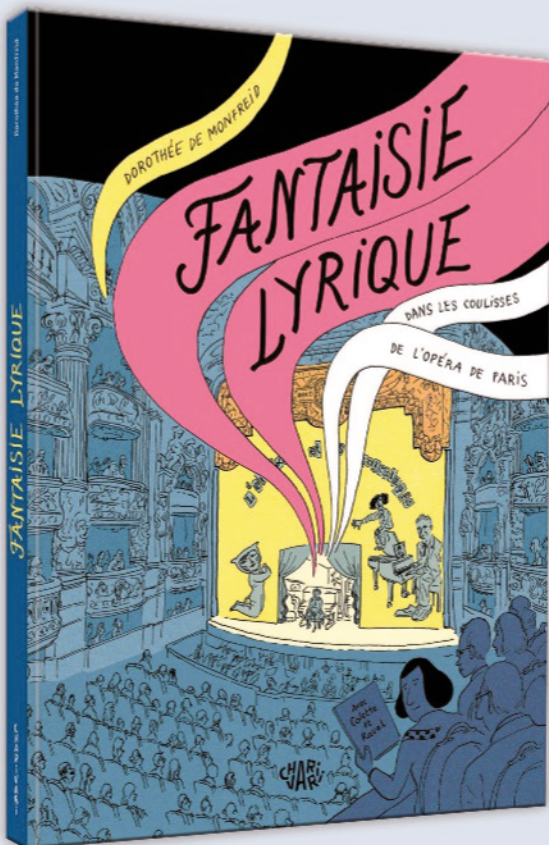


HORS-SÉRIE ANNIVERSAIRE

La bibliothèque idéale de *Lire Magazine* en 500 livres

Comme vous le savez si vous avez lu notre numéro anniversaire d'octobre dernier, *Lire Magazine* fête ses 50 ans. À cette occasion, nous avons replongé dans un demi-siècle de parutions. Quels ouvrages ou quels auteurs a-t-on traités durant cette période ? Et quels titres ont su dépasser l'enthousiasme d'hier ? Pour en juger, nous avons composé à partir de nos archives (mais pas seulement !) un hors-série se focalisant sur 500 livres – tous genres confondus – parus depuis cinquante ans, entre classiques incontournables et succès d'antan, parfois un peu oubliés. Histoire de se souvenir, de redécouvrir, et de compléter sa bibliothèque... ■ Baptiste Liger

→ Disponible chez votre marchand de journaux et sur lire.fr à partir du 14 novembre.



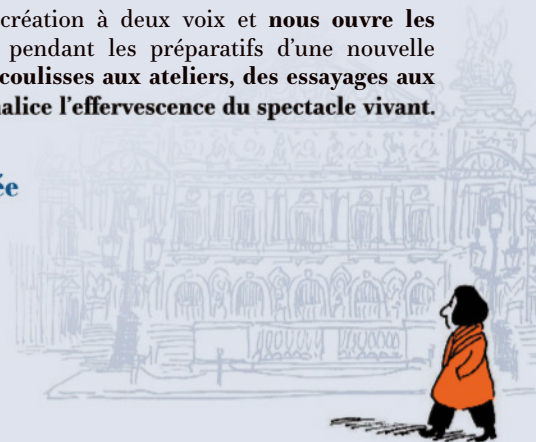
FANTAISIE LYRIQUE

**Une plongée tendre, drôle et fascinée
dans le monde enchanté de l'Opéra.**

Quand elle était petite, Dorothee de Monfreid écoutait en boucle *L'Enfant et les sortilèges*, une « fantaisie lyrique » née de la plume de Colette et de la musique de Ravel.

Elle remonte le fil de cette création à deux voix et nous ouvre les portes de l'Opéra de Paris pendant les préparatifs d'une nouvelle série de représentations. Des coulisses aux ateliers, des essayages aux répétitions, elle capte avec malice l'effervescence du spectacle vivant.

Au rayon bande dessinée



Chamallows fondus et tasse de thé

Des couvertures bariolées, des titres nganngan et des bons sentiments à foison : le « serial pasticheur » **Pascal Fioretto** s'attaque à la vogue du roman feel-good.



Joséphine dos Santos et Pascal Fioretto.

Un jour, on lira les pastiches de Pascal Fioretto comme une contre-histoire de la littérature du début de ce siècle, un décodage des phénomènes littéraires de notre temps : l'autofiction, les best-sellers de supermarché, les livres de développement personnel, les romanciers à succès, tout y est passé, même les Nobel (*Les Soldes chez*

But, pastiche d'Annie Ernaux, signalé à sa sortie dans cette rubrique). Il s'attaque aujourd'hui à la littérature feel-good, ces romans dégoulinants de joie de vivre, à lire dans un canapé, vêtu d'un jogging et d'un sweat à capuche, avec plaid, tasse de thé et bocal de chamallows, pour un moment de réconfort maximal. L'histoire ? Joséphine, vendeuse de prêt-à-porter, est projetée par magie dans la peau d'une autrice de feel-good à succès. Las ! Invitée sur le plateau du « *Grand Book* » (toute ressemblance...), elle se heurte à la condescendance des autres invités, Camille Laurens, Marie Darrieussecq et Édouard Louis. Vexée, elle décide alors de se transformer en écrivaine littéraire, avec tout l'attirail : voyages à Venise, carnet Moleskine, signature de pétitions, etc. « *J'ai même réussi à me faire inviter à une soirée de L'Atelier du roman* » ! Fioretto distribue équitablement ses coups aux intellos et aux fabricants de romans

feel-good, avec leurs couvertures bariolées, leurs titres impossibles – *Tu trouveras toujours un amour à ta taille, Ne mets pas tes mains sur mon cœur... tu risques de te faire pincer très fort*, etc. – et leurs métaphores hallucinantes, tel ce chef-d'œuvre : « *Rien ni personne ne pourra jamais arrêter le temps qui, comme un train fou lancé sur les rails de la vie, emporte loin de nous ceux qu'on aime. À moins qu'une erreur d'aiguillage ne le fasse dérailler.* » Tout le monde descend ! ■

Jean Hurlin



LAISSE COULER L'AMOUR... ET TON CŒUR DÉBORDERA
PASCAL FIORETTO, JOSÉPHINE DOS SANTOS
196 P., LE CHERCHE MIDI, 19 €



• MAUVAIS GOÛT

Le vrai du fauve

Considéré par certains esprits chagrins comme un peu ringard, *Le Chat* de **Philippe Geluck** mérite pourtant tous les honneurs.

Nous vivons des temps troublés. La France chavire, le monde est une poudrière, la planète est exsangue. Il est donc temps de revenir aux vraies questions. Parmi ces dernières, une énigme n'en finit pas d'agiter nos âmes embrumées : Le Chat est-il de mauvais goût ? Le mystère est de taille et l'on ne compte plus les groupes de recherches – au CNRS, à la Nasa, et dans les plus grands pôles internationaux – qui se sont penchés dessus. Alors que sort le vingt-cinquième album de la série, *L'Origine du chat*, et que le musée Maillol accueille la rétrospective « Geluck expose Le Chat », on reste en droit de se demander dans quel camp se trouve le fief félin.

Ses défenseurs brandiront sa longévité (il est né en 1983) et l'intemporalité parfois

soufflante de son humour : Le Chat fait partie des très rares personnages qui font toujours rire, du moins sourire. Comme s'il obéissait à une formule alchimique gardée secrète dans quelque athanor wallon.

À l'inverse, ses détracteurs brocarderont un système usé jusqu'à la corde, décliné *ad libitum* et accueilli avec une bienveillance paresseuse par des instances souvent officielles : avant le musée Maillol, Le Chat a eu droit aux Champs-Élysées pour exposer ses statues simili-bottéesques, au printemps 2021. Pour les chatophobes, Philippe Geluck est comme Ben : un créateur devenu un système pratiquant le pléonasmisme et le stellionat.

Mais ces grincheux ne sont-ils pas des jaloux ? Quand un succès échappe aux modes, qu'il ne se raccroche jamais à l'actualité, qu'il atteigne une notoriété prospère, sans concurrence, cela agace. Surtout : Le Chat est difficilement attaquant. Son humour ne prend racine ni dans la moquerie ni dans le cynisme, mais danse comme un funambule sur une route par et pour lui tracée. Et ça, désolé, mais c'est d'excellent goût ! ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

→ « **Geluck expose Le Chat** » au musée Maillol (Paris 7^e) à partir du 14 novembre 2025.



L'ORIGINE DU CHAT
PHILIPPE GELUCK
48 P., CASTERMAN, 12,95 €



L'avis des lecteurs a changé la vie de Mathilda di Matteo.



Cultura, ses libraires et ses clients ont le plaisir de
décerner le **Prix Talent Cultura 2025**, récompensant
des premiers romans, à **Mathilda di Matteo**
pour **La bonne mère** (Éditions L'Iconoclaste).

RCS B 519 780 795



En savoir plus

Cultura
La culture avec un grand **4AAH!**

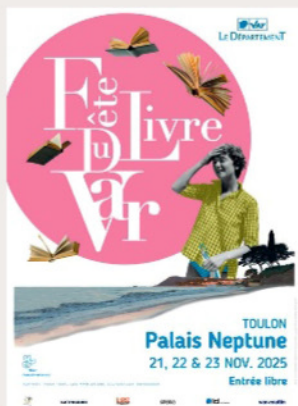
TOULON, À FLOT LA LITTÉRATURE!

Présidée par Aurélie Valognes, la **Fête du livre du Var 2025** se déroulera du 21 au 23 novembre.

Le renouveau passe parfois, symboliquement, par un changement de lieu. Ainsi la fameuse Fête du livre du Var quittera-t-elle la place d'Armes de Toulon pour rejoindre le Palais Neptune (à deux pas du stade Mayol !), histoire de mieux plonger dans les livres. Et c'est une grande amoureuse de la mer (certes côté Atlantique) qui va présider cette édition 2025 : Aurélie Valognes. Parmi les auteurs présents cette année – pour des débats et des signatures –, on retiendra de nombreuses têtes d'affiche de la rentrée littéraire : Anne Berest, Adélaïde de Clermont-Tonnerre, Céline Minard, Sylvie Le Bihan... ; des plumes reconnues comme Éric-Emmanuel Schmitt, Mathias Malzieu, Boris Cyrulnik ou Franz-Olivier Giesbert, ainsi que des habitués des plateaux télé à l'image de Pascal Bataille, Bruce Toussaint ou Georges Fenech. On n'oubliera pas le prix des lecteurs du Var – qui, spécificité, récompensera tour à tour un ouvrage de littérature générale, une bande dessinée et un album jeunesse. D'ailleurs, les plus petits seront conviés à participer à divers ateliers. Enfin, la Fête du livre du Var a prévu, à l'occasion des vingt ans de sa disparition, un hommage à Françoise Sagan à travers divers événements (rencontres, lectures, exposition). Histoire, peut-être, de se dire : « Au revoir, tristesse » !

B.L.

fetedulivreduvar.fr



Faites du « Bruit » !

C'est à Marseille que s'est installée l'équipe du Bruit du monde, sous l'égide de ses fondateurs **Marie-Pierre Gracedieu**, qui fut directrice littéraire chez Gallimard, et l'ancien libraire **Adrien Servières**.

Du côté de la « Bonne Mère », le bruit, ce n'est pas seulement celui des supporters au stade Vélodrome. Mais c'est également le nom (enfin, pour partie) de l'une des plus jeunes (et passionnantes) maisons d'édition. Un nom qui montre une volonté de s'ouvrir bien au-delà du Vieux-Port : Le Bruit du monde. Et une aventure qui relèverait presque d'un « classico » PSG-OM. D'un côté, une personnalité de l'édition parisienne : Marie-Pierre Gracedieu qui, en 2006, prit la tête de la collection « La Cosmopolite » des éditions Stock, avant de rejoindre Gallimard où elle est devenue l'éditrice de Ian McEwan, Jonathan Coe, Chimamanda Ngozi Adichie ou de Nathan Hill. De l'autre, il y a Adrien Servières, ancien libraire (notamment à L'Arbre à lettres à Paris) et commercial dans l'édition. Tous deux se lancent alors dans ce pari d'imaginer, entre littérature française et production étrangère, un « espace éditorial où [ils pourraient] enregistrer comme un écho de ce fameux bruit du monde, qui tenterait de donner du sens au chaos ambiant ». Le tout à Marseille, « une ville dont nous apprécions tous deux depuis vingt ans l'histoire et la dimension internationale ».

« DES HISTOIRES DIFFÉRENTES DE CELLES DE PARIS »

Sous l'égide du groupe Éditis, Le Bruit du monde voit ainsi le jour en 2021 et le duo devient trio – avec Sergey Belikov comme assistant éditorial et commercial – avec une identité qui colle à la ville. « Adrien et moi avons la conviction que cette ville nous permettrait de rencontrer des histoires différentes de celles qui s'écrivent à Paris », souligne Marie-Pierre Gracedieu. « Christian Astolfi, notre premier auteur français, venait d'achever son grand roman sur l'histoire des chantiers navals de la Seyne-sur-Mer, et il nous y attendait. Aslak Nore également, l'auteur norvégien dont nous avons immédiatement entrepris de publier la saga des Falck. » Enthousiaste, elle évoque aussi certaines

« brillantes traductrices » qui vivent là-bas la vie culturelle locale, avec les librairies, le festival Oh les beaux jours !, des théâtres, des musées et d'autres maisons d'édition aux catalogues réputés – Agone, Le Mot et le reste, Wildproject, Le Bec en l'air, etc. Spécificité : Le Bruit du monde organise aussi des stages d'écriture, qui « génèrent de formidables rencontres » – à l'image de Rémi Baille, dont le premier roman *Les Enfants de la crique* a été publié par la maison !



En cette rentrée, on aura notamment été sensible au roman de la philosophe italienne Ilaria Gaspari, *Une rumeur dans le vent* ou à l'ouvrage collectif Mazan. *Anthropologie d'un procès pour viols*. « Tous les sujets nous intéressent, tant qu'ils sont évoqués avec subtilité », souligne celle qui évoque déjà avec enthousiasme les futurs titres du Bruit du monde. En premier lieu, dès janvier, *Porter la faute* de la Bulgare Joanna Elmy, roman en cours de traduction dans plus de vingt pays, qui « nous invite à découvrir le sentiment d'une jeunesse exilée qui porte en elle le poids des fautes et des rêves du communisme ». Un titre qui devrait faire du bruit... ■

Baptiste Liger

Lebruitdumonde.com

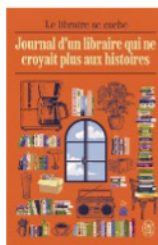
À livre ouvert

Très suivi sur les réseaux sociaux, le mystérieux Libraire se cache publie son premier roman. Et se dévoile un peu plus...



petit village, où il vient de louer un local commercial dont personne ne voulait. Les centaines de cartons qu'il y déballe en quelques jours ne contiennent que des livres, qu'il met en vente. Pourtant, son magasin n'a ni nom ni enseigne. Attirés, quelques habitants toquent, ouvrent. Viennent l'aider, lui parler, chercher des conseils de lectures. L'intrigue se déploie quand tous réalisent que le nouvel arrivant est incapable de tels conseils. Que ses livres ne sont pas neufs, et sont tous en exemplaires uniques. Bouquiniste ? Escroc ? Suspense autour d'une rédemption personnelle, le récit devient une touchante galerie de portraits rurale. « *L'idée était de mettre en avant la transmission de la lecture, sous toutes ses formes* », revendique l'auteur, qui a trouvé sa formule pour raconter ce que le milieu appelle la chaîne du livre ! ■

Hubert Artus



JOURNAL D'UN LIBRAIRE QUI NE CROYAIT PLUS AUX HISTOIRES
LE LIBRAIRE SE CACHE
320 P, J'AI LU, 16,90 €

Voici une histoire qui a commencé à l'époque des blogs, s'est poursuivie sur les réseaux sociaux, et vient de trouver une déclinaison toute naturelle : un roman. Le premier d'un auteur de 48 ans, qui avait auparavant scénarisé une bande dessinée : *Jim Thorpe, la légende amérindienne du football américain* (2021). Début octobre est paru *Journal d'un libraire qui ne croyait plus aux histoires*, signé par Le libraire se cache. Caché... derrière ses comptes éponymes sur Instagram (204 000 abonnés) et X (131 000).

Depuis sa BD, il avait dévoilé son nom et son visage dans quelques articles. Dans le civil, l'homme s'appelle Kevin Lecathelinais, tient une librairie spécialisée en BD en région parisienne. S'il accepte sans problème de nous parler au téléphone, il préfère ne pas voir publier de précision supplémentaire, et s'en explique : « *L'idée du pseudo, ce n'est pas d'être anonyme et qu'on ne me trouve pas. C'est plutôt l'idée que je représente les librairies – de France et de partout –, que je représente une entité libraire.* » Fort coté dans la profession, son compte Instagram poursuit le travail du blog créé en 2008 : coups de cœur, mises en avant, partenariats commerciaux dont notre homme ne se cache pas et, enfin, des tas d'anecdotes, au rythme de deux ou trois par semaine.

GALERIE DE PORTRAITS RURALE

« Depuis toujours, ces histoires sont à chaque fois construites : début, développement, chute ». Des portraits de libraires, de clients, des scènes de vie repérés par Agathe Mathéus, editrice chez J'ai lu, qui lui a proposé de passer au format plus long (et papier !). C'était en avril 2024. Lecathelinais a testé, a aimé, et s'est attelé à un livre achevé en juin dernier. *Journal d'un libraire qui ne croyait plus aux histoires* doit sa forme (33 chapitres courts, écriture visuelle) à celle de posts Instagram. Le roman débute quand Vivian, le narrateur, s'installe dans un

SALON DU LIVRE

DU TOUQUET-PARIS-PLAGE

DU 14 AU 16 NOVEMBRE 2025

DES MYSTÈRES, DES VOIES, DES INSTANTS PARTAGÉS

L'ATELIER DU PÈRE NOËL

2025

INVITÉS D'HONNEUR

SANDRINE COLLETTE

FRANZ OLIVIER GIESBERT

Prix Goncourt des lycéens 2024

PARRAIN

PIERRE ASSOULINE

JEUDI 13 NOVEMBRE, 18H

RENCONTRE AVEC FRANCK THILLIEZ

VENDREDI 14 NOVEMBRE, 18H

CONFÉRENCE PAR GREGORY VROMAN

SALLE DES QUATRE SAISONS | AV. DE L'HIPPODROME

ENTRÉE : 3 € LE WEEK-END | WWW.SALONDULIVRELETOUQUET.COM

« Ce n'était pas l'étranger qui m'intéressait, c'était Meursault »

François Ozon, le réalisateur de *Grâce à Dieu* et de *Mon crime*, s'est attaqué à un des monuments de la littérature : *L'Étranger* d'Albert Camus, qu'il a lui-même adapté. Un travail qu'il décrypte avec précision et simplicité.

De tous vos films, celui-là est peut-être le plus observé parce qu'il est adapté d'un des romans les plus célèbres de la littérature mondiale : *L'Étranger* d'Albert Camus. Y avez-vous pensé quand vous vous êtes attaqué à l'adaptation ?

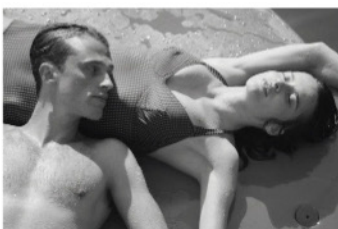
François Ozon. Oui, il y a forcément une pression. Je l'ai lu pour la première fois à 16 ans. En le relisant aujourd'hui, je me suis rendu compte de sa portée philosophique. Il ne se passe pas grand-chose, il y a beaucoup de pensées intérieures et j'ai compris pourquoi il était considéré comme un livre inadaptable. Mais ce défi m'excitait : peut-on faire un film avec un anti-héros, qui n'a pas de passé, pas d'âge et avec qui aucune identification n'est possible ? Ce n'était pas l'étranger qui m'intéressait, c'était Meursault. Le personnage opaque, mystérieux, déconnecté du monde, qui n'exprime aucune émotion.

Quelles ont été les premières décisions du scénariste François Ozon ?

F.O. Première question : est-ce que je décide de me lancer dans une déconstruction du roman comme c'est à la mode aujourd'hui ? Eh bien non : la structure du livre m'a plu et je l'ai même trouvée assez radicale. D'autres scénarios du livre que j'ai pu lire commençaient par le procès et se poursuivaient par un flash-back. Mais procéder ainsi, c'était réaliser un film Netflix ! J'ai donc décidé d'assumer la radicalité et la forme narrative du livre en deux parties.

Mais vous commencez par une première scène : Meursault en prison, alors que le roman s'ouvre sur la nouvelle de la mort de sa mère...

F.O. Cette première phrase, « *Aujourd'hui, maman est morte* », étant aussi connue que le titre, tout le monde me demandait comment j'allais la filmer. Mais en relisant le livre, je me suis rendu compte que si, dans les années 1940, une telle première phrase était révolutionnaire, elle l'est beaucoup moins aujourd'hui alors que l'autofiction est passée par là. Pour moi, le centre du livre, c'est une autre phrase : quand Meursault arrive en prison face à quarante mecs et qu'il dit froidement : « *J'ai tué un Arabe*. » Commencer ainsi me permettait de donner un autre point de vue. Et puis surtout, ça me permettait de raconter la situation historique de l'époque, l'Algérie française, ce que Camus n'avait évidemment pas besoin de faire.



Vous avez aussi supprimé la scène avec le juge d'instruction qui parle de Dieu...

F.O. C'était trop. Le gars qui sort le crucifix, ça ne passe plus aujourd'hui. Mais il y a la confrontation avec le curé à la fin et j'ai d'ailleurs repris des phrases du juge que j'ai mises dans la bouche du curé.

Une scène dans laquelle Meursault parle explicitement de l'absurdité de la vie. Cette idée est plus clairement énoncée dans le film que dans le livre...

F.O. J'ai beaucoup discuté avec des spécialistes de Camus pour bien comprendre sa façon de voir le monde. Il faut que les dialogues de cinéma soient plus clairs que dans un livre et que les spectateurs comprennent bien les enjeux. Donc, il fallait simplifier les dialogues et rendre le discours un peu moins métaphysique et plus concret.

Finalement, l'adaptation semble avoir été facile...

F.O. Oui, c'était assez simple. Car très vite, j'ai senti que la mise en scène allait porter le film. J'aimais beaucoup le début du livre, très descriptif, peu d'actions, peu de dialogues.

Ce qui a effrayé les financiers. Les responsables des plateformes notamment. Au début, ils me disaient tous : « On adore ce que vous faites, on adore Camus, on adore *L'Étranger*... » Et puis quand ils lisaient le scénario, ils ne comprenaient pas pourquoi le meurtre n'arrivait pas plus tôt. Je leur répondais : « Mais relisez le livre ! » Résultat : ils ont refusé de mettre de l'argent. Tant pis.

Pourquoi avoir tourné en noir et blanc ?

F.O. D'abord pour des raisons économiques. Dès qu'on réalise un film en costumes avec des figurants, ça devient cher très vite. Mais aussi pour des questions dramatiques et esthétiques. Je recréais un monde qui n'existe plus, l'Algérie française, qui vit dans notre mémoire collective grâce aux images d'archives en noir et blanc. Je trouvais également que la portée philosophique du livre était plus adéquate ainsi. Enfin, on sait la place de la lumière et du soleil dans le roman ; en noir et blanc elle prenait encore plus d'importance. ■

Propos recueillis par Éric Libiot



→ **L'Étranger** de François Ozon avec Benjamin Voisin, Rebecca Marder, Pierre Lottin... En salles.

3 QUESTIONS À... JÉRÔME BONNELL

Le cinéaste d'*À la joie* et de *À trois on y va* adapte *Amours* de Léonor de Récondo (grand prix RTL-Lire 2015) sous le titre *La Condition*. L'histoire de deux femmes au début du xx^e siècle, une employée de maison et sa maîtresse. Quand surgit un enfant...



S'attaquer seul à une adaptation, est-ce passionnant, fatigant, stimulant ?

J.B. Tout cela en même temps. Il fallait d'abord que l'autrice ne se sente pas dépossédée. De ce côté-là, ça va. J'écris seul depuis toujours et je me suis demandé si, à force, je ne tournais pas un peu en rond. Mais je ne suis pas du tout fait pour écrire avec quelqu'un. En revanche, il m'arrive de faire lire mon scénario à des consultants. J'ai aussi une relation de confiance avec mon producteur Michel Saint-Jean. Il y a toujours des rééquilibrages à faire. En adaptant ce roman, j'ai éprouvé un plaisir énorme à décider de ce que je gardais et ce que j'ajoutais. J'ai adoré tourner *La Condition* tout en me disant je ne referais jamais un film d'époque ! ■

Propos recueillis par E.L.

→ *La Condition* de Jérôme Bonnell, avec Swann Arlaud, Galatée Bellugi, Louise Chevillotte, Emmanuelle Devos... En salles le 10 décembre.

C'est la première fois que vous adaptez un roman. Est-ce un hasard ?

Jérôme Bonnell. C'est totalement un hasard. Une amie m'a donné des livres à lire. Le temps a passé. J'ai fini par lire le roman de Léonor de Récondo, *Amours*, mais je n'étais pas convaincu. Il y avait une violence frontale qui n'est pas dans ma façon d'aborder les sujets. Je prends des chemins moins directs. Mais finalement, mon envie de l'adapter est venue de mon empathie très forte pour les personnages féminins. J'ai ensuite réfléchi au personnage masculin, le maître des lieux, qui passe son temps à se raconter des histoires pour se donner bonne conscience alors que c'est un monstre. Cette bonne conscience masculine résonne toujours aujourd'hui. Ça m'a fait un bien fou d'aller dans une violence plus frontale. Partir d'un roman m'a libéré de pas mal de choses.

Comment s'est passée l'adaptation proprement dite ?

J.B. Léonor m'a vraiment fait confiance. Quand elle a vu le film, elle était très émue de voir vivre ses personnages. C'est un roman qui rentre souvent dans la tête des personnages. Et puisqu'il n'y a pas beaucoup d'actions, il fallait créer tout un quotidien. J'ai inventé des personnages, notamment la mère du maître des lieux, jouée par Emmanuelle Devos, par exemple, qui n'existe pas dans le roman. Je me suis beaucoup documenté sur l'époque et j'ai relu Zola ou Maupassant. J'ai aussi découvert un auteur trop méconnu qui m'a beaucoup aidé : Hector Malot. On le connaît uniquement pour *Sans famille* alors que c'est un grand feuilletoniste.



salon international de
l'édition indépendante

L'Autre Livre 21/22/23
novembre
2025

ve 15-18h • sa 10-19h • di 11-18h **ENTRÉE LIBRE**

Région
Île-de-France

ACTUALITÉ

LIRE
magazine

Mairie du 5^e
21 Place du Panthéon
Paris 5^e

**DVD**

LIFE OF CHUCK
MIKE FLANAGAN
(NOUR FILMS)

Une vie, en trois fragments inversés, avec des liens qu'on ne soupçonne pas. Tel est le concept de cette merveille, tirée d'une nouvelle de Stephen King. Avec, entre autres, un Mark Hamill bouleversant en grand-père.

B.L.



CLAUDINE.
L'INTÉGRALE DE LA SÉRIE
ÉDOUARD MOLINARO
(ELEPHANT)

On l'avait oublié, mais le cinéaste d'*Hibernatus* avait adapté pour la télé, avec la complicité de Danièle Thompson, les célèbres tribulations de l'héroïne de Colette. Une minisérie en quatre épisodes à redécouvrir.

B.L.



13 JOURS 13 NUITS
MARTIN BOURBOULON
(PATHÉ)

Inspiré par l'histoire du commandant Mohamed Bida – qui fut l'objet d'un livre –, ce thriller sur l'évacuation de Kaboul en plein chaos afghan mérite une seconde chance. Pour son ambiance immersive notamment.

B.L.

LES ÉCRIVAINS DE **LIRE**
magazine



ÉCRAN NOIR
ÉRIC LIBIOT

320 p., DARK SIDE, 22 €

→ Dans ce livre à forte teneur ludique, Éric Libiot revient sur les histoires vraies qui ont inspiré les plus grands

mythes horribles. De *M le Maudit* à *Scream*, en passant par *Massacre à la tronçonneuse* ou *Ça*, c'est tout un pan de la pop culture que notre collaborateur décortique. En s'appuyant à la fois sur des chefs-d'œuvre du cinéma et de vraies affaires criminelles, l'ouvrage interroge notre rapport à la fiction et à la réalité, et à la manière dont ils se nourrissent l'un l'autre. Passionnant et bourré d'infos édifiantes, *Écran noir* bénéficie du savoir-faire de François Theurel, alias Le Fossoyeur de films, qui signe à la fois la préface et la postface. I.F.

Un illustre inconnu

L'histoire de la création de la Grande Arche de La Défense, d'après un livre de Laurence Cossé. Saisissant.

Avez-vous déjà entendu parler de Johan Otto von Spreckelsen ? Peu probable. On doit pourtant à cet architecte danois l'un des monuments phares de la présidence de François Mitterrand : la Grande Arche de La Défense. À vrai dire, personne ne s'attendait à ce que celui qui n'avait réalisé que quatre églises dans son pays remporte le concours, face à tant de grands noms. Mais ce visionnaire idéaliste et intransigeant va devoir se confronter aux contraintes du chantier et aux réalités économiques et politiques – souvent loin des idéaux... Déjà évoquée dans un excellent livre de Laurence Cossé, cette histoire a inspiré à Stéphane Demoustier (*Borgo*) une œuvre captivante, qui dépasse la simple évocation biographique. *L'Inconnu de la Grande Arche* nous offre une reconstitution saisissante du Paris des années 1980, portée par un casting parfait (outre Claes Bang dans le



rôle principal, on suivra Sidse Babbett Knudsen, Xavier Dolan, Swann Arlaud en Paul Andreu et Michel Fau en président de la République !). Mais ce long-métrage

prend aussi des airs de réflexion sur la création et ses désillusions, métaphore à peine voilée du cinéma. Et ce sont toutes ces pistes superposées qui font d'un sujet austère un film absolument passionnant. ■

Baptiste Liger

En salles le 5 novembre.



Adapter, réaliser, jouer

Isabelle Carré n'a laissé à personne le soin de porter à l'écran son roman autobiographique *Les Réveurs* (grand prix RTL-Lire 2018). En plus d'avoir écrit l'adaptation et réalisé le film, elle joue Élisabeth, une comédienne qui anime des ateliers d'écriture pour adolescents en détresse psychologique. Un travail qui la replonge dans sa propre enfance. Tout chez Élisabeth ressemble à Isabelle puisqu'elle a elle-même été internée quand

elle était ado. C'est cette proximité qui touche, autant que la sincérité avec laquelle l'actrice aborde cette histoire – et son passé. Ce film raconte l'enfance en difficulté, le besoin de ne pas l'abandonner tout en restant dans le cadre d'une « fiction ». Un bel équilibre. ■

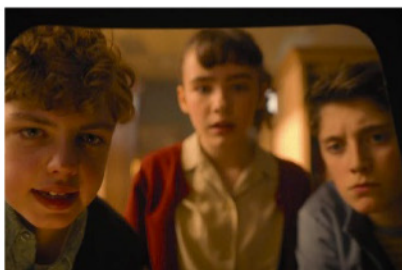
Éric Libiot

En salles le 12 novembre.



ET AUSSI...

D'abord, deux films déjà en salles : l'adaptation très réussie du roman de Richard Matheson et remake du film de Jack Arnold, *L'homme qui rétrécit*, avec Jean Dujardin. Et *Springsteen. Deliver Me From Nowhere* de Scott Cooper, l'histoire de *Nebraska*, album devenu culte du « Boss ». Film qui décrit parfaitement les angoisses et l'ambiance musicale de l'époque, porté par un formidable Jeremy Allen White. Stephen King sera encore à l'honneur en novembre grâce à *Running Man* d'Edgar Wright où des candidats d'un jeu télé sont poursuivis en direct par des tueurs professionnels (19/11). On signalera enfin les sorties de *Franz K.* d'Agnieszka Holland, biopic de Franz Kafka (19/11), de *Fuori* de Mario Martone, autour de l'autrice italienne Goliarda Sapienza – notamment son expérience carcérale (3/12). ■ E.L. et B.L.



Auteur le plus banni dans les écoles américaines, Stephen King est omniprésent sur les écrans en cette année 2025 définitivement placée sous le signe de l'épouvante. Après le superbe *Life of Chuck*, l'éprouvant *Marche ou crève* et en attendant un *Running Man* plein de promesses, l'écrivain investit le médium télévisuel avec la série *Ça, Bienvenue à Derry*. À la fois préquel des adaptations cinématographiques de 2017 et 2019, et adaptation des intermèdes qui rythmaient les livres matriciels, cette série en neuf épisodes ambitionne de raconter l'histoire

Le retour du clown

Le terrifiant croquemitaine inventé par Stephen King revient dans le glaçant préquel *Ça, Bienvenue à Derry*.

qui lie la petite ville de Derry à l'entité monstrueuse qui la hante depuis des siècles. Des liens qui seront dévoilés dans les années 1960 alors qu'un groupe d'enfants enquête sur la mystérieuse disparition de l'un d'eux, s'attirant ainsi les foudres de Grippe-Sou le Clown. Parallèlement, le sergent Leroy Hanlon intègre un programme top secret de l'armée américaine. Deux événements a priori distincts, mais qui trouveront rapidement un monstrueux dénominateur commun. Multipliant les effets chocs et spectaculaires (les dix premières minutes de l'épisode pilote sont proprement traumatisantes), *Ça, Bienvenue à Derry* a toutefois l'intelligence de distiller ces derniers pour mieux nous sur-

prendre et nous attirer dans des abîmes de terreur à la hauteur de l'épouvantable aura de son personnage-titre, lequel n'apparaîtra qu'au terme d'un glaçant cinquième épisode. On reprochera toutefois à cette itération de s'adresser surtout aux aficionados là où elle aurait gagné à davantage se réapproprier le matériel d'origine. Bien que péchant par son côté révérencieux et une propension à céder trop facilement aux tropes horribles du moment, *Ça, Bienvenue à Derry* reste une plongée réjouissante dans l'univers horrifique de King et donne immédiatement l'envie de relire les romans originaux afin d'en déceler toutes les clés cachées. ■

Ilan Ferry

Sur HBO Max à partir du 27 octobre.



Réplique temporelle

***La Séparation*, unique pièce de Claude Simon, renaît dans une fascinante mise en scène d'Alain Françon.**

À 80 ans, Alain Françon continue à mettre en scène avec exigence et sagacité les plus grands textes de la dramaturgie d'hier et d'aujourd'hui. Voici cet automne *La Séparation* de Claude Simon (1913-2005), l'unique pièce du Prix Nobel 1985 de littérature. Écrite selon une facture très classique à partir de son roman *L'Herbe*, elle avait subi en 1963 de tels éreintements de la part des avant-gardistes qu'elle était tombée aux oubliettes. Par le talent d'Alain Françon, elle est le spectacle

le plus fascinant qu'on puisse voir à Paris en ce moment, mettant en scène deux couples en crise, un père et une mère vieillissant d'un côté, leur fils et sa femme de l'autre. Par le biais de monologues ou de dialogues, ces deux couples vont évoquer leur passé mouvementé (la guerre et ses horreurs sont passées par là) et leur morne présent, dans lequel ils se décomposent inexorablement. De ce passé et de ce présent jaillissent des émotions folles. Il faut dire que, sur scène, sous la houlette d'Alain Françon, les acteurs, Catherine Hiegel, Léa Drucker, Catherine Ferran, Pierre-François Garel et Alain Libolt soulèvent chacun des mots. On ressort sonné. ■

Dominique Poncet

→ *La Séparation* de Claude Simon, mise en scène d'Alain Françon. Théâtre des Bouffes-Parisiens (Paris 2^e), jusqu'au 30 novembre 2025.



QUAND DONALD FAIT ROTOTO...

LIVRE. Excepté en 2012, Charles Dantzig ne s'était jamais aventuré sur le terrain de l'écriture théâtrale. Jusqu'en 2021 où, un soir d'octobre, au Théâtre du Rond-Point des comédiens font une lecture publique de *Rototo I^{er}*. Stupéfaction, rires homériques dans la salle: mêlant farce, absurde, satire et parodie, *Rototo I^{er}* est un portrait, surréaliste et provocateur, de Donald Trump, qui vient de perdre l'élection présidentielle après quatre années de pouvoir. Avec lui en scène, un chambellan qu'il martyrise, et aussi, surgis de l'Histoire récente, Churchill et Eleanor Roosevelt... Quatre ans après sa lecture publique, les éditions Grasset publient (enfin) ce texte. Son auteur l'a réactualisé. Il est encore plus ubuesque. ■

D.P.



ROTOTO I^{er}
CHARLES DANTZIG
112 P., GRASSET, 12 €



Plus rapide que l'éclair

Une réjouissante réappropriation de la mythologie de Flash !

Le monde de Wally West a été bouleversé. Témoin d'un accident qui lui a conféré des pouvoirs extraordinaires, le jeune homme doit fuir son monde. Pourchassé par ceux en qui il avait autrefois confiance, il doit désormais vivre dans un monde rempli de dangers dont il ne soupçonnait même pas l'existence – et sans l'aide et les conseils de son ancien mentor, Barry Allen. Ce nouveau Flash deviendra-t-il le héros ou conduira-t-il l'univers Absolute à sa perte ?

Après Batman, Superman et Wonder Woman, c'est au tour du bolide le plus rapide de la pop culture de passer à la moulinette de l'arc Absolute, qui n'ambitionne rien moins que de revisiter l'histoire des plus célèbres figures de l'écurie DC



Comics. Plus ou moins bien traité sur le médium télévisuel (la série *Flash* et ses neuf saisons à la qualité inégale), mais totalement désavoué au cinéma avec le très mauvais *The Flash* réalisé en 2023 par Andrés Muschietti, l'homme le plus rapide du monde se devait de regagner le cœur des fans. C'est désormais chose faite avec ce reboot qui prend comme héros non plus Barry Allen mais Wally West alias Kid Flash. À l'instar d'*Absolute Batman* et d'*Absolute Superman*, cette nouvelle itération

prend des libertés bienvenues avec la mythologie de son héros pour mieux le coller à la société actuelle et creuser des thématiques jusqu'ici effleurées par les précédents arcs. Réjouissante et audacieuse, cette nouvelle aventure de Flash est écrite par Jeff Lemire, un habitué des univers revisités puisqu'on lui doit notamment les relaunch de *Superboy* et de *La Créature du marais* ou encore le crépusculaire et culte *Old Man Logan*. Il est accompagné au dessin de Nick Robles, dont le trait arrondi presque cartoonnesque et les influences cinématographiques siéent parfaitement à cette nouvelle preuve de la vivacité retrouvée de DC Comics. ■

Ilan Ferry



ABSOLUTE FLASH (T. 1). DEUX MONDES

JEFF LEMIRE, NICK ROBLES

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)

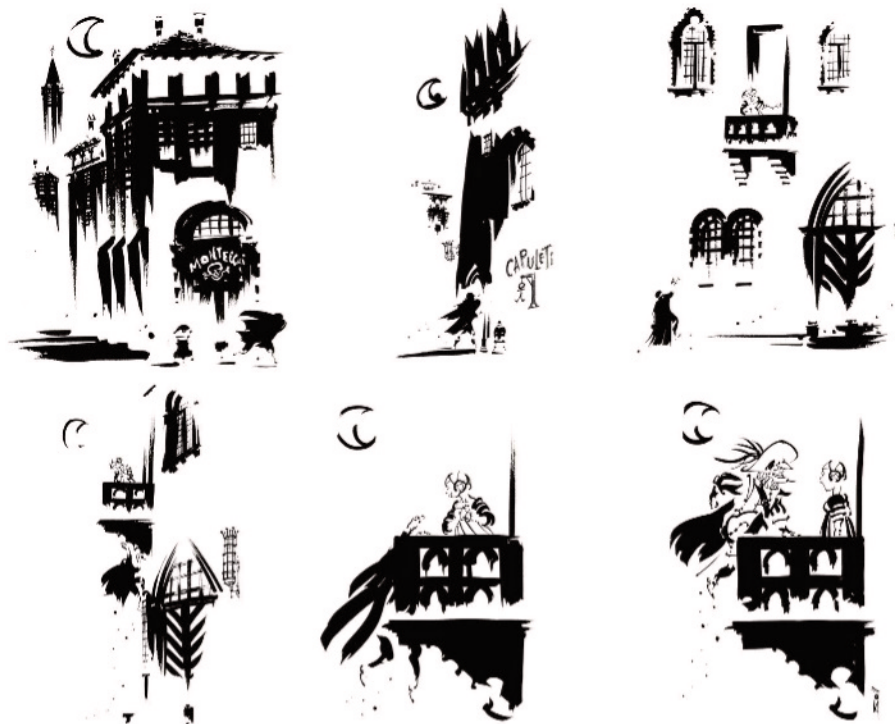
PAR BENJAMIN VIETTE,

168 P., URBAN, 18,50 €.

EN LIBRAIRIES

LE 21 NOVEMBRE 2025.

• LES CLASSIQUES DE BOLL *ROMEO ET JULIETTE*



Harmonie à quatre mains

Marianne Chouchan et Alfredo Capurso se sont accordés à merveille pour décrire ici la quête de la perfection harmonique.

Dans *Le Souffle du tempo* où Marianne Chouchan, écrivain, exprime ce qu'Alfredo Capurso, accordeur de pianos, ressent, la musique sert presque de prétexte à un jeu lacanien sur le mot « accord ». Les néophytes l'ignorent sans doute, mais accorder à la perfection un piano est impossible sans compromis dû à la nature même des lois de la nature musicale. Et dans l'existence humaine, il n'y a pas non plus d'accord sans compromis. Notre héros entre comme en religion pour dépasser le noir et le blanc, pour jouer en couleurs ou plutôt pour offrir un semblant de perfection aux maîtres du clavier. Et une interrogation tout au long du récit : la recherche de la pureté n'est-elle pas moralement dangereuse ? Le monde sensible n'est-il pas celui du rêve ? Toute la richesse du texte réside dans les questions qu'il fait jaillir en nous : donner



du sens à sa vie à travers une aventure à l'issue incertaine. Si Alfredo Capurso est allé le plus loin dans sa recherche de l'accord parfait, il ne s'est pas pour autant figé. Il admet volontiers que l'esthétique est aussi une question de goût, que le concept d'excellence dans la vraie vie est très relatif. Un livre de psychanalyse sur l'amour absolu, sur le respect d'autrui et de ses concepts, dont l'objectif final est l'union, mais que de chemins de solitude pour y parvenir. ■

Mathieu Alterman



LE SOUFFLE DU TEMPO
MARIANNE CHOUCHAN,
ALFREDO CAPURSO
230 P., BOZON2X, 21 €

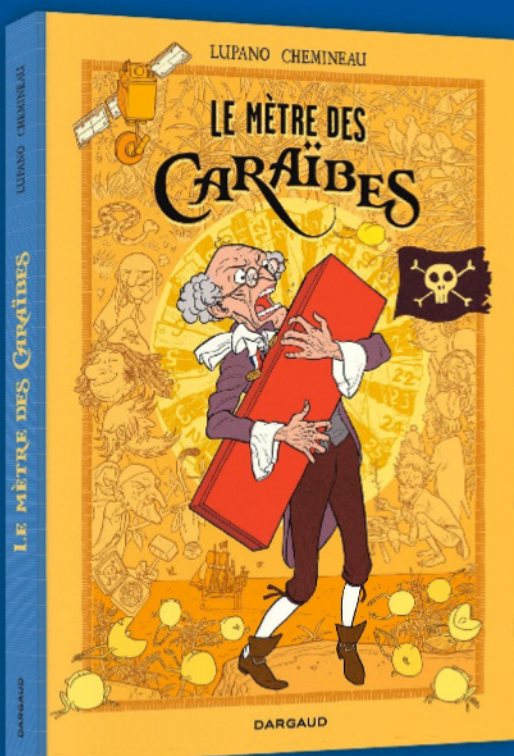
SAGAN (EN)CHANTÉE

Quelle belle idée de revenir en 2025 avec cet ouvrage, *Sans un regret* - regroupant l'intégralité des textes écrits par Françoise Sagan -, sur des musiques au spectre étendu : Johannes Brahms pour *Quand tu dors près de moi* par Yves Montand et Dalida, l'élégant Frédéric Botton pour *De toutes manières* dans la voix de Régine, Michel Magne avec Juliette Gréco et même David Hallyday pour son père. Denis Westhoff, le fils de la dame blonde, confie à Sophie Delassein quantité d'inédits et de documents, ainsi le puzzle Sagan s'éclaircit pour mieux nous émouvoir. ■

M.A.



SANS UN REGRET.
TOUTES LES PAROLES
DE SES CHANSONS
FRANÇOISE SAGAN
128 P., SEGHERS, 15 €



LUPANO CHEMINEAU

LE MÈTRE DES CARAÏBES

Quel rapport peut-il bien y avoir entre le crash d'une sonde spatiale américaine en 1999 et la capture d'un scientifique français en 1794 au cœur des Caraïbes ?

A priori, aucun, et pourtant, ce botaniste, émissaire de la nouvelle République française, devait présenter aux États-Unis le tout jeune système métrique. La chronique rocambolesque d'une rencontre manquée - de celles qui ont façonné l'histoire des sciences - racontée avec humour par les auteurs de la *Bibliomule de Cordoue*.
Un récit jubilatoire !

AU RAYON BANDE DESSINÉE
DARGAUD

**LE DOCUMENTAIRE**

Isabel Allende, l'écrivaine de l'exil

→ Encore quelques jours pour profiter sur Arte d'un passionnant documentaire qui nous invite à redécouvrir le parcours hors du commun d'Isabel Allende, fille du président chilien Salvador Allende assassiné en 1973, réfugiée aux États-Unis, devenue romancière, qui a placé la question de l'exil au cœur de son œuvre.

**LE PODCAST**

La littérature et ses théoriciens

→ C'est à un voyage au cœur du langage que nous convoque France Culture

avec cette série documentaire vertigineuse sur les traces des grands théoriciens de la littérature, Roland Barthes, Paul Ricœur ou encore Tzvetan Todorov.

**LE COMPTE INSTAGRAM**

@addictionauxlivres

→ Camille partage à ses 30 000 followers l'essentiel de l'actualité littéraire et des

recommandations de lecture pointues et passionnées. L.D.

L'affaire Babelio

Un mystérieux corbeau, des notations truquées, une fronde des auteurs et un site de référence malmené : bienvenue dans le monde impitoyable de la rentrée littéraire.

À l'heure où l'on écrit ces lignes, la rentrée littéraire est secouée par une drôle d'affaire qui met Babelio dans de beaux draps. Le site de référence de la littérature en France, qui recense toutes les parutions et permet aux utilisateurs de partager leurs citations, leurs critiques et même d'attribuer des étoiles à leurs lectures, souffrirait d'importantes défaillances dans son système de modération. À la manière des commentaires truqués qui pullulent sur les sites liés à la restauration, on verrait ainsi se multiplier les faux avis qui faussent la donne. Un sujet sensible pour les auteurs car la note globale attachée à un livre sur le site peut impacter directement les ventes en librairies. Point d'orgue de cette polémique, un étrange phénomène repéré par certains auteurs de la rentrée au début de l'été et révélé il y a quelques jours par France Inter.

Avant même la commercialisation de son livre, Nicolas Gaudemet a découvert sur Babelio de nombreuses critiques acerbes, accompagnées de notes peu flatteuses. Étonné, il a fait remonter l'information aux administrateurs et, stupeur !, elles provenaient toutes de la même adresse IP. Dans le même temps, un auteur dont



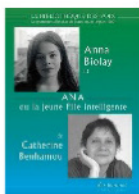
le nom n'a pas filtré recevait quant à lui louanges et notes exacerbées. Au point de suspecter une campagne de dénigrement orchestrée par un rival mal intentionné. Et la machine à fantasme de se mettre en branle : mais qui est donc le corbeau de la rentrée ? En off, des noms (un en particulier) courent... Si Pierre Fremeaux, cofondateur du site Babelio, a depuis annoncé des améliorations pour débusquer les tricheurs, la défiance semble s'être installée. Et François-Henri Désérable, dans les colonnes de *L'Obs*, de résumer ce remue-ménage avec le sens de la formule qu'on lui connaît : « *Peut-on vraiment faire confiance à un site où Musso est mieux noté que Musset ?* » ■ Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER

**NOCTURNE**

PODCAST PRODUIT PAR LOUIE MEDIA ET LE MAGAZINE ELLE

■ Nouveau podcast de lectures audio dédié à la littérature, Nocturne est le fruit d'une collaboration entre Louie Media et *Elle*. Introduit par Olivia de Lamberterie, éditorialiste et à la tête des pages livres du magazine, chaque épisode promet d'accompagner ses auditeurs vers le sommeil, notamment avec les voix de Thibault de Montalembert, d'Ava Djamshidi ou de Charlotte Pudlowski.

**ANA OU LA JEUNE FILLE INTELLIGENTE**

LU PAR ANNA BIOLAY (DES FEMMES-ANTOINETTE FOUQUE)

■ Jeune femme analphabète vivant près de Paris, Ana a été mariée de force à 15 ans. À l'occasion d'un cours d'écriture, elle découvre la puissance des mots et leur force émancipatrice. D'une grande justesse, la lecture d'Anna Biolay retrace ce voyage intérieur et montre comment le langage devient peu à peu un réel instrument de liberté.

**NIQUER LA FATALITÉ. CHEMIN(S) EN FORME DE FEMME**

ESTELLE MEYER
VERSION RADIOPHONIQUE DE SON SPECTACLE (FRANCE CULTURE)

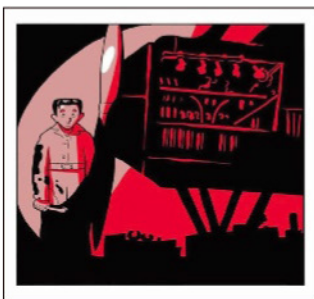
■ Réalisée par Laurence Courtois, la version radiophonique du spectacle de l'artiste protéiforme Estelle Meyer se décline en six épisodes. Sous la protection et le regard de l'avocate féministe Gisèle Halimi, ce récit initiatique relate la construction d'une jeune femme et interroge habilement injonctions et questions d'assignation.

Christophe Rioux

Quand la littérature sort ses beaux habits

Petite sélection d'éditions soignées – et souvent illustrées – de vos œuvres littéraires préférées qui paraissent en format beau livre ou s'en rapprochant. De quoi vous inspirer à l'approche de la saison des cadeaux !

Le plaisir de la littérature passe parfois par des ouvrages, formellement très soignés, qui revisitent les volumes originaux, leur offrant un nouvel écrin pouvant séduire un plus large public. Le constat n'a évidemment pas échappé aux éditeurs qui, pour cette fin d'année, proposent toute une série de beaux livres mettant les lettres à l'honneur. À tout seigneur, tout honneur, replongeons dans les classiques avec *Le Décaméron* de Boccace, dans une luxueuse édition mettant en perspective les cent nouvelles originales avec cinq cents illustrations de la Renaissance italienne (Diane de Selliers). Déjà très haut dans les meilleures ventes, *Terre des Hommes* d'Antoine de



Saint-Exupéry est aujourd'hui (remarquablement) revisité par Riad Sattouf, avec des visuels assez éloignés de son travail habituel (Gallimard). *L'Homme qui plantait des arbres* de Jean Giono rejoint, lui, la fameuse collection « Grande Blanche illustrée » avec des œuvres

signées Eva Jospin (Gallimard) – à noter une autre version, revisitée par Siegfried de Turkheim (Paulsen). On aura également une tendresse particulière pour la très belle édition reliée du *Vieux qui lisait des romans d'amour* de Luis Sepúlveda sublimé par le crayonné de Joanna Concejo (Tishina), pour celle du conte

de William Thackeray *La Rose et l'Anneau*, illustré par Alain Le Foll (Éditions du Chemin de fer) et pour la nouvelle traduction du *Frankenstein* de Mary Shelley par Marie Darrieussecq – qui, même si elle n'est pas illustrée, n'en est pas moins un très bel objet (Monsieur Toussaint Louverture). Enfin, rayon succès récents, on reprendra les sentiers avec Sylvain Tesson de *Sur les chemins noirs*, transcendés par le noir et blanc somptueux de François Schuiten (Gallimard). Et on révisera notre histoire de l'art grâce à la version beau livre des *Yeux de Mona* de Thomas Schlessler (Albin Michel/Beaux-Arts Éditions) – dont le nouveau roman, intitulé *Le Chat du jardinier*, paraîtra fin janvier... ■

Baptiste Liger



DIAPHANA FILMS PRÉSENTE

SWANN ARLAUD

GALATEA BELLUGI

LOUISE CHEVILLETTE

LA CONDITION

UN FILM DE JÉRÔME BONNELL

D'APRÈS « AMOURS » DE LÉONOR DE RÉCONDO
© SABINE WESPIESER ÉDITEUR, 2015

CANAL+ TV-14

AU CINÉMA LE 10 DÉCEMBRE

lire magazine | Nouvel Obs | SENS CRITIQUE | madame | Télérama



La « start-up nation » est-elle une affaire de famille ?

Jean-Jacques Augier et Michel Wieviorka racontent l'histoire mouvementée de l'incubateur d'entreprises The Family. Pour mieux décrire une décennie de mutations économiques.

Certains parcours rappellent un peu *Le Bon, la Brute et le Truand* – même si on aurait peut-être nuancé certains de ces termes. On y pense en découvrant l'histoire de la « structure d'aide à la création d'entreprises » parisienne, The Family, qui repose au départ sur un trio très complémentaire. Il y a Alice Zagury, la créative un peu idéaliste qui sent les mutations économiques et croit aux bienfaits de l'émulation collective. Ingénieur de formation passé par l'Inspection générale des finances, Nicolas Colin connaît, lui, parfaitement les milieux institutionnels. Quant à Oussama Ammar, s'il est autodidacte du numérique, il possède

« le sens de l'argent » et un charisme monstre – quitte à faire quelques petits arrangements avec la réalité... C'est grâce à ces trois « Barbares » qu'est né en 2013 cet incubateur d'entreprises – inspiré par l'exemple américain –, dont Jean-Jacques Augier (aujourd'hui administrateur de The Family, par ailleurs président et directeur de la publication de *Lire Magazine*) et l'historien Michel Wieviorka relatent l'ascension et les coups durs (en premier lieu les accusations de détournements de fonds attribués à Oussama Ammar).

Parmi les quelque 317 jeunes pousses passées par cette structure (proposant ses services contre un pourcentage du capital), on retiendra de belles réussites comme l'enseigne de sacs à dos Cabaïa, la néobanque Qonto, le service de voitures privées Heetch ou l'entreprise de logiciels

de gestion PayFit. Au-delà de cette odyssée – qui donnerait une formidable série télé –, The Family met en lumière les mutations d'un monde sur une décennie, à travers cette « société qui s'est ouverte aux nouveaux entrepreneurs », avec leurs propres repères économiques, politiques et culturels. Ayant compris que la licorne pouvait parfois passer de l'animal imaginaire à une future cotation en Bourse... ■

Baptiste Liger



**THE FAMILY.
UNE EXTRAORDINAIRE
SAGA DANS L'UNIVERS
DES STARTUPS**
**JEAN-JACQUES AUGIER,
MICHEL WIEVIORKA**

300 P., CALMANN-LÉVY, 20,90 €

Qui sont les femmes de la Série noire ?

Destinée à des amateurs d'étrépage à la chaîne, la célèbre collection de littérature policière doit beaucoup au talent de collaboratrices de l'ombre, mises en lumière par Natacha Levét et Benoît Tadié.

La part des femmes à l'élaboration et au succès de la mythique collection balaie les stéréotypes de genre. Dans *Raconte pas ta vie*, son fondateur Marcel Duhamel rendait le premier hommage à ses collaboratrices polyvalentes : « *Toutes des filles formidables.* » Voici quelques membres de la garde rapprochée : la dessinatrice Germaine Gibard, créatrice de la maquette et future Madame Duhamel, les secrétaires Jeannie Chauveau, Janine Hérisson, Minnie Danzas, Renée Vavasseur, chargées de rewriting les traductions, ou encore Odile Lagay, recrutée en 1950 et toujours dans l'équipe après la mort de Duhamel en 1977 ; mais aussi une compagnie de traductrices de choc, France-



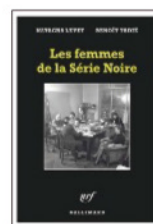
Jane Oriano.

Marie Watkins, Michelle Vian (épouse de Boris), Henriette Nizan, la veuve du philosophe Paul Nizan, ou encore Jane Fillion, qui avait inspiré à Albert Cohen le personnage d'Ariane, la « Belle du Seigneur ». Leurs noms n'étaient connus que de spécialistes ou d'aficionados. Des chiffres donnent l'ampleur du travail de

traduction, une activité assez féminisée : durant la période 1945-1977, sur plus de 1 400 œuvres traduites, toutes de langue anglaise, 623 le sont par des femmes pour 751 par des hommes et une petite cinquantaine par un tandem mixte. Pourtant, elles ne sont que 58 femmes contre 112 hommes. Par la suite, la proportion d'œuvres traduites par elles montera à 66 % ! Marcel Duhamel

était aussi en rapport avec des agentes littéraires, des interlocutrices privilégiées qui lui proposaient des livres. Et les autrices ? Elles savent écrire des polars d'action violente et des romans d'espionnage, sous des pseudonymes masculins. Janine Oriano est la première plume française à rejoindre en 1971 la collection, avec *B. comme Baptiste* sous la signature J. Oriano. Les stéréotypes avaient la vie dure et perpétuaient une « présence clandestine » des femmes, enfin dévoilée au grand jour. ■

Olivier Cariguel



**LES FEMMES DE
LA SÉRIE NOIRE**
**NATACHA LEVET,
BENOÎT TADIÉ**

176 P., GALLIMARD, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 13 NOVEMBRE.

LAURÉAT DU PRIX AUDIOLIB 2025



Écoutez
*L'Inconnue
du portrait*
dévoiler
ses secrets

 **audiolib**
écoutez, c'est un livre !

À DÉCOUVRIR EN LIBRAIRIE
ET SUR AUDIOLIB.FR

ÉCOUTEZ
UN EXTRAIT



LE TOUQUET MET LE PAQUET!

Le Salon du livre du Touquet-Paris-Plage ouvrira les portes de sa nouvelle édition, parrainée par Pierre Assouline, du 14 au 16 novembre.

Le troisième week-end de novembre, la salle des Quatre-Saisons de la très chic station du Touquet-Paris-Plage abritera ce rendez-vous cher aux passionnés de littérature. Sont attendus 40 exposants et plus de 100 écrivains, parmi lesquels Sandrine Collette et Franz-Olivier Giesbert, invités d'honneur de l'édition. Les festivités seront ouvertes dès le jeudi 13 novembre à 18 heures par Franck Thilliez, lors d'une rencontre exceptionnelle. Une dictée, des tables rondes, dédicaces, lectures publiques et rencontres rythmeront les trois jours

du salon, de même que plusieurs remises de prix littéraires dont le grand prix de la Biographie politique et le prix des lycéens Philippe-Alexandre. Les visiteurs pourront également assister à un hommage à Milan Kundera, grand amoureux de la station balnéaire,

disparu il y a deux ans.

La programmation fait aussi la part belle à la jeunesse; c'est l'une des grandes missions du salon que de faire découvrir aux plus jeunes la littérature dans ce qu'elle a de plus vivant et fédérateur. Ainsi, le vendredi, les scolaires de la région auront l'opportunité de rencontrer les auteurs étudiés au long de l'année, de remettre des prix et de participer à des tribunes littéraires. Et pour les plus petits et leur famille, rendez-vous à la Maison des enfants pour profiter de lectures musicales de contes et d'ateliers créatifs... Véritable lieu de rencontres, de passion et de découvertes, le plus grand salon littéraire au nord de Paris annonce, une fois de plus, une édition aussi riche que passionnante.

Margaux Morasso

salondulivreletouquet.com/

Brive en majesté

Présidée cette année par Philippe Claudel, la Foire du livre de Brive se déroulera les 7, 8 et 9 novembre.

On le sait : la Corrèze est une terre de présidents. Il est donc logique que l'un d'eux, Philippe Claudel, président de l'académie Goncourt, soit à l'honneur de la 43^e Foire du

livre de Brive. Et notre homme, comme à son habitude, a choisi d'être particulièrement actif pendant cette manifestation qui aura lieu du 7 au 9 novembre. Entre autres événements en compagnie de l'auteur des *Ames grises* : une discussion au tribunal sur le thème des prisons, la lecture d'un texte inédit avec Elsa Zylberstein et une rencontre avec le lauréat du prix Goncourt. Les trois « grands invités » attesteront de l'ouverture du festival dans tous les registres éditoriaux : Hélène Dorion pour la poésie, Jean-Claude Mourlevat pour la littérature jeunesse et Emmanuel Guibert pour la bande dessinée. Le domaine des idées, lui, sera mis à l'honneur à travers les rencontres « Temps présent », avec entre autres Alain Juppé,

Danièle Sallenave, Christine Ockrent ou Antoine Gallimard. Différentes remises de prix auront lieu, parmi lesquels celui de la Langue française, attribué à Jean Echenoz, et le trophée du Livre de l'année de *Lire*

Magazine, à Jean-Baptiste Del Amo. Côté scènes, on retiendra des lectures de Denis Podalydès accompagné au piano par Jodyline Gallavardin, un concert littéraire de Bertrand Belin et le spectacle de Pierre Richard *Je*

suis là, mais je ne suis pas là. L'actualité littéraire sera évidemment mise en avant, à travers débats et signatures. Parmi les auteurs conviés, citons Amélie Nothomb, Sorj Chalandon, Virginie Grimaldi, Laurent Gaudé, Adèle Yon ou Bernard Minier, sans oublier des personnalités publiques comme le chanteur Kendji Girac ou le chef Philippe Etchebest – grand amoureux de bonne chère et de rugby. Quoi de plus emblématique en terre briviste! ■

Baptiste Liger

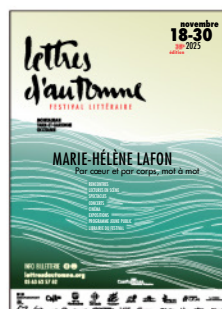
foiredulivredebrive.net



Les belles feuilles de Lettres d'automne

Rendez-vous du 18 au 30 novembre dans le Tarn-et-Garonne pour un festival unique et poétique.

Tous les ans, depuis 1991, le festival Lettres d'automne se déploie à Montauban et dans le Tarn-et-Garonne à la fin du mois de novembre. Deux semaines durant, les visiteurs sont invités à profiter d'une très riche programmation, déployée autour de l'univers d'un auteur invité d'honneur. Pour cette 35^e édition, prévue du 18 au 30 novembre, c'est Marie-Hélène Lafon qui donne le *la* aux festivités littéraires. Et pour inspirer les auteurs invi-



tés – parmi lesquels Franck Bouysse, Hélène Gestern, Laurent Mauvignier, Annette Wiewiorka... – à entrer en résonance avec sa voix unique, elle a imaginé ce thème poétique, vivant : « Par cœur et par corps, mot à mot ». Tables rondes, rencontres, lectures en scène, performances théâtrales et expositions (entre autres!)

rythmeront la saison automnale de tout le territoire. ■

M.M.

lettresdautomne.org

Trésors enluminés

Au château de Villers-Cotterêts, les manuscrits racontent l'histoire de la langue française.



Ci-dessus : quête du saint Graal (Italie, vers 1385).
Ci-dessous : cahiers de brouillons pour
À la recherche du temps perdu de Marcel Proust.



La rencontre semblait inévitable. La Cité internationale de la langue française, installée au château de Villers-Cotterêts (Aisne), organise en partenariat avec la Bibliothèque nationale de France une exposition d'une centaine d'ouvrages exceptionnels, dont certains n'ont pas été montrés au public depuis des décennies, datant du Moyen Âge à nos jours. « *L'écriture manuscrite et la calligraphie témoignent de l'évolution de notre langue, de la multiplicité de ses représentations, de sa portée esthétique, comme de ses fonctions sociales* », souligne Gilles Pécout, président de la BNF. Ainsi, les visiteurs peuvent apprécier ces trésors issus des collections prestigieuses de l'institution, pour retracer l'histoire du français sur plusieurs siècles. Une occasion à ne pas manquer, quand on sait leur rareté, leur préciosité et leur fragilité. On prête attention à chaque détail : le choix du support (le parchemin – une peau de veau, de mouton ou de chèvre – sera détrôné par le papier), la graphie, l'enluminure (l'illustration du texte, la mise en couleurs des lettrines, la décoration des marges), les pigments utilisés, la personne qui tient la plume ou le pinceau (l'auteur ou le copiste). Un régal pour les



Chansonnier
cordiforme de
Jean de Montchenu
(Savoie, vers 1475).

médiévistes de se pencher sur ces œuvres d'art, signées Chrétien de Troyes ou Marguerite de Navarre, auxquelles s'ajoutent les correspondances, les journaux intimes et évidemment les brouillons littéraires de grands écrivains comme Victor Hugo, raturés et annotés à la main, donc chargés en émotions et en histoires. « À l'instar des dossiers préparatoires d'Émile Zola, avec, pour chacun de ses romans, les informations recueillies sur le terrain, le synopsis, le scénario détaillé, les fiches biographiques des personnages, admet le commissaire Thomas Cazentre.

Quant à Marcel Proust, il collait des languettes de papier sur le cahier quand la marge n'était plus suffisante. » ■ Gabrielle Martin

→ « Trésors et secrets d'écriture » au château de Villers-Cotterêts (Aisne), du 5 novembre au 1^{er} mars.

cite-langue-francaise.fr

Catalogue de l'exposition aux Éditions du Patrimoine/Centre des monuments nationaux, 264 p., 39 €.



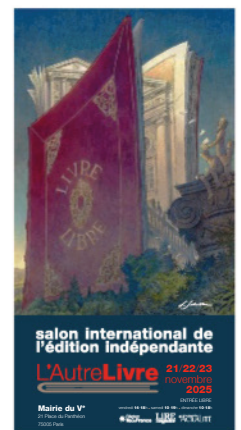
L'indépendance en évidence

Du 21 au 23 novembre, venez découvrir, à la mairie du 5^e arrondissement de Paris, toute la pluralité et la richesse du Salon international de l'édition indépendante.

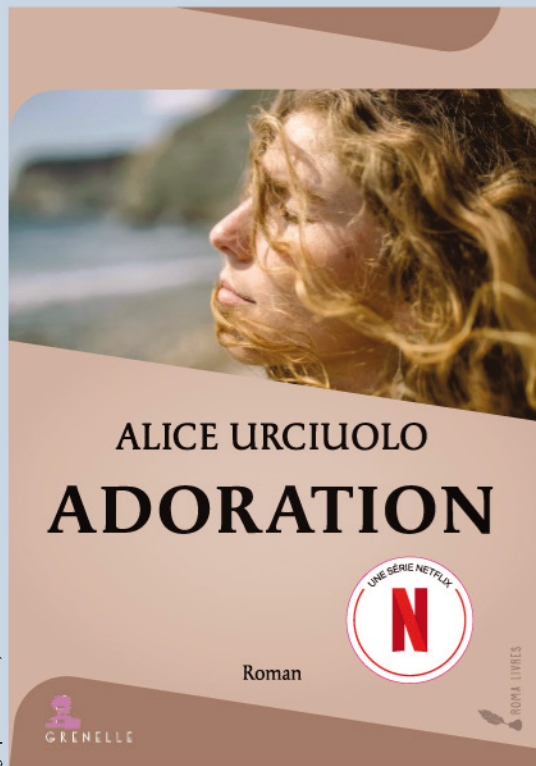
Organisé deux fois par an par l'association L'Autre livre, le Salon international de l'édition indépendante invite les lecteurs à découvrir un autre monde du livre. Parce que les grands groupes ne représentent pas l'ensemble du paysage éditorial, l'association défend depuis 2002 ce

« souffle vital qui maintient vivante la biblio-diversité, indispensable à notre liberté d'expression et à notre imaginaire collectif ». Regroupant aujourd'hui plus de 200 maisons d'édition françaises et étrangères, l'événement investira la mairie du 5^e arrondissement de Paris pour trois journées de rencontres, confé-

rences et dédicaces. Un rendez-vous incontournable pour soutenir tous les acteurs indépendants du livre. À noter que 50 digigraphies de l'affiche signées par l'illustrateur François Schuiten, qui l'a réalisée, seront mises en vente sur le site Internet et lors du salon. ■ M.M. lautrelivre.org



Amour, douleur, désir :
le roman de ce que les
adolescents ne disent pas



384 PAGES 20,00 €

Collection
ROMA LIVRES
Écrivains Italiens Contemporains

Qui est vraiment responsable de la mort d'Elena ? Seulement son petit ami ou, dans une certaine mesure, toute la communauté, encore marquée par l'empreinte fasciste et profondément régie par des valeurs patriarcales ? Et dans quelle mesure ces valeurs continuent-elles à influencer la vie des garçons et des filles qui y vivent ?

**Le premier livre d'une jeune
voix déjà incontournable de
la littérature italienne,
autrice d'un roman qui a inspiré
une série Netflix à succès.**

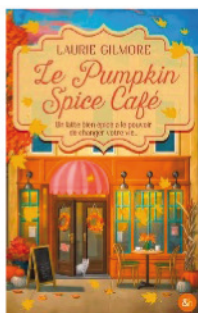
GRENELLE
www.editionsdegrenelle.fr

Avec le soutien du MiC et de la SIAE
dans le cadre du programme « Per Chi Crea »



L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*,
les contributeurs de la plateforme
s'expriment sur les succès du moment.



27 ★ **Le Pumpkin Spice Café – Laurie Gilmore** (HarperCollins)

« La couverture me donnait envie depuis un moment, d'autant qu'on voyait passer [le livre] régulièrement sur les réseaux avec des recommandations à gogo. C'était "pipou" mais tout allait un peu vite et en même temps, il ne se passait pas assez de choses pour s'éterniser. C'était comme un téléfilm de Noël mais... sans Noël.

Je m'attendais à un peu plus de mystère ou que "l'enquête" soit un peu plus approfondie, mais non, ça retombe très vite et tout est résolu en un claquement de doigts. Je comprends l'attrait du cozy, confortable, chaleureux, feel-good et lecture doudou (etc.), mais ça n'a pas totalement marché pour moi. Je ne m'attendais pas à autant de scènes tournant autour du sexe (*spice*, c'est pas que pour les *latte* apparemment). Je suis peut-être juste un peu jalouse de Jeanie. Moi aussi, je veux hériter d'un café fantastique dans une ville parfaite et y rencontrer que des gens trop mimi. Au début, j'avais de la peine pour Logan, puis j'ai fini par juste me dire qu'il fallait qu'il entame une thérapie. J'en pouvais plus de lire le prénom de son ex. Et communiquez tous les deux, s'il vous plaît. Les embrouilles pour des soucis de communications, la troisième fois dans un seul tome (surtout aussi court), ça fait beaucoup ! Autrement, ça se lit très rapidement, c'est léger et sans prise de tête, certains passages laissent parfois un sourire niais. Cependant, je ne pense pas lire les autres tomes de la saga. » ■

#MatchaMademoiselle



1 ★ **La Femme de ménage voit tout – Freida McFadden** (J'ai lu)

« Mon préféré des trois [...]. On suit Millie dans sa nouvelle vie avec sa famille et c'est très plaisant ! On voit l'évolution de notre protagoniste et on espère la voir enfin heureuse... Pourtant, le livre n'existerait pas s'il n'y avait pas des problèmes. J'ai préféré ce tome,

parce que même s'il peut paraître moins réaliste, il aborde un thème important et, indirectement, il fait de la prévention, ce qui est un beau clin d'œil de toujours se méfier des autres : on ne connaît jamais réellement une personne. De plus, on a affaire à une famille unie, qui passe par des hauts et des bas comme tout le monde. C'est donc plus facile de se retrouver dans ce tome. Je le recommande, déjà pour finir la trilogie, mais aussi parce qu'il mérite d'être lu. » ■

#Bzzitina

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc - Association pour le développement de la librairie de création - du 1^{er} au 20 octobre, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

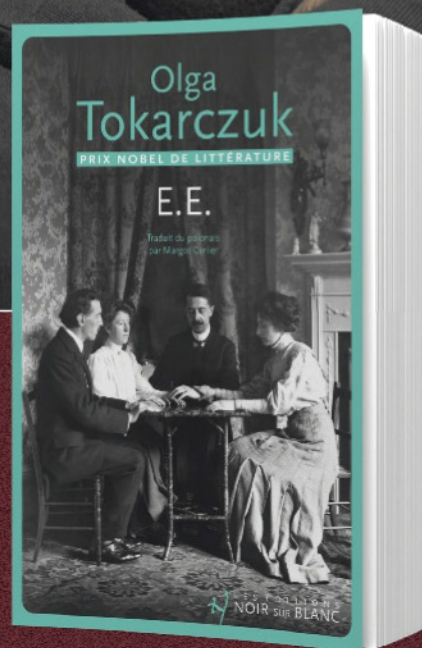
Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1 Laurent Mauvignier	La Maison vide	Minuit	Littérature
2 Emmanuel Carrère	Kolkhoze	P.O.L	Littérature
3 Riad Sattouf, Antoine de Saint-Exupéry	Terre des hommes	Gallimard	Littérature
4 Omar Youssef Souleimane	Les Complices du mal	Plon	Essais
5 Philippe de Villiers	Populicide	Fayard	Essais
6 Freida McFadden	Le Boyfriend	City	Polars
7 Arthur Essebag	J'ai perdu un Bédouin dans Paris	Grasset	Littérature
8 Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t. 22)	Mr Tan and Co	BD
9 Clément Viktorovitch	Logocratie	Seuil	Essais
10 Jonathan Coe	Les Preuves de mon innocence	Gallimard	Littérature
11 Ken Follett	Le Cercle des jours	Robert Laffont	Littérature
12 Patrick Modiano, Christian Mazzalai	70 bis, entrée des artistes	Gallimard	Littérature
13 Baptiste Beaulieu, Qin Leng	Les Pansements invisibles	Les Arènes	Jeunesse
14 Éric-Emmanuel Schmitt	Les Deux Royaumes	Albin Michel	Littérature
15 Jérôme Pélissier, Carine Hinder	Brume (t.4)	Glénat	BD
16 Dan Brown	Le Secret des secrets	JC Lattès	Polars
17 Asma Mhalla	Cyberpunk	Seuil	Essais
18 Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
19 Amélie Nothomb	Tant mieux	Albin Michel	Littérature
20 Paul Gassner	La Collision	Gallimard	Littérature
21 Renaud Roche, Laurent Hopman	Les Guerres de Lucas. Épisode 2	Deman	BD
22 Rachid Benzine	L'homme qui lisait des livres	Julliard	Littérature
23 Anne Berest	Finistère	Albin Michel	Littérature
24 Nathacha Appanah	La Nuit au cœur	Gallimard	Littérature
25 Franck Thilliez, Thomas Gilbert	Le Roman maudit	Auzou	Jeunesse
26 Mathilda Di Matteo	La Bonne Mère	L'Iconoclaste	Littérature
27 Laurie Gilmore	Le Pumpkin Spice Café	HarperCollins	Littérature
28 Robert Badinter	Vivre	Flammarion	Littérature
29 Lauren Bastide	Enfin seule	Allary	Essais
30 Laurent Gaudé	Zem	Actes Sud	Littérature
31 Collectif	Gaza face à l'anéantissement	Gallimard	Essais
32 Mathieu Bablet	Silent Jenny	Rue de Sèvres	BD
33 Bruno Dequier	Louca (t.12)	Dupuis	BD
34 Percival Everett	James	L'Olivier	Littérature
35 Nicolas Framont	Saint Luigi. Comment répondre à la violence du capitalisme	Les Liens qui libèrent	Essais
36 Émilie Lanez	Folcoche. Le secret de « Vipère au poing »	Grasset	Essais
37 Thomas Snégaroff	La Conspiration	Albin Michel	Littérature
38 Dominique Eddé	La mort est en train de changer	Les Liens qui libèrent	Essais
39 Rebeka Warrior	Toutes les vies	Stock	Littérature
40 Laurent Joly	Vichy. Histoire d'une dictature 1940-1944	Tallandier	Essais

LES MEILLEURES VENTES DE POCHE

Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1 Freida McFadden	La femme de ménage voit tout	J'ai lu	Polars
2 Gaël Faye	Jacaranda	Le Livre de Poche	Littérature
3 Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai lu	Polars
4 Olivier Norek	Les Guerriers de l'hiver	Pocket	Littérature
5 Eiichirō Oda	One Piece. Édition originale (t.110)	Glénat	BD
6 Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai lu	Polars
7 Tatsuya Endō	Spy X Family (t.15)	Kurokawa	BD
8 Neige Sinno	Triste tigre	Folio	Littérature
9 Freida McFadden	La Psy	J'ai lu	Polars
10 Freida McFadden	La femme de ménage se marie	City	Polars

OLGA TOKARCZUK

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE



Découvrez le roman qui a révélé l'autrice polonaise.

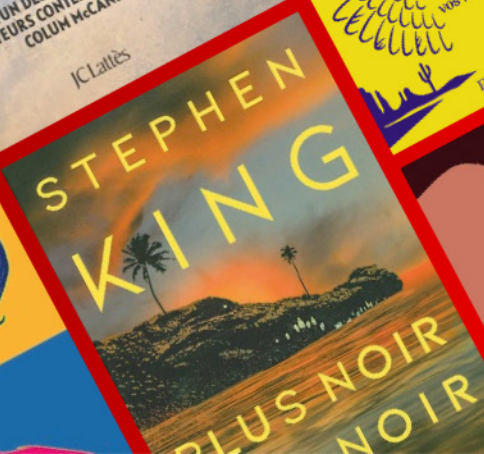
« Dans ce court texte en forme de roman psychologique brille déjà la puissance narrative et inventive d'Olga Tokarczuk. »

Weronika Zarachowicz, *TÉLÉRAMA*

LES ÉDITIONS
NOIR SUR BLANC



HAR
MUR
La cité
in



LES 100 Livres DE 2025

Mieux vaut tôt que jamais. C'est ainsi avant même la remise des grands prix d'automne que *Lire Magazine* a décidé de dévoiler son incontournable liste des « 100 Livres de l'année ». Un choix de chronologie qui peut naturellement surprendre (nous en sommes bien conscients !), mais qui nous permet d'ores et déjà d'établir un panorama de nos préférences, avant l'avalanche de distinctions automnales – dont on sait qu'elles ont un impact direct sur les ventes de fin d'année... Comme toujours, il ne s'agit pas de composer une liste de préférences subjectives, mais de mêler les ouvrages que nous avons adorés, ceux qui ont connu un engouement en librairie, les auteurs qui se sont révélés ces derniers mois et les titres ayant suscité divers débats sociétaux. Le tout en brassant les genres littéraires, les registres éditoriaux – romans, récits, essais, documents, bandes dessinées, etc. Avec, au passage, quelques mentions spéciales (les « meilleurs » ouvrages dans telle ou telle catégorie, et nos « coups de cœur »). D'ailleurs, notre choix pour le Livre de l'année 2025 va dans ce sens d'ouverture, de mélange des étiquettes,

de brouillage des repères. Nous avons en effet opté pour le splendide *La Nuit ravagée* de Jean-Baptiste Del Amo, qui peut se targuer d'être – même s'il s'agit d'un raccourci – du premier roman d'horreur de l'histoire de la Blanche Gallimard ! C'est surtout une œuvre de fiction, qui a su parfaitement réunir une chronique sociale très française et le pur genre, avec une indéniable maestria, une modestie salubre tout en gardant une identité forte. On le sait depuis longtemps : l'auteur d'*Une éducation libertine* et de *Règne animal* est un styliste virtuose, maître dans l'art d'adapter sa langue à son sujet. Cela nous permettait également de distinguer un écrivain souvent boudé – on y revient – par les jurys des grands lauriers de saison. Lesquels, dans leur histoire (soyons taquins !), ont pourtant parfois récompensé des horreurs – mais c'est une autre histoire... ■

Dossier supervisé par Alexis Brocas et Baptiste Liger

Avec la collaboration de : Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Mathieu Charrier, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Emmanuel Hecht, Éric Libiot, Marie Jouvin, Antoine Leiris, Gladys Marivat, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Marianne Payot, Mazarine M. Pinget, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny et Juliette Savard.



Comme chaque année, notre fidèle partenaire RTL a participé à la composition de cette sélection des 100 livres de 2025. Retrouvez ses 20 coups de cœur, dans tous les domaines, symbolisés par la présence du logo de la station de radio.



JEAN-BAPTISTE DEL AMO

«Joindre l'horrifique et la fresque sociale était un pari et une évidence»

Cette année 2025 aura été marquée par l'histoire d'une demeure abandonnée, qui va faire remonter les souvenirs les plus troubles et les peurs les plus enfouies, sous la plume d'un auteur ayant des liens avec les régions tourangelles et toulousaines. Certains songeront spontanément à l'un des romans événements de cette rentrée : *La Maison vide*, de Laurent Mauvignier, né à Tours et vivant à Toulouse. Mais c'est un autre grand styliste que *Lire Magazine* a décidé de récompenser – son double (ou jumeau) maléfique, en quelque sorte (lui est né dans la Ville rose et réside en Touraine), à savoir Jean-Baptiste Del Amo. Et ce pour un ouvrage qui détourne les règles de la « Blanche », puisqu'il s'agit du premier pur roman d'horreur de l'histoire de la prestigieuse collection : *La Nuit ravagée*.

Enfin, les choses sont toujours plus complexes et nuancées qu'il n'y paraît, comme toujours avec cet auteur surdoué. Souvenez-vous de ses débuts fracassants avec *Une éducation libertine* salué par le Goncourt du premier roman et comparé au *Parfum* de Patrick Süskind, souvent classé en fiction historique sans prendre garde à de nombreuses scènes aux effluves fantastiques. Songez également à sa fresque familiale dans le milieu de l'élevage porcin, *Règne animal*, dont certaines scènes relevaient de l'horreur, ou du *Fils de l'homme* et son côté fantastique sous-jacent. La spécificité et la réussite de *La Nuit ravagée* ne doivent rien au hasard. Tout est question de subtil mélange des genres. On pourrait ici faire face à une chronique sociale, dans une bourgade du Sud-Ouest, avec une bande d'ados qui, pour

tromper leur ennui, fument des pétards, traînent en scooter ou regardent des films d'horreur en vidéo. La dureté du monde, ils la sentent à travers certains faits divers, des drames intimes, des deuils. Il y a aussi cette mystérieuse maison laissée à l'abandon (on y revient) – qui fera basculer le récit dans une autre réalité (où, entre autres dangers, il faut se méfier des scolopendres), un autre genre littéraire... Et d'un ouvrage disons « à la Nicolas Mathieu », on passe à un titre digne de Stephen King. Artificiel ? Non, et c'est tout le coup de génie de Jean-Baptiste Del Amo qui se met, avec une sincérité et un premier degré absolus, au service de son histoire. Juste, poignante, violente, haletante. Hommage mélancolique à

une sous-culture – qui n'en est pas une –, *La Nuit ravagée* s'impose, l'air de rien, comme un roman total, qui combine brillamment le réalisme et l'imaginaire. C'est aussi cet esprit de réunion des registres littéraires que nous avons envie de saluer. Nous sommes allés rencontrer, du côté de Tours, ce fan de Baudelaire, Hugo et Lovecraft, à quelques jours d'Halloween...

LA SPÉCIFICITÉ ET LA RÉUSSITE DE LA NUIT RAVAGÉE NE DOIVENT RIEN AU HASARD



LA NUIT RAVAGÉE
JEAN-BAPTISTE DEL AMO
GALLIMARD



LE LIVRE DE L'ANNÉE 2025 INVESTIT BRIVE POUR SA REMISE !

Il y a un début à tout : pour la première fois de son histoire, le trophée de Livre de l'année décerné par la rédaction de *Lire Magazine* sera remis lors d'un rendez-vous spécial à la Foire du livre de Brive (*lire aussi page 28*). Vous êtes ainsi invités le dimanche 9 novembre, au forum Alain-Gazeau, pour une rencontre-discussion – animée par Baptiste Liger – avec notre lauréat Jean-Baptiste Del Amo, autour de *La Nuit ravagée* et, plus généralement, de son œuvre et de son travail d'écrivain.

BIO- bibliographie



1981

■ Naissance en 1981 à Toulouse de Jean-Baptiste Garcia. Il passe son enfance dans la petite bourgade de Léguevin, aux abords de la Ville rose. De son propre aveu, il est un élève moyen. Cet amoureux de la nature passe un baccalauréat littéraire au lycée de Cagneux. Le jeune homme devient alors animateur socioculturel et s'engage dans une mission humanitaire en Afrique.

2008

■ Deux ans après avoir reçu le prix du Jeune Écrivain (qui récompense une nouvelle), il publie son premier roman chez Gallimard, *Une éducation libertine*, sous le pseudonyme de Jean-Baptiste Del Amo (nom de famille de sa grand-mère paternelle). À la fois succès critique et public, cet ouvrage – souvent comparé au *Parfum* de Patrick Süskind – reçoit le prix Goncourt du premier roman.

2016

■ Considéré comme l'un des plus beaux stylistes de langue française, le jeune auteur – passé un temps par la Villa Médicis – signe *Règne animal*, qui obtient le prix du Livre Inter. Cette magnifique fresque familiale, dans le milieu de l'élevage porcin, prend une dimension très particulière quand on sait que l'auteur est militant au sein de l'association L214 de défense des animaux.

La rédaction de *Lire Magazine* a tranché : votre roman *La Nuit ravagée* a été désigné Livre de l'année 2025. Qu'est-ce que, spontanément, ce trophée vous inspire ?

Jean-Baptiste Del Amo. Cela me fait grand plaisir. Qu'une publication comme *Lire Magazine* reconnaisse la qualité de ce roman me réjouit, parce que le genre horrifique reste moins reconnu en France que la littérature dite « blanche », avec une forme de surplomb voire de mépris vis-à-vis de lui. C'est aussi une bonne nouvelle, un peu plus de six mois après sa parution. Chacun de mes livres a une vie propre, et je ne savais vraiment pas comment *La Nuit ravagée* serait accueilli. Constaté qu'il a reçu une attention et qu'il a été lu me conforte dans l'idée que j'ai bien fait de suivre mon intuition.

Parmi les arguments qui nous ont valu de sacrer ce livre, il y a cette ambition de réunir en une même œuvre la littérature réaliste et le domaine de l'imaginaire, très souvent opposés – à juste titre ou pas...

J.-B.D.A. C'était mon point de départ, comme un pari de joindre la fresque sociale et l'horrifique. Cela m'a plutôt semblé une évidence, tout simplement parce que ce genre a été essentiel durant mon adolescence et dans ma formation de lecteur. Je lisais à la fois de la littérature classique et de la littérature dite populaire sans opposer les deux. Pour moi, il y avait juste des livres qui, tous, m'offraient des perspectives, des voix et des imaginaires différents. J'ai traversé les années 1990 en étant fan de littérature et de cinéma d'épouvante, c'est une part de ma culture et de mon histoire personnelle.

Le registre fantastique vous a en effet inspiré très jeune, avec un court roman écrit dès le collège.

J.-B.D.A. Pour moi, c'était déjà un vrai livre, même s'il ne devait faire que 50 ou 60 pages. C'était une histoire autour de la légende du Loch Ness. À l'époque, j'étais passionné de paléontologie et je lisais déjà de la littérature fantastique. Chaque soir, de retour du collège, je m'installais devant le PC de mes parents pour écrire et j'éprouvais ce sentiment extraordinaire et enivrant de pouvoir me soustraire à ma réalité. En écrivant, je découvrais que je pouvais prolonger l'expérience de la lecture mais aussi inventer mes propres histoires.

L'amour de la littérature fantastique et votre passion pour le cinéma d'horreur ont-ils été simultanés ?

J.-B.D.A. Je n'arrive pas à les dissocier. Il y a eu en même temps la fréquentation des bibliothèques où j'empruntais toutes sortes de romans, et celle des vidéo-clubs. Mon père m'emmenait louer une ou deux VHS, le week-end, et, très rapidement, j'ai été fasciné par les films fantastiques et par l'iconographie des jaquettes. Il y avait une forme d'interdit, de transgression, car je n'avais pas le droit de louer tous ces films. Mon père m'autorisait à louer des VHS fantastiques qui se trouvaient à la lisière de l'horrifique. Je me souviens par exemple avoir été très impressionné par l'armée de morts qui se lève de terre en stop motion dans *Jason et les Argonautes*. Mais il y avait aussi tout ce cinéma des années 1980-1990, *La mort vous va si bien*, *Beetlejuice*, *Howard... une nouvelle race de héros*, dans lequel se déployait un imaginaire mêlant le macabre, le grotesque, l'ironie et la nostalgie, qui me fascinait.

Vous évoquez les jaquettes de VHS, mais les couvertures de tous ces ouvrages avaient aussi des codes particuliers...



Beetlejuice, de Tim Burton, l'un des films qui ont influencé Jean-Baptiste Del Amo.

J.-B.D.A. Bien sûr ! Le travail graphique était souvent assez incroyable, même s'il était parfois de mauvais goût, ce qui était d'ailleurs loin de me déplaire. Je me souviens surtout de la collection « Pocket Terreur », avec l'incipit en lettres rouges sur le visuel. Il y avait une inventivité dans ces couvertures qui me captivait.

On vous a découvert en 2008 avec votre premier roman, *Une éducation libertine*. On l'avait présenté, à l'époque, comme une fiction historique. Mais, rétrospectivement, l'horreur n'était-elle pas déjà là ?

J.-B.D.A. Si, bien entendu. *Une éducation libertine* est par certains aspects un livre de genre. Certes, j'ai travaillé sur des éléments historiques, des données d'archives, mais la description de ce Paris d'époque est complètement fantasmagorique, avec des décors très organiques, une ville qui se modifie sans cesse. Et certaines scènes sont ouvertement horribles !

Vous avez connu le succès critique et public dès ce premier roman. Cet accueil vous a-t-il rassuré ou, au contraire, un peu bloqué ?

J.-B.D.A. Ma vie a changé du jour au lendemain. J'étais travailleur social et au chômage, je n'avais mis les pieds à Paris que deux fois dans ma vie, je ne connaissais rien du milieu littéraire. Cela a été un bouleversement heureux, mais il m'a fallu rapidement choisir de continuer mon métier de travailleur social ou de me consacrer à l'écriture. Je ne crois pas m'être senti particulièrement rassuré par l'accueil critique et public. À vrai dire, tout cela était tellement nouveau pour moi que j'ai eu un sentiment de dissociation, comme si ça arrivait à un autre que moi.

« Pour parler des années 1990, je devais m'approprier un autre langage. Je voulais que ce soit avant tout le roman d'une génération »

On salue souvent votre virtuosité stylistique et la qualité de votre langue. Travaillez-vous beaucoup votre écriture ou est-elle assez naturelle, sans trop de retouches ?

J.-B.D.A. Je n'ai pas vraiment conscience de la manière dont les gens perçoivent mon travail. Ce rapport à la langue, il s'est développé de deux façons. D'abord, je crois avoir eu un sentiment d'illégitimité car je n'ai pas fait d'études universitaires et littéraires. J'étais assez rétif à toute forme d'autorité, notamment scolaire. Je voulais sortir très vite de ce système et c'est ainsi que je suis devenu travailleur social. J'en ai été complexé par la suite et j'ai sans doute estimé que j'avais quelque chose à prouver d'un point de vue stylistique. J'ai aussi compris de façon intuitive que ce qui pouvait distinguer ma voix, ce devait être l'aspect sensoriel de mon écriture. J'ai passé mon enfance dans le sud-ouest de la France où j'ai grandi en contact avec une nature encore préservée. C'est ainsi que mon rapport au monde s'est construit, de façon très physique, en vadrouillant dans la campagne alentour. Instinctivement, en tant que lecteur, je me suis alors tourné vers des livres qui mobilisaient les sens pour créer une langue : Süskind, Gabrielle Wittkop, Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud. Mais aussi des auteurs qui ont travaillé sur le flux de conscience comme Faulkner, Virginia Woolf, Claude Simon. Sans oublier ceux qui ont œuvré sur le corps et l'érotisme. Je pense au choc qu'a été la lecture d'*Éden, Éden, Éden*, de Pierre Guyotat, mais aussi l'œuvre de Sade. Et puis, le temps passant, on apprend aussi à se détacher de ses modèles, à se sentir plus libre.

À quand remonte votre premier vrai manuscrit de roman terminé ? Et qui aurait pu valoir une publication ?

J.-B.D.A. C'était il y a longtemps, et j'ai tout perdu ! C'était l'époque des disquettes. Il s'agissait d'une histoire autour de Géricault et de la genèse du *Radeau de la Méduse*. Bon, le résultat n'avait aucune valeur littéraire, et n'était pas franchement fidèle à la réalité. Mais cette tentative a été importante dans mon parcours. J'étais au chômage, c'était la fin des emplois-jeune. Je vivais avec très peu de moyens, et je me suis accordé un an pour écrire. Pour tout vous dire, j'étais tellement fauché que je n'ai pu imprimer que quatre exemplaires reliés du manuscrit d'*Une éducation libertine*. Il semblait que c'était une bouteille à la mer. Aussi, j'ai été très surpris lorsque Jean-Marie Laclavetine m'a écrit pour me dire qu'il proposait mon texte au comité de lecture de Gallimard – je ne savais même pas ce qu'était un comité de lecture ! Un mois ou deux après, juste avant l'été, il m'a dit qu'*Une éducation libertine* serait publié dans la « Blanche ». Impensable ! Les éditions Buchet-Chastel m'avaient aussi fait une proposition, ce dont je leur ai été reconnaissant, mais comment refuser l'offre de Gallimard ?

Vous avez reçu de nombreux prix littéraires mais n'avez jamais été distingué par les cinq grands de l'automne. Cela ne vous chagrine-t-il pas quand même un peu ?

J.-B.D.A. Vous savez, je suis toujours agréablement surpris de recevoir un prix, mais je n'attends pas les lauriers. Dès le début, j'ai été conscient que mon univers ne répondait pas forcément aux attentes des grands prix d'automne. Je n'écris jamais un roman en me posant la question de sa réception. Elle vient éventuellement plus tard, lorsque le livre est terminé.

On parle beaucoup d'imaginaire concernant cet ouvrage. Mais quelle est la part d'autobiographie ?

...

J.-B.D.A. Il y a une grande part autobiographique dans ce livre, bien que cela reste une fiction. Parfois, pour être honnête, j'ai du mal à savoir ce qui est de la fiction, de la réinterprétation et du souvenir bien réel. Tout se mêle. Mais la quasi-totalité des thèmes et motifs de la partie « réaliste » est tirée de mon quotidien.

La Nuit ravagée aborde aussi la question de l'homosexualité en province dans les années 1990.

J.-B.D.A. À partir du moment où j'ai choisi d'écrire sur l'adolescence et sur cette période qu'ont été les années 1990, je ne pouvais pas faire l'impasse sur la façon dont j'ai moi-même vécu la construction de mon identité, y compris sexuelle. Nous étions en plein cœur des années sida. Grandir en province, à cette période-là, se découvrir homosexuel, c'était faire l'expérience de la différence, souvent du rejet, et devoir se dissimuler, se mentir à soi-même et aux siens. Cela a inévitablement contribué à définir ma personnalité, mon rapport au désir et à l'imaginaire et il était important pour moi d'aborder cette thématique.

« La Nuit ravagée est une forme de reconnaissance envers le cinéma de genre »

Vous avez utilisé le mot « dissimulation ». Ne serait-ce pas aussi la métaphore du livre: un roman d'époque qui cache un roman d'horreur, ou l'inverse ?

J.-B.D.A. Oui, je voulais que ce soit avant tout le roman d'une époque et d'une génération. Le fantastique m'a permis d'exprimer des choses que la simple chronique sociale n'aurait pas pu permettre. Il m'a offert la possibilité d'incarner littéralement des peurs, des désirs, des inquiétudes, de les faire éprouver physiquement au lecteur sans les nommer de manière trop didactique.

Au cœur de l'histoire, il y a une maison qui va faire basculer le destin des personnages. Pourquoi avoir choisi ce code, voire ce cliché assumé du genre ?

J.-B.D.A. Cette maison abandonnée est tout à fait réelle. Elle était l'un des premiers pavillons de mon lotissement à y avoir été construits. La famille qui y vivait avait disparu du jour au lendemain. Avec des camarades, on y était entré par effraction un jour où l'on s'ennuyait, et on a découvert un univers figé dans les années 1970. Qu'est-ce que ses habitants avaient bien pu devenir ? Il n'en fallait pas plus pour nous laisser imaginer les histoires les plus folles. Dans *La Nuit ravagée*, je savais que je m'aventurais sur un territoire largement traité par la littérature fantastique. Ce qui était excitant pour moi, c'était de voir comment je pouvais revisiter les codes du récit de maison hantée.

J'évoquais tout à l'heure votre virtuosité stylistique. La langue de *La Nuit ravagée* est beaucoup plus dépouillée que celle de vos précédents romans. Avez-vous travaillé votre plume de manière différente ?

J.-B.D.A. Pas vraiment. Il me semble que le texte impose sa langue. Impossible d'écrire *La Nuit ravagée* dans le style baroque d'*Une éducation libertine* ou dans celui, plus lyrique, de *Règne animal*. Pour

parler des années 1990, je devais m'approprier un autre langage. À sa sortie, j'avais aussi lu *Les Éclats* de Bret Easton Ellis, qui m'avait impressionné par sa langue sans fioriture. J'ai pensé que je pouvais moi aussi restituer quelque chose de ma propre adolescence et de mon milieu social sans renoncer pour autant à une ambition formelle. Car même si j'assume son parti pris horrifique, je voulais qu'il se dégage du roman une forme de beauté.

Écrire ce roman n'est-il pas une sorte de tribut que vous payez à cette culture qui vous a forgé ?

J.-B.D.A. Le cinéma bis des années 1980-1990 regorgeait de pellicules très politiquement incorrectes dans lesquelles s'exprimaient le mauvais goût, l'humour noir, le gore, les représentations érotiques. C'était un cinéma très généreux. Il y a aussi eu de nombreux grands et beaux films horrifiques, avec de vrais partis pris esthétiques, qui ont incontestablement nourri une part de mon imaginaire. J'ai une grande affection et une forme de reconnaissance pour ces deux pans du cinéma de genre de cette époque. *La Nuit ravagée* était l'occasion de reconnaître explicitement cette influence. Et ça n'a rien d'un simple pas de côté pour moi.

En écrivant *La Nuit ravagée*, visualisez-vous les scènes comme dans l'une ces séries B ou Z que vous appréciez ? Et songiez-vous secrètement à une potentielle adaptation ?

J.-B.D.A. Quand je l'ai écrit, non. La complexité sociale de la première partie me semblait difficile à restituer à l'écran. En revanche, oui, il y avait dès l'écriture une approche très visuelle, comme dans tous mes romans, et des références à de nombreuses images que j'avais vues chez Wes Craven, John Carpenter ou d'autres.

Il faut se méfier des rumeurs, mais *La Nuit ravagée* aurait intéressé certains producteurs ou cinéastes renommés. Y a-t-il eu des prises de contact un tant soit peu avancées ?

J.-B.D.A. Alors, oui, je vous le confirme : il y a eu plusieurs propositions. Dont une qui me semble la plus solide et enviable pour le roman. Mais il est trop tôt pour dire si elle va aboutir ou pas.

Ce titre, *La Nuit ravagée* : ne serait-ce pas un clin d'œil à Stephen King et à *La Nuit déchirée*, long-métrage qui s'avère le premier scénario original signé de l'écrivain ?

J.-B.D.A. Peut-être mais de manière involontaire. Je voulais surtout un titre plutôt poétique, qui jouerait sur différents niveaux. La « nuit ravagée », c'est celle que vont traverser les gamins de ce roman, au cours de laquelle ils vont faire face à de nombreuses menaces. C'est également la nuit des années 1990 sur lesquelles planait une langueur menaçante. Et c'est aussi la nuit de toute adolescence, ce moment où l'on bascule dans une confrontation irrémédiable à la brutalité du monde. Un moment de ravage, où l'on comprend qu'une partie de ce que l'on a été est sur le point de disparaître.

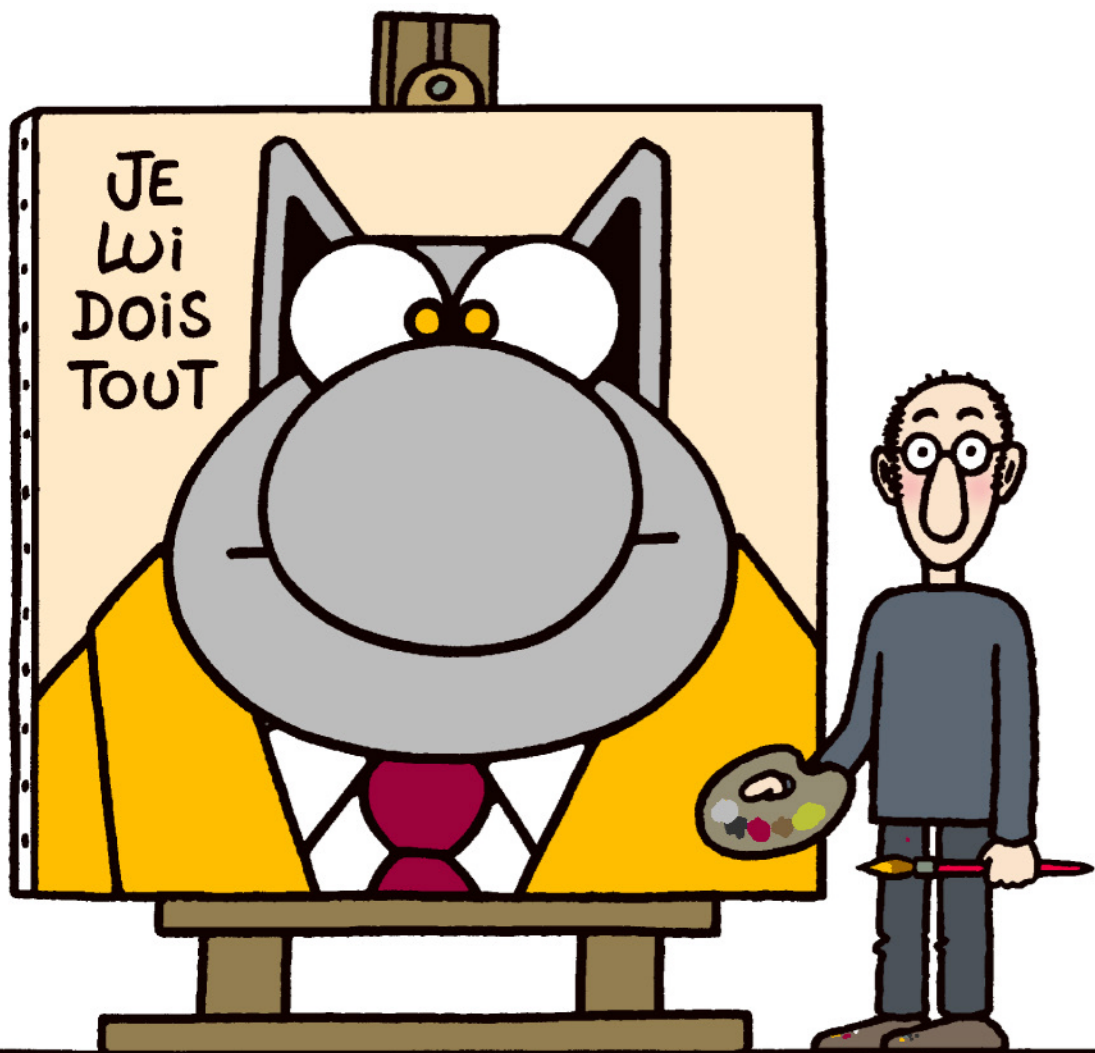
Enfin, sur quoi portera votre prochain livre ?

J.-B.D.A. Je termine un titre pour la collection « Ma nuit au musée ». Un essai plus de l'ordre du récit, qui m'a forcé à sortir de ma zone de confort. Mais ce défi tombait à point, à un moment de ma vie où je ne pouvais écrire autre chose. Il y aura un prochain roman que je n'ai pas encore commencé, mais que je sens se former. Ce que je peux en dire, c'est que ce ne sera pas un roman de genre même si, qui sait, j'y reviendrai peut-être un jour ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

GELUCK

EXPOSE LE CHAT



MUSÉE MAILLOL - PARIS

www.expo-lechat.com

EXPO[®]

À partir du 14.11.2025

tempora[®]

MUSÉE
MAILLOL
PARIS

LCI

LE FIGARO

PARIS
MATCH

RATP

sncfconnect

PARIS
PREMIERE

RTL

LES INCONTOURNABLES

Qui ne vous ont pas échappé...

Par leur originalité de thème, la grande maîtrise de leur écriture, ou simplement parce qu'ils touchent à l'universel et nous émeuvent de ce fait, ces ouvrages ne pouvaient que se retrouver dans cette sélection, évidemment non exhaustive.

LAURENT MAUVIGNIER

* OÙ Laurent Mauvignier, à partir d'une *Maison vide*, retrace l'histoire de sa famille en s'appuyant sur les pouvoirs de la fiction, non pour romancer la réalité, mais pour l'expliquer et combler ses blancs quand ils l'y invitent. Et nous voilà dans la province du début du siècle dernier, aux côtés d'une famille paysanne prospère, peuplée d'individus empêchés. Qu'il conte la transformation d'un mort en héros de guerre ou le destin d'une artiste en devenir mariée contre son gré, Laurent

Mauvignier reste ce formidable peintre de l'âme humaine, pas dupe de nos travers et cependant toujours bienveillant. **A.B.**



LA MAISON VIDE
MINUIT



CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE

* Entre les États-Unis et le Nigeria, durant le covid, quatre femmes font l'inventaire de leurs rêves. Chia, l'écrivaine voyageuse qui a refusé le destin d'épouse voulu par ses parents; Zikora, dont le désir d'enfant est contrecarré par ses amants successifs; Omelogor, qui plaque sa carrière pour défendre les femmes victimes de violence; enfin, Kadiatou, qui a quitté la Guinée pour gagner sa vie comme femme de ménage en Amérique... jusqu'à ce que les pulsions d'un homme de pouvoir saccagent

ses espoirs. *L'Inventaire des rêves* – ceux de ces femmes ou de l'époque? – est un roman magistral. **G.M.**



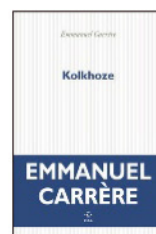
L'INVENTAIRE
DES RÊVES
GALLIMARD



EMMANUEL CARRÈRE

* Parmi les nombreux ouvrages d'inspiration autobiographique autour d'une ou plusieurs figures familiales, on aura évidemment été marqué par *Kolkhoze*, dans lequel l'auteur de *L'Adversaire* a choisi de parler de la vie de sa mère, Hélène Carrère d'Encausse, et de ses aïeux. Mais, au-delà de la simple évocation généalogique de « la tsarine », il a signé une œuvre de grande ampleur, qui sait concilier – avec force morceaux de bravoure – l'intime avec l'Histoire et les mouve-

ments du monde. On pardonnera alors quelques longueurs face au souffle impressionnant de l'ensemble. **B.L.**

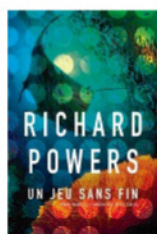


KOLKHOZE
P.O.L.

RICHARD POWERS

* En 2027, le projet d'implantation d'une usine divise les habitants de l'île polynésienne de Makatea. Si certains y voient l'opportunité de raviver l'économie locale, d'autres redoutent une nouvelle forme de colonisation et la destruction de l'environnement. Au destin de cette île, Richard Powers lie celui d'un milliardaire, d'une océanographe et d'un passionné de littérature, qui incarnent trois manières de vivre et de voir le monde.

Un jeu sans fin est un grand roman américain qui met en garde contre la tentation du tout-technologique. **L.F.**



UN JEU SANS FIN
ACTES SUD

CAMILLE LAURENS

* Lauréate du grand prix RTL-Lire Magazine 2025, Camille Laurens touche de plein fouet ses lecteurs avec un roman à la fois intime et universel qui explore les engrenages de l'emprise amoureuse. Claire, écrivaine, a toujours promis de ne jamais écrire sur Gilles, son compagnon. Mais lorsque leur histoire prend une tournure malsaine, l'écriture devient peu à peu un refuge. Face au tribunal devant lequel elle est jugée, saisir la fracture psychologique devient une nécessité. *Ta promesse* est tout à la fois : oppressant, saisissant et captivant. **M.J.**



TA PROMESSE
GALLIMARD



LOUIS ARAGON

* Comme Baudelaire, Proust ou Zola, Louis Aragon s'est livré aux joies de la critique littéraire et de la réflexion esthétique. Cette part oubliée de son œuvre a été recueillie dans un volume de la Pléiade, *Essais littéraires*, qui rassemble treize essais (parmi lesquels le flamboyant *Traité du style*) et une foule d'articles et de préfaces – dont celle qu'il consacra à *La Plaisanterie* de Kundera. On y découvre qu'Aragon, communiste convaincu, n'était

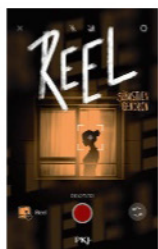
pas sectaire dans ses admirations : au côté de Hugo, Rimbaud et de Lautréamont figure ainsi Maurice Barrès... **J.H.**



ESSAIS LITTÉRAIRES
GALLIMARD/PLÉIADE

SÉBASTIEN GENDRON

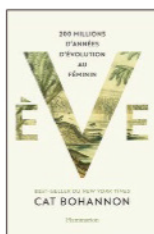
✿ Rarement un roman adolescent parvient à créer un tel état de tension. C'est le pari réussi de Sébastien Gendron avec *Réel*, cette histoire où réseaux sociaux, glauque et absurde se mêlent. On suit Maud et Élisabeth, lycéennes au lycée George-Sand, confrontées aux diktats numériques. Un nouveau professeur propose un projet de courts-métrages et tout bascule. Harcèlement et voyeurisme plongent les deux amies dans un engrenage terrifiant. Écriture ciselée et crue, thématiques contemporaines et réflexion sur le réel font de ce roman un incontournable. **M.C.**



RÉEL
POCKET JEUNESSE

CAT BOHANNON

✿ Le succès d'*Ève*, de Cat Bohannon, tient à son originalité. Partir de l'évolution pour voir comment se sont constitués les organes du corps féminin, de l'utérus au téton en passant par la masse graisseuse, ouvre au lecteur une véritable aventure intellectuelle. Il sera surpris et amusé par les effets de cette évolution sur notre organisation sociale. Ne pas manquer le chapitre sur l'amour, qui donne d'originaux exemples sur les effets sociétaux de la taille du pénis humain. **F.d'A.**



**ÈVE. 200 MILLIONS
D'ANNÉES D'ÉVOLUTION
AU FÉMININ**
FLAMMARION

BENJAMIN DIERSTEIN

✿ Entre 2018 et 2022, Benjamin Dierstein s'était fait connaître avec une trilogie très « guerre des polices » au tournant des présidences Sarkozy et Hollande. Avec deux tomes parus (*Bleus, blancs, rouges* et *L'Étendard sanglant est levé* – le dernier sortira en janvier prochain), ce nouveau cycle est encore plus saisissant. Consacré à la période 1978-1984, ultra-documenté, il entremêle vrais et faux policiers, dans les grandes enquêtes et scandales politiques d'alors : Mesrine, le S.A.C., les diamants de Bokassa, Action directe... **H.A.**



BLEUS, BLANCS, ROUGES
FLAMMARION

DARIA SCHMITT

✿ Il y a peu d'albums dans l'année qui parviennent à ce point à s'afficher comme n'étant rien d'autre qu'une bande dessinée. C'est-à-dire que dans *La Tête de mort venue de Suède*, Daria Schmitt prend à bras-le-corps tout ce qui embrasse le neuvième art : le dessin, bien sûr, qui nourrit un imaginaire prêt à voyager en même temps qu'il le contraint à ne pas s'échapper des cases à force de magnificence, et un sujet qui a besoin du trait de l'autrice pour s'affirmer – ici, le périple historique du crâne de Descartes, de la Suède à la France. Impressionnant de bout en bout. **E.L.**



**LA TÊTE DE MORT
VENUE DE SUÈDE**
DUPUIS

MEILLEUR ROMAN ÉTRANGER



L'AIR DU TEMPS

Jess Row nous entraîne dans une Amérique déchirée, à l'image de la famille Wilcox dont les membres ont été mis à rude épreuve par la vie. Un roman fort qui répond aux échos d'un monde en ébullition.

Bering Wilcox a 21 ans, et elle va mourir. Elle ne sait pas comment (abattue par un sniper de Tsahal lors d'une manifestation en Cisjordanie), mais elle le sent. Dans ses messages non envoyés, un poème repose. « *Je suis venue ici pour mieux connaître Israël et la Palestine, deux implacables parents en guerre.* » Quinze ans plus tard, Sandy, son père, qui ne s'est remis ni de ce drame, ni de son divorce, projette de se jeter par la fenêtre. La vie sans famille lui est insupportable, la vie avec aussi. Comment survivre au passé ? Reste-t-il un avenir à rêver ? Bonne nouvelle : le grand roman américain – celui mêlant les expériences les plus intimes à la tragédie du monde – bouge encore. Désormais, cependant, on l'entend gémir : « *J'aimerais pouvoir pleinement comprendre l'être humain, mais c'est impossible.* » Voire... Professeur de zen et de littérature, Jess Row ne recule pas devant l'obstacle. Un secret généalogique palpite ; des noces s'annoncent ; des échappées belles sont tentées. Les membres de la tribu Wilcox se déchirent, se démènent, lèchent leurs plaies. Née dans les décombres de la bourgeoisie juive new-yorkaise, cette féroce chronique familiale ne recule devant aucun sujet majeur – immigration, crise climatique, conflit religieux – et touche à l'universel. Bréviaire lyrique des temps incertains, *Un monde nouveau* est notre livre étranger de l'année. **F.C.**



UN MONDE NOUVEAU
JESS ROW
ALBIN MICHEL

EXTRAIT





ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE

✱ Elle séduit, Adélaïde de Clermont-Tonnerre, notamment les académiciens qui louèrent en son temps le style « *élégant et efficace* » de leur lauréate 2016 pour *Le Dernier des nôtres*. C'est à une sacrée séductrice, d'ailleurs, la fameuse Milady, que la directrice de la rédaction de l'hebdomadaire *Point de vue* s'est attaquée avec son quatrième roman, *Je voulais vivre*. Pied de nez malicieux aux monu-

ments d'Alexandre Dumas, sa fiction historique réhabilite l'audacieuse Lady, femme libre avant l'heure. **M.P**



JE VOULAIS VIVRE
GRASSET



PHILIPPE SANDS

✱ Troisième volet d'une enquête sur les crimes contre l'humanité, les génocides et leur rapport à la dictature, rédigé par le juriste britannique Philippe Sands, *38, rue de Londres* est un roman policier. Cette fois, le cœur de l'histoire se déroule au Chili et au Royaume-Uni, autour de la figure d'Augusto Pinochet. On y découvre comment un ancien nazi Walter Rauff, réfugié au Chili après la guerre, s'est mis au service des tortionnaires du régime pinochetiste. Un fil noir court ainsi depuis le nazisme jusqu'à nos jours à travers l'action des criminels contre l'humanité.

F.d'A.



38, RUE DE LONDRES. DE L'IMPUNITÉ, PINOCHET ET LE NAZI DE PATAGONIE
ALBIN MICHEL

HARUKI MURAKAMI

✱ Alors qu'ils étaient nombreux à vouloir le mettre dans le formol après dix ans de silence romanesque, réclamant un Nobel pour le remercier d'une œuvre qui n'advierait plus, Haruki Murakami s'est offert en janvier dernier un come-back de rock star, avec un nouveau bijou rappelant *Kafka sur le rivage* et *1Q84*. Un amour adolescent soudainement évaporé, un étrange pacte faustien pour troquer son ombre, une cité aux murs mouvants et menaçants, un homme coincé entre le monde des

morts et des vivants : un shot d'imaginaire, un vertige, où l'oni-risme le dispute à la mélancolie. **L.D.**



LA CITÉ AUX MURS INCERTAINS
BELFOND



MARIO VARGAS LLOSA

✱ Disparu cette année, Mario Vargas Llosa livre avec *Je vous dédie ce silence* un dernier roman magnifique, hommage aux passionnés et à son Pérou natal. Pour cela, il se projette dans un humble critique de musique liménien, qui, consterné par la mort d'un jeune virtuose, écrira ce que sa vie de mélomane lui a enseigné. Le roman alterne entre ses tribulations, auxquelles l'auteur donne bien des couleurs, et son texte, éloge de la valse *criolla*, qui, en fondant des traditions européennes, africaines et latinas, fera peut-être l'unité de toute l'Amérique latine... **A.B.**



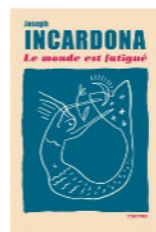
JE VOUS DÉDIE MON SILENCE
GALLIMARD



JOSEPH INCARDONA

✱ Depuis qu'un accident l'a privée de ses jambes, de sa fille à naître et de l'essentiel de sa féminité, la vie d'Ève est une errance solitaire, tout autour de la Terre, dans les aquariums où elle interprète un numéro de sirène en apnée. Son unique objectif consiste à se venger du responsable de sa condition. Le périple lui révèle un par un les sanctuaires impersonnels d'une élite mondialisée toujours moins sensible au

destin de la planète. Même s'il effleure parfois idées et sujets, *Le monde est fatigué* résume tragiquement bien son époque. **A.F.**



LE MONDE EST FATIGUÉ
FINITUDE

FLORENCE SEYVOS

✱ La jeune Anna raconte Jacques, son beau-père extravagant, un entrepreneur à Abidjan en compagnie duquel sa mère, sa sœur et elle se sentent comme des héroïnes. Même quand elles vont vivre au Havre et qu'il reste en Côte d'Ivoire, ce *Perdant magnifique* émerveille leur quotidien, faisant livrer des meubles ou un fax pour leur envoyer des lettres la nuit. Jacques façonne la réalité à sa guise, au risque de tout ruiner. Reste la mémoire et l'amour. Et le talent

de Florence Seyvos – salué par le prix du Livre Inter – pour faire tenir ce monde en une centaine de pages. **G.M.**



UN PERDANT MAGNIFIQUE
L'OLIVIER



KAGURABACHI (T. 5)
KANA

TAKERU HOKAZONO

✿ L'univers sombre et la narration maîtrisée de *Kagurabachi* en ont fait le manga incontournable de cette année. L'histoire suit Chihiro, un jeune forgeron en quête de vengeance, armé d'une épée enchantée héritée de son père. Les combats, chorégraphiés avec une intensité saisissante par Takeru Hokazono, ont rapidement circulé en ligne et se sont transformés en memes, contribuant à créer un véritable engouement viral. Avec une adaptation animée en préparation et le soutien constant de ses fans, *Kagurabachi* semble destiné à devenir un pilier du paysage manga mondial. **M.C.**

CATI BAUR

✿ Comme les petits fleuves font les grandes rivières, les (apparemment) petits albums font les incontournables de l'année. Dans *Marcie*, Cati Baur raconte une quinquagénaire, bien décidée à transformer son quotidien trop gris en vie trépidante; et c'est ainsi qu'elle devient détective privée. C'est petit, c'est beaucoup. Cati Baur, l'auteure, croque son héroïne avec un plaisir contagieux pour un portrait plus profond qu'il n'y paraît. Le scénario s'emballe et le portrait de Marcie est juste à sa place. Tome 2 prévu en 2027. **E.L.**



MARCIE (T. 1).
LE POINT DE BASCULE
DARGAUD



GIULIANO DA EMPOLI

✿ Il y a de grandes chances pour que les historiens du **XXII^e** siècle voient dans *L'Heure des prédateurs* le texte prémonitoire du désastre qui s'ensuivit au début du **XXI^e** siècle. Car, au travers d'un voyage dans les nouveaux cercles mondiaux du pouvoir, tout s'y trouve, du reflux de la démocratie au bénéfice des autoritarismes et de l'émergence d'un monde de pure force où règnent sans partage le chantage, le détournement de la vérité et l'argent-roi. On ne pourra pas dire que nous n'avons pas été prévenus... **P.B.**

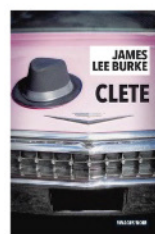


L'HEURE DES PRÉDATEURS
GALLIMARD



JAMES LEE BURKE

✿ N'était le respect dû aux anciens, ici, papy fait de la résistance. James Lee Burke aura 90 ans l'année prochaine et depuis quasi un demi-siècle, il arpente les chemins noirs de la littérature aux côtés de son héros Dave Robicheaux, flic puis privé à La Nouvelle-Orléans. Dans *Clete*, il met en avant Cletus Purcell, le pote de Robicheaux. Les deux privés sont embarqués dans une intrigue fréquentée par des voyous et des mafieux. C'est surtout le portrait d'une amitié. Savourer sans se presser : la marque de fabrique du maître Lee Burke. **E.L.**



CLETE
RIVAGES NOIR

MEILLEUR ESSAI



VÉRITÉS SUR MESURE

Par son analyse fouillée des protocoles contemporains pour échapper à la réalité, *À l'assaut du réel*, du sociologue **Gérald Bronner**, a connu un succès mérité.

La différence entre les humains et les grands singes résiderait-elle en ce que les premiers peuvent concevoir une « *cinquième dimension* » face au réel qui se tient devant eux, là où les seconds y restent confinés ? Bref, en ce que nous sommes bien des singes, mais « *magiciens* » ? Telle est la thèse de départ d'*À l'assaut du réel*. Cette supériorité se paie par une série de désagréments, notre déni du réel nous faisant substituer à l'appréciation réaliste du monde nos « *ressentis* », surtout, d'après Bronner, depuis le déferlement d'une « *pensée désirante* » qu'il fait remonter aux années 1960 et, comme de juste, à 1968. Et ce règne du désir individuel se voit boosté par les nouvelles technologies, lesquelles nous promettent de nous émanciper de toute limite, y compris celle, biologique, de la mort. Il en résulte la formation d'une société où nous ne partageons plus ce « *socle épistémique commun* » qui permet le dialogue. De cet émiettement, Gérald Bronner donne une infinité d'exemples, comme ce nouveau « *concept* » qu'est l'idée de « *post-vérité* ». Il soutient finement qu'elle ne remet pas en cause l'opposition vérité/erreur, elle met simplement les vérités-fictions de chacun sur un même plan, renforçant ainsi notre fuite hors du réel. Une belle démonstration qui achoppe néanmoins sur sa définition très conventionnelle de ce « *réel* » sans cesse évoqué. Adversaire de toute « *construction sociale* », Bronner s'en tient à une vision rationnelle et « *universelle* » du monde. Il n'y a rien là à lui reprocher, sinon qu'on aurait aimé qu'il la défende de façon plus approfondie. *À l'assaut du réel* est un bon livre, novateur même par instants, mais qui ne pousse pas le travail de l'analyse jusqu'au bout – comme s'il illustrait lui-même ce biais

« *égocentrique* » qu'il dénonce avec justesse chez nos contemporains... **P.B.**



À L'ASSAUT DU RÉEL
GÉRALD BRONNER
PUF



Jean Echenoz

L'ORFÈVRE EN LA MATIÈRE

2025 fut éclairée par le 17^e roman du maître de l'art du bref et du mot juste. Après cinq longues années, les fans du Goncourt 1999 et récent Prix de la Langue française ont pu enfin découvrir le délicieux *Bristol*. Lire Magazine vous emmène chez l'un des plus grands – et discrets – auteurs contemporains.



O n n'en menait pas large, les consignes étaient précises : une demi-heure maximum pour le photographe, une heure trente pour votre dévouée, relecture du verbatim... Alors, on a beau avoir déjà rencontré à deux reprises et en toute sympathie le « grant-homme », on sait qu'on s'en va « confesser » l'auteur qui écrivait en 1979 dans son premier roman, *Le Méridien de Greenwich* :

« On ne s'expose pas sans risque aux confidences comme à certaines radiations. » Et qui nous a répété, trente ans plus tard, à l'occasion de la sortie de sa pépite, *14*, « *Ma vie n'a aucun intérêt* »... On connaît meilleures dispositions pour la rubrique un rien intrusive qu'est « L'univers de l'écrivain ». Bon, nous voilà le jour J dans une rue tranquille du 5^e arrondissement parisien, à deux pas des arènes de Lutèce. Coup de sonnette, et grand sourire élégant de l'auteur

de *Bristol*, son 17^e roman, paru début 2025. L'appartement est vaste et lumineux, à en croire le grand salon-salle à manger dans lequel nous débouchons. Et nous resterons ! Le bureau ? « Impossible d'y accéder tant il est encombré de cartons », nous confie Jean Echenoz, et puis, sa femme s'y est « réfugiée » durant notre entretien. C'est qu'après avoir vécu rue de la Folie-Méricourt, dans le 11^e, puis aux Buttes-Chaumont et enfin rue Condorcet, dans le 9^e, le couple vient d'emménager ici. « Une opportunité, et on en avait assez du quartier de la rue des Martyrs, qui s'est transformé au fil des ans. »

DE PARIS ET DU MONDE ENTIER

Ne nous reste plus qu'à aller à la pêche dans cette pièce refaite à neuf, du parquet au plafond, avec ses murs blancs et sa bibliothèque verte. L'occasion peut-être d'y dénicher les quelques ouvrages fétiches de l'auteur ? « *Compliqué*, nous explique le Goncourt 1999 pour *Je m'en vais*, les livres sont pour l'instant rangés n'importe comment, en double épaisseur, et il y en a partout, dans le bureau, à la cave, en attendant de nouvelles bibliothèques. » Mais il est toujours possible d'en parler : « *Enfant*, je lisais beaucoup de livres pour la jeunesse comme la comtesse de Ségur ou Kipling, il s'agissait là du simple plaisir de suivre des histoires, alors qu'avec *Les Grandes Espérances*, de Dickens, j'ai découvert une autre dimension, qui était l'art de la littérature. Puis, vers mes 17-18 ans, j'ai été frappé par *Les Gommes de Robbe-Grillet* et son traitement des objets et du temps tout comme par *La Modification* de Butor, ou encore, un peu plus tard, par *Le Bavard* de Louis-René des Forêts. » Des jeux avec la langue dont le futur écrivain ne s'est pas privé, passé maître dans l'art de marier le beau style à l'humour, l'absurde à la science, la musique de sa phrase et l'ironie du ton enchantant le banal.



Jean Echenoz vient juste d'emménager dans le 5^e arrondissement de Paris. Son grand salon-salle à manger, tout de blanc repeint, accueille une grande bibliothèque, pour une petite partie de ses livres...



L'auteur emblématique des Éditions de Minuit n'est pas que parisien (depuis 1970), il a aussi parcouru le monde, invité par ses éditeurs étrangers ou mû par le désir de découvrir des contrées riches de scènes potentielles – ainsi d'un magasin de robes de mariées « fascinant » vu à Melbourne, en Australie, provoquant une espèce de flash : « Je ne pouvais pas faire autrement que m'en servir. » Pour l'heure, les quelques objets s'étant échappés des cartons du déménagement font foi de cette appétence pour l'ailleurs : ici, une lampe mappemonde, là, deux petites voitures blanches en corne de buffle trouvées en Inde. « J'y suis allé à deux reprises, une fois, à Madras, pour faire du repérage pour *Les Grandes Blondes* et la seconde, à Pondichéry, pour mettre en forme *Courir*, j'y ai très bien travaillé, je dois dire. » Autre épisode, chinois celui-ci. « Avec mon ami Gérard Macé, un poète essayiste que j'aime beaucoup, on parlait de cette chose étrange

se déroulant dans les parcs en Chine, ces gens qui tracent des idéogrammes sur le sol avec un pinceau et de l'eau, autant de mots qui s'évaporent. Gérard m'a dit les avoir photographiés et m'a offert cette photo. »

Et la Corée du Nord, personnage d'*Envoyée spéciale* (2016) et qui a le droit à un clin d'œil dans *Bristol*? « Toujours pas. Ce pays m'intéressait comme un terrible théâtre, je me suis beaucoup documenté, j'ai lu tout ce que je trouvais, j'ai assisté à des conférences. L'ennui, c'est que ce sont des voyages très encadrés, on ne voit rien, on ne peut pas échanger. Et puis quelquefois, il n'est pas plus mal de ne pas aller dans un lieu, car la réalité peut freiner l'imaginaire. » Alors, va pour le Laos, représenté ici par un cendrier « volé dans un restaurant. À ce propos, Jean Echenoz fume-t-il toujours? « Oui, non. » La réponse, légèrement vaporeuse, témoigne d'un combat de tous les jours composé de Nicorette, de Nicopass et de cigarettes à rouler. Tout

aussi exotique, ce crocodile en bois, cadeau fait à son père psychiatre par l'un de ses patients, et rétrocédé à Jean, grand amateur d'animaux en tout genre (oiseaux, mouches, éléphants, singes...), quand il avait une vingtaine d'années.

« ÉCRIRE SUR MA FAMILLE, JE N'EN VOIS PAS L'INTÉRÊT »

Ici, un petit rappel s'impose : né en décembre 1947, à Orange, Jean Echenoz a vécu une vingtaine d'années dans les hôpitaux psychiatriques du midi de la France, voguant de Rodez à Digne-les-Bains et Aix-en-Provence au gré des affectations de son paternel. Une enfance étonnante jamais évoquée dans ses écrits, tout comme sa parentèle – à l'envers de ses collègues écrivains, friands de portraits ou secrets familiaux. N'y songe-t-il pas, les années aidant? « J'ai commencé à prendre des notes, une espèce d'autobiographie de 0 à 10 ans, mais je pense que je n'en ferai ...





Si les objets qui ornent le salon de l'auteur sont souvent rapportés de ses voyages, on y trouve aussi le portrait d'une arrière-grand-mère, pas encore accroché.

rien. Quant à écrire sur ma famille, non, je n'en vois pas l'intérêt. » Chez lui, il est vrai, pas une photo de famille; seul, non encore accroché au mur, trône le tableau d'une arrière-grand-mère du côté paternel, la femme d'un ingénieur des eaux, « refilé » par un cousin éloigné de Nantes et dont il ne sait que faire. Pas beaucoup de photos de son entourage non plus dans le superbe Cahier de l'Herne qui lui a été consacré en 2022. Si Echenoz n'est pas très prolifique, ses amis et admirateurs le sont pour lui. Pierre Michon, Olivier Rolin, Florence Delay (disparue le 1^{er} juillet, « elle me manque »), Gérard Macé, Patrick Deville, Laurent Mauvignier... y vont de leurs superlatifs sur son art du bref et la grâce de sa phrase. De quoi ravir notre écrivain? Le gentleman Echenoz ne saurait sauter au plafond. « C'est fait, c'est fait, réplique-t-il, tout en retenue. Certains textes venant d'auteurs que j'admire m'ont beaucoup touché, comme celui de Laurent Mauvignier, d'autant qu'il est à mes yeux l'écrivain le plus intéressant de notre époque, La Maison vide et Histoires de la nuit sont des livres extraordinaires. » Bref, on sait pour qui notre hôte aurait voté s'il avait accepté d'entrer à l'académie Goncourt...

LA PLUME MALICIEUSE D'UN ROMANCIER MÉLOMANE

Cinq ans, on aura patienté cinq ans depuis Vie de Gérard Fulmard pour voguer en compagnie de son Robert Bristol. Echenoz était-il en grève? « Pas du tout, il est vrai qu'à une époque je pouvais m'arrêter deux-trois mois, mais en vieillissant, ce n'est plus possible. Non, entre-temps, j'ai fini un texte et, à l'ultime relecture, au stade des épreuves,

je me suis aperçu que la forme et le rythme ne fonctionnaient pas, mon sujet me plaisait tellement que je crois que je n'ai pas su le traiter. Et puis, j'ai écrit un livret d'opéra original pour le compositeur Philippe Hersant – je l'ai déjà fait pour Des éclairs. Il s'agit là d'un exercice très intéressant qui transforme les questions de rythme et de son. » Le rythme, le son, autant d'éléments primordiaux pour notre romancier mélomane, qui eut ses premières émotions musicales avec Ravel et Stravinsky (« Le Sacre du printemps, un éblouissement ») et qui se prit très vite de passion pour Thelonious Monk et Bill Evans – ironie de la vie, son nouveau domicile donne sur la boutique Paris Jazz Corner qu'il fréquentait assidûment dans les années 1980.

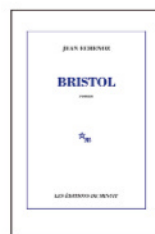
La musique mais aussi le cinéma l'ont abreuvé, comme en atteste Bristol avec les hilarantes scènes de tournage chaotiques en Afrique australe de son héros Robert Bristol, réalisateur de son état, qui s'est mis en tête d'adapter le roman, Mon cœur au purgatoire de l'autrice à succès Marjorie des Marais (inspirée par Barbara Cartland). Les personnages plus baroques les uns que les autres sont l'occasion pour Echenoz d'user de toute sa palette d'orfèvre de la langue et de l'absurde. Ainsi passe-t-il allègrement du « tu » au « il » au « nous » au « je », un éclatement des pronoms personnels jubilatoire, comme autant de variations de points de vue. « C'est comme si on utilisait des caméras différentes pour évoquer une scène, nous déclare-t-il, et c'était aussi un



jeu, sans paraître pontifiant, sur le relativisme, une réflexion sur le roman lui-même en mettant en évidence toutes les distances que l'on peut avoir par rapport au récit. » Sous sa plume malicieuse aussi, les animaux jouent aux humains, une mouche relève le montant d'un reçu fiscal, les singes commentent le travail des techniciens, un éléphant se prend pour une starlette, des hyènes ricanent... même les arbres, chênes et platanes, s'échangeant des signaux belliqueux, sont animés: « C'est une hypothèse », commente, sourire aux lèvres, l'écrivain magicien. On en profite, subrepticement, pour demander des nouvelles du prochain roman – encore au stade de « balbutiements », semble-t-il – et, dans la foulée, l'hypothèse, après le Cahier de l'Herne, de l'entrée dans la Pléiade, maintenant que Minuit est dans le giron de Gallimard: « Cela n'a pas été envisagé jusqu'ici », répond un Echenoz toujours aussi souriant. Mais l'heure (et demie) a sonné, et de signifier, à contrecœur, « je m'en vais ». ■

Marianne Payot

Photos : Arnaud Meyer pour Lire Magazine

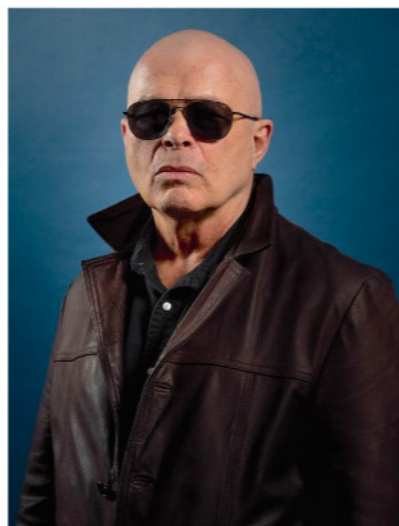


BRISTOL
JEAN ECHENOZ
MINUIT

LES INCONTOURNABLES

L'IMAGINAIRE FAIT ŒUVRE

Loin de la tendance autobiographique et familiale, **Pierre Jourde** et **Céline Minard** ont proposé des œuvres ambitieuses et radicales – tant sur le fond que sur la forme –, faisant le pari de l'imaginaire et de l'intelligence du lecteur. Deux univers foisonnants et passionnants.



Il faut savoir nager à contre-courant. Ainsi, au moment de dresser ce bilan annuel rayon « littérature française », on pouvait faire le constat que ce sont les œuvres d'inspiration autobiographique ou familiale qui ont été majoritairement plébiscitées en cette rentrée, tant par les professionnels que par les lecteurs. Si certains de ces ouvrages nous ont d'ailleurs beaucoup plu – en premier lieu *La Maison vide* de Laurent Mauvignier et *Kolkhoze* d'Emmanuel Carrère –, il semble nécessaire de rappeler la puissance de la fiction, de l'imaginaire¹ avec deux vrais romans, d'une folle ambition et d'une grande maîtrise tant narrative que littéraire, qui nous proposent des univers personnels et fascinants – malgré, oui, un abord a priori difficile. Et que nous souhaitions mettre en avant.

Noyé dans une rentrée Gallimard trop riche, *La Marchande d'oublies* prouve que

Pierre Jourde ne saurait être réduit à son statut d'auteur de pamphlets (*La Littérature sans estomac*) ou d'homme à scandale (la polémique avec les villageois de *Pays perdu*). Dans cette fresque monde, l'auteur nous plonge dans le milieu du cirque anglais et la seconde moitié du XIX^e siècle. Dans une ambiance poisseuse de spectacles crépusculaires, on suit une étrange famille d'artistes – les Helquin –, fratrie marquée par la disparition mystérieuse de l'un des frères, et par le départ de la sœur, Thalia, ayant suivi un ancien médecin aliéniste. Mais où se situe la véritable histoire des uns et des autres ? Les souvenirs sont-ils toujours la vérité ? Mêlant roman-feuilleton néogothique et réflexion psychanalytique, *La Marchande d'oublies* déborde de littérature, avec de nombreux niveaux de lecture et une structure virtuose, convoquant aussi bien Hugo que Dickens, Rabelais, Schopenhauer ou László Krasznahorkai. Et l'on se délecte alors des 600 pages de ce flamboyant barnum littéraire.

CONCENTRÉ D'INVENTION PURE

Céline Minard, elle, nous livre avec *Tovaangar* un concentré d'invention pure, qu'il s'agisse de son univers, de ses personnages, de sa langue ou de sa tonalité. Le roman se déroule dans ce que fut Los Angeles, aujourd'hui nommée Hidden, un vaste territoire de canyons, rivières et forêts orné de vestiges hérités de la civilisation humaine. Les espèces intelligentes peuplant désormais la région ont appris à les adapter à leurs besoins. Chaque protagoniste de *Tovaangar* est issu d'un peuple hybride : Amaryllis Swanson est un bipède forestier maniant avec dextérité une sorte de cape protectrice extensible, Mianeh un drone autorégulé et doué de conscience, et Atlal un

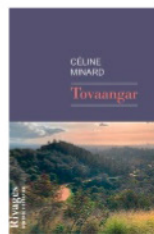
« Gros cerveau » cavernicole couvert de poils et capable de lire les rêves d'autrui. Alors que le lecteur découvre une faune et une flore entièrement nouvelles, Céline Minard invente le vocabulaire qui s'y rapporte, jouant avec les genres et les identités – avec un glossaire final. L'autrice dote également le plus ambitieux de ses romans d'un propos inhabituel pour un roman d'anticipation : loin d'opposer différentes factions avides de pouvoir, *Tovaangar* est le récit d'une collaboration. Après s'être mutuellement découvertes et comprises, les différentes espèces post-humaines s'uniront pour démanteler les pires traces de la « sauvagerie » des hommes, soit le béton, le plastique et le bitume persistant à étouffer la Terre des siècles après leur disparition. Une expérience de lecture d'autant plus gratifiante qu'elle est inédite. ■

Baptiste Liger et Antoine Faure

1. Ce qui est naturellement non sans lien avec notre choix de placer *La Nuit ravagée* de Jean-Baptiste Del Amo en livre de l'année !



LA MARCHANDE D'OUBLIES
PIERRE JOURDE
GALLIMARD



TOVAANGAR
CÉLINE MINARD
RIVAGES

LES SUCCÈS

Qui vous ont tant plu...

De Sylvain Tesson à Freida McFadden en passant par Suzanne Collins ou encore Pierre Lemaitre, les auteurs que vous allez découvrir dans ces pages sont des habitués des best-sellers et n'ont pas dérogé à la règle avec leur dernier livre.

LEÏLA SLIMANI

✿ Pour clôturer sa trilogie *Le Pays des autres*, Leïla Slimani a choisi une épigraphe de Jean Cocteau. À la question, si votre maison brûlait qu'emporteriez-vous ? Le poète répondit : « *J'emporterais le feu.* » Point de conditionnel pour l'autrice de *Chanson douce*, elle emportera, depuis son Maroc natal, le feu de son ambition, de ses désirs, de ses mots qui brûlent en elle et par lesquels elle ne veut pas se laisser consumer. Une grande fresque familiale et politique qui se conclut par un retour aux sources, la nécessité de l'écriture. Magistral. A.L.



J'EMPORTERAI LE FEU
GALLIMARD

PIERRE LEMAITRE

✿ Nouvelle réunion de famille chez les Pelletier. Ce dimanche d'avril 1959, revenus en région parisienne, Angèle et Louis reçoivent leurs trois enfants et quatre petits-enfants. Parmi ces derniers : Colette, qu'ils ont recueillie. Et qui s'apprête à mettre le feu à la grange du voisin. Ce qui gâche l'annonce de Jean, le plus pataud des fils Pelletier : il a accepté un voyage à Prague. À l'est. En pleine guerre froide... Avec une maestria intacte et par le prisme du roman d'espionnage, Lemaitre poursuit avec *Un avenir radieux* sa fresque politico-familiale. H.A.

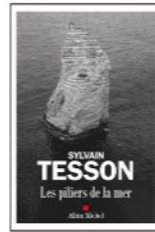


UN AVENIR RADIEUX
CALMANN-LÉVY



SYLVAIN TESSON

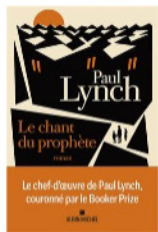
✿ Dans *Les Piliers de la mer*, Sylvain Tesson s'attaque aux stacks, colonnes rocheuses isolées par la mer. De l'aiguille d'Étretat aux falaises du cap Horn, il raconte l'épreuve de leur ascension, la rudesse des éléments et l'érosion qui les façonne. L'aventure devient un laboratoire d'écriture : phrases brèves, images nettes, où l'endurance et la contemplation se rejoignent, sous le fracas des vagues et le vertige des hauteurs. Un livre exigeant et limpide, qui renouvelle l'art du récit d'exploration. S.B.



LES PILIERS DE LA MER
ALBIN MICHEL

PAUL LYNCH

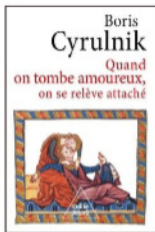
✿ Oubliez les contes futuristes et autres épopées intergalactiques, aujourd'hui, dans ce monde qui déraile, la dystopie se conjugue au présent. En racontant avec un hyperréalisme dévastateur le glissement progressif et fatal de l'Irlande dans le totalitarisme à travers les yeux d'une mère de quatre enfants dont le mari syndicaliste disparaît soudainement, Paul Lynch alerte sur la fragilité des démocraties et l'impuissance des citoyens censés en être les garants. Toute ressemblance avec la réalité... *Le Chant du prophète* est un brûlot politique implacable et éprouvant, salué par le Booker Prize. L.D.



LE CHANT DU PROPHÈTE
ALBIN MICHEL

BORIS CYRULNIK

✿ Dans *Quand on tombe amoureux, on se relève attaché*, Boris Cyrulnik analyse les mécanismes de l'amour et de l'attachement. Le neuropsychiatre montre que nos expériences affectives précoces influencent nos relations adultes, en réactivant à la fois nos fragilités et nos ressources. En mobilisant la psychologie, la biologie et la neurobiologie, il met en évidence le rôle de l'attachement, capable de soutenir la reconstruction ou, au contraire, d'accentuer la vulnérabilité. Son approche éclaire la manière dont ces empreintes initiales orientent nos choix et nos comportements intimes. S.D.M.



QUAND ON TOMBE AMOUREUX, ON SE RELÈVE ATTACHÉ
ODILE JACOB

FREIDA MCFADDEN

✿ *La Femme de ménage* (trois tomes) et *La Psy* en 2024, *La Prof* en avril dernier, *Le Boyfriend* en ce mois d'octobre : l'autrice Freida McFadden domine toujours les classements de ventes, quelle que soit la saison. Venue de l'autoédition, l'Américaine doit son succès aux réseaux sociaux, aux communautés TikTok, et... à son rythme de parutions phénoménal : deux ou trois livres par an, qui mêlent le thriller domestique, la « chick-lit », les thématiques féministes, avec des héroïnes *working-girl*. Tout en renouvelant le cadre et les contextes de ses fictions. H.A.



LA PROF
CITY ÉDITIONS

SUZANNE COLLINS



**HUNGER GAMES.
LEVER DE SOLEIL
SUR LA MOISSON**
POCKET JEUNESSE

✳ Classé deuxième des meilleures ventes dès sa première semaine, ce cinquième tome de la saga *Hunger Games* s'est déjà vendu à plus de 100 000 exemplaires. Ce préquel, qui se déroule vingt-quatre ans avant le premier livre qui avait fait découvrir (et aimer !) Katniss Everdeen, raconte les premiers Jeux de son futur mentor, Haymitch Abernathy. On y découvre notamment pourquoi ce personnage est devenu alcoolique et renfrogné, contraint d'encadrer chaque année les jeunes combattants jetés dans l'arène. Une adaptation cinématographique est prévue pour 2026. **M.C.**

DELPHINE HORVILLEUR

✳ La femme rabbin Delphine Horvilleur avait signé en 2021 *Vivre avec nos morts*, qui se donnait l'ambition, tout en délicatesse, de nous accompagner dans le chemin tortueux de la continuité malgré la mort des nôtres. *Euh... Comment parler de la mort aux enfants* est le produit des conférences qu'elle a données auprès de jeunes publics. Touchant, sensible, le livre donne les mots à ceux qui en manquent, en venant déposer une couche de légèreté sur la gravité. **S.B.-C.**



**EUH... COMMENT
PARLER DE LA MORT
AUX ENFANTS**
BAYARD/GRASSET

JACQUELINE HARPMAN

✳ Voilà une redécouverte inattendue. Réchappé de justesse du cimetière des livres oubliés grâce à une mobilisation aussi impressionnante qu'inattendue sur TikTok, *Moi qui n'ai pas connu les hommes* est un des grands succès de l'année en science-fiction. Initialement publié par la romancière belge Jacqueline Harpman en 1995, réédité avant l'été chez Stock, il raconte l'enfer de quarante femmes, en partie amnésiques, séquestrées dans une cave sous la surveillance d'hommes mutiques et violents. Avant d'entrevoir l'espoir d'une évasion, vers un monde qui n'a malheureusement rien de meilleur à offrir que cette sordide prison. **L.D.**



MOI QUI N'AI PAS CONNU LES HOMMES
STOCK



STÉPHANE MELCHIOR, YOUNN LOCARD

✳ Parmi les succès BD en librairie – *Astérix en Lusitanie*, de Fabcaro et Didier Conrad, *Le Journal de Samuel* d'Émilie Tronche... –, il faut applaudir *La Longue Route* de Yunn Locard et Stéphane Melchior, adapté du livre culte et homonyme de Bernard Moitessier ; récit, en 1968, d'un tour du monde sans (presque) fin. Les deux auteurs prennent le temps (344 pages !) pour suivre le navigateur, partagé entre moments d'enthousiasme, coups de déprime, discussion avec son bateau. **E.L.**



LA LONGUE ROUTE
GALLIMARD BD

COUP DE CŒUR POLARS



EN TERRAIN CONQUIS

Deux rentrées et autant de romans, il n'en faut pas davantage pour que **Vera Buck** confirme son statut de véritable révélation. *La Cabane dans les arbres*, son second ouvrage, tient toutes ses promesses.

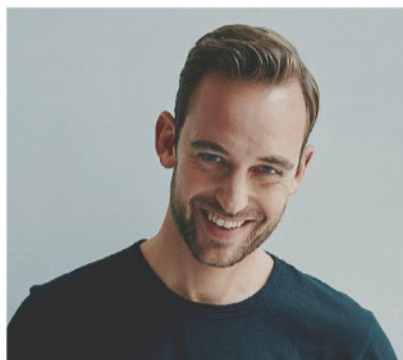
Ces dernières années, le polar allemand a révélé quelques auteurs qui ont fidélisé les amateurs du genre en France. Signalons entre autres Simone Buchholz, Nele Neuhaus, Karsten Dusse ou Sebastian Fitzek. On y ajoutera un nom qui a mis tout le monde d'accord : Vera Buck. Née en Rhénanie-du-Nord-Westphalie, elle a étudié le journalisme, la littérature européenne et le scénario, sur le Vieux Continent mais aussi à Hawaï, puis s'est établie à Zurich où elle est coach en écriture. À la rentrée 2024, les éditions Gallmeister l'ont publiée pour la première fois en France avec son quatrième roman : *Les Enfants loups*, face-à-face entre un tueur en série, qui enlève des jeunes filles, et des loups. Au printemps, ce titre remportait le prix *Le Point* du polar européen, remis au festival Quais du Polar. Si bien qu'à la rentrée suivante le nouveau Vera Buck était attendu, et n'a pas déçu. Direction *La Cabane dans les arbres*, au nord de la Suède cette fois. Dans les bois de Västernorrland, avec en son cœur une vieille maison de famille dont vient d'hériter Henrik Saunders, écrivain « jeunesse ». À contrecœur, il cède à son épouse Nora et à leur fils Fynn, 5 ans, qui veulent y passer leurs vacances. La demeure est isolée, mais des yeux les ont vus. Ceux d'un vieux voisin, dans sa cabane perchée, un peu trop gentil avec les petits garçons. À quelques kilomètres de là, Rosa étudie l'effet sur la végétation de la décomposition des cadavres d'animaux. Elle creuse des trous dans les bois, et trouve bientôt un squelette... humain, et de petite taille. Une narration à quatre voix pour traiter à nouveau de la violence contre les enfants, mêlant le roman naturaliste, le conte horrifique et le rural noir. **H.A.**



LA CABANE DANS LES ARBRES
VERA BUCK
GALLMEISTER

EXTRAIT





JOËL DICKER

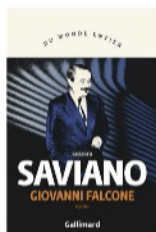
✱ D'une enquête délirante à la critique du monde contemporain, Joël Dicker a délaissé les thrillers pour un roman intergénérationnel. Un texte pour le moins inattendu et plein d'humour, qui confirme une nouvelle fois le talent de l'écrivain suisse. *La Très Catastrophique Visite du zoo* débute dans une « école spéciale » touchée par une inondation. Le bâtiment, alors inutilisable, suscite toutes les spéculations. Qui a donc osé boucher les lavabos? Joséphine et ses amis comptent bien le découvrir, même s'il faut se frotter aux enfants de l'école d'en face... **M.J.**



LA TRÈS CATASTROPHIQUE VISITE DU ZOO
ROSIE & WOLFE

ROBERTO SAVIANO

✱ Dans *Giovanni Falcone*, le juge antimafia apparaît dans toute sa trajectoire: celui qui osa cartographier la Cosa Nostra, suivre les circuits de l'argent et lancer le procès de Palerme. Roberto Saviano raconte son obstination, ses doutes, ses solitudes, jusqu'à l'attentat de 1992. On y découvre les pressions subies, les trahisons venues de l'institution, l'acharnement de la mafia. Loin d'un portrait figé, l'auteur de *Gomorra* signe une enquête ample et maîtrisée, qui éclaire avec force un combat plus que jamais actuel. **S.B.**

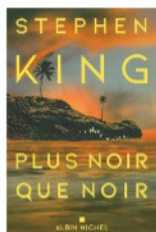


GIOVANNI FALCONE
GALLIMARD



STEPHEN KING

✱ « *L'imagination est vorace, il faut la nourrir* », écrit le maître du roman d'horreur dans la postface de *Plus noir que noir*, un recueil de douze nouvelles. « *Vous voulez du plus noir encore? Tant mieux, moi aussi.* » Et son lecteur de plonger toujours plus profond dans les ténèbres de l'âme humaine, en suivant un homme dans ses mauvais rêves, une route menant à une ancienne auberge détruite par les flammes (mais toujours habitée), une vieille femme promenant une poussette double, vide, persuadée que ses jumeaux s'y trouvent encore... **L.F.**



PLUS NOIR QUE NOIR
ALBIN MICHEL

LAURE MURAT

✱ Les classiques débordent de réflexions racistes, sexistes, antisémites... Vestiges de l'époque au cours de laquelle ils ont vu le jour, et qui ne serait plus la nôtre? Dans cet opuscule bienvenu, aussi court qu'incisif, Laure Murat remet en perspective un débat aux termes mal posés sur la « réécriture » de ces textes. Des modifications pusillanimes des œuvres de Roald Dahl juste avant la vente de ses droits à Netflix à l'interdiction réelle de milliers d'ouvrages aux États-Unis sous la présidence Trump, en passant par les *sensitivity readers*, *Toutes les époques sont dégueulasses* démêle ce qui relève d'une censure véritable. **E.B.**

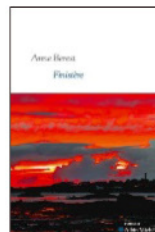


TOUTES LES ÉPOQUES SONT DÉGUEULASSES
VERDIER



ANNE BEREST

✱ Quatre ans après le succès de *La Carte postale*, Anne Berest poursuit sa quête généalogique en explorant cette fois la branche paternelle de sa famille, au « *caractère trempé dans la mer froide du Finistère* ». Dessinant les trajectoires de trois générations d'hommes (et des femmes de leur vie), *Finistère* brosse un vivant et émouvant portrait de la France de la seconde moitié du xx^e siècle, et d'un père, mathématicien de génie, ancien trotskiste, que l'écrivaine a regardé toute sa vie « *comme un mystère* ». **L.F.**



FINISTÈRE
ALBIN MICHEL

ANITA RIGINS

✱ Dès sa sortie, *Wicked Game* a rencontré un véritable succès auprès des lecteurs français en s'imposant dans le palmarès des 20 meilleures ventes. Anita Rigins, connue pour ses personnages particulièrement intenses, offre un duo qui le confirme bel et bien. Pour oublier son passé difficile, Amaya s'installe à Londres chez Hunter, un ami de son frère. Ce neurochirurgien mutique et froid suscite bientôt en elle une attirance interdite, alimentant évidemment l'envie de percer ses secrets. Une romance psychologique magnétique. **M.J.**



WICKED GAME
ADDICTIVES

GEGE AKUTAMI

✳ *Jujutsu Kaisen* a dominé les classements de ventes de mangas en 2025, devançant des séries emblématiques comme *One Piece* ou *My Hero Academia*. Portée par l'anime et le film, l'histoire de Yuji Itadori, ce lycéen au corps surhumain qui a avalé un objet maudit pour protéger ses amis, devenant l'hôte de Sukuna, un puissant esprit maléfique, continue de captiver les lecteurs. Avec le tome 28, paru début octobre en France, la série s'impose non seulement comme un phénomène de vente, mais aussi comme un incontournable de la pop culture mondiale. **M.C.**



JUJUTSU KAISEN (T. 28)
KI-00N

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

✳ Bambi, 61 ans, a changé de sexe il y a trente ans. Ancienne DJ, elle étudie désormais les cellules humaines tout en interrogeant sa propre transformation. Entre souvenirs de jeunesse et réflexions sur le corps, *DJ Bambi* raconte ce que signifie habiter une identité conquise de haute lutte. Auður Ava Ólafsdóttir mêle humour discret et gravité, en tissant un récit à la fois intime et universel. Sans jamais céder au pathos, elle signe un roman singulier, lumineux et plein d'autodérision sur la liberté d'être soi. **S.B.**



DJ BAMBI
ZULMA

NICOLAS DEMORAND

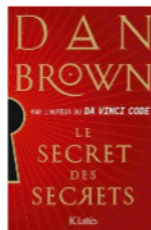
✳ Dans le bref et incandescent *Intérieur nuit*, le journaliste Nicolas Demorand dévoile sa bipolarité avec une sincérité brute, dans une écriture révélant à la fois l'opacité et la clarté du vécu, sans détour dans l'épaisseur de l'expérience: « *Écrire sur la maladie m'est apparu comme une possibilité de me la réapproprier et de desserrer tous les étaux, honte, silence, mensonge, dissimulation, solitude, souffrance, mélancolie.* » Un texte où douleur et libération, vertige et apaisement se tiennent ensemble. **S.D.M.**



INTÉRIEUR NUIT
LES ARÈNES

DAN BROWN

✳ Le neuvième roman de Dan Brown, sixième apparition de son sémiologue Robert Langdon, est aussi un retour, huit ans après *Origine*. C'est à Prague que débute l'histoire, où Langdon accompagne une belle scientifique pour une conférence. Mais celle-ci est enlevée, et notre homme s'en voit suspecté. Qu'ont en commun des hackers (du manuscrit de la scientifique), la « noétique », un Golem, ou encore des projets de puce numérique cérébrale ? Alternant action et ésotérisme, *Le Secret des secrets* est comme toujours un *page-turner* efficace. **H.A.**



LE SECRET DES SECRETS
JC LATTÈS

COUP DE CŒUR

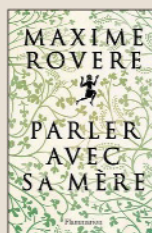


PUISSANCE MATERNELLE

Parler avec sa mère, du philosophe Maxime Rovere, a interpellé les lecteurs, curieux de savoir comment le lien maternel, loin de n'être qu'un fardeau, peut devenir une énergie féconde.

S pécialiste de Spinoza et des relations humaines, Maxime Rovere développe depuis plusieurs années une « philosophie interactionnelle » attentive aux dynamiques affectives. *Parler avec sa mère* s'inscrit dans ce sillage, arpentant un territoire des plus intimes et pourtant universel: la relation filiale. « *Notre relation à notre mère nous reconduit loin, très loin dans notre intimité* », écrit-il, rappelant combien ce rapport fonde notre identité. Il peut être refuge ou vertige, protection ou contrainte, attachement viscéral ou désir de rupture. Pour l'auteur, « *l'amour maternel est fondamentalement un amour de la transformation* ». Derrière cette affirmation se dessine une idée centrale: ce qui est parfois perçu comme un poids ou une dépendance peut devenir une énergie féconde, toujours en mouvement. Le livre adopte la forme d'un dialogue qui met en scène la voix et l'écoute, ouvrant un espace de confrontation et d'apaisement. La parole y devient un médium décisif; elle permet de transformer les tensions en compréhension, de réorienter le regard et de rééquilibrer la relation. À travers cette exploration, Maxime Rovere poursuit son projet philosophique: habiter plus lucidement nos rapports aux autres, même lorsqu'ils sont traversés de contradictions. Dans cette démarche, il invite à transformer la vulnérabilité en puissance d'agir. Penser l'attachement maternel, c'est reconnaître qu'il

porte en lui une force créatrice, un champ de possibles où chacun cherche, parfois toute une vie, la juste mesure de sa place. **S.D.M.**



PARLER AVEC SA MÈRE
MAXIME ROVERE
FLAMMARION



***Mon vrai nom est Elisabeth*, percutant premier texte, compte parmi les grandes révélations de l'année. L'on ne saurait poser d'étiquette sur cet objet littéraire à la croisée de l'enquête, du récit, du road trip et du théâtre. Il semble surtout qu'il soit à l'image de son autrice, érudite touche-à-tout qui, il y a cinq ans, a décidé d'enquêter sur l'énigmatique figure de son arrière-grand-mère, Elisabeth.**

Adèle Yon PASSIONNÉMENT, À LA FOLIE...



O n la dit schizophrène, on la dit folle, étrange, mais on le dit avec une tendresse amusée, comme on lui attribue ce surnom affectueux, Betsy.

On intègre cette présence fantasque au cercle familial, on ignore son histoire, on l'omet, on la tait. C'est ce silence qu'Adèle Yon décide un jour de conjurer. D'abord parce que, à 25 ans, l'autrice se voit peu à peu envahie par la peur de devenir folle, de devoir porter le fardeau héréditaire d'un mal invisible incarné par cette aïeule. Ensuite, il y a le suicide de Jean-Louis, fils d'Elisabeth, drame marquant le prologue du livre. « *On avait beau dire que c'était une vieille histoire avec peu de conséquences: pas du tout! Avec un événement aussi radical, il n'était plus possible d'y croire.* » Alors, Adèle Yon décide de vouer sa thèse au sujet du double fantôme, par le prisme de ce récit familial.

DE LA QUÊTE INTIME AU RÉCIT COMMUN

Elle décide de poser des questions, interroge sa famille, le corps médical, les archives, les photos, les souvenirs flous, les représentations, les contradictions. Petit à petit, la quête intime se meut en récit commun : « *Ces secrets se maintiennent en nous faisant penser que nous sommes des individus isolés face à eux. Et il y a le dévoilement de "on est toutes concernées", comme avec MeToo, cette manière de tomber des nues face à la généralité d'un problème. Mais le fait qu'il ne soit pas généralisé fait partie du problème.* » Et le projet de thèse se double du projet littéraire.

Dans le livre, Adèle Yon décrit une famille bourgeoise catholique de banlieue parisienne. « *Il y a souvent une confusion, mais je n'ai pas du tout grandi dans ce milieu-là! J'ai évidemment passé mes*

étés là-bas, mes fêtes de Noël, donc ça fait partie de mon identité, mais la famille de ma mère, ce sont des gens de gauche de classe moyenne, un autre milieu social qui a beaucoup compté dans mon éducation. » L'autrice grandit à Paris. Ses parents lui transmettent le goût de la culture et du voyage (« une vraie famille bobo ! » rit-elle).

« JE SUIS UN TYRAN DU GOÛT »

Après le collège public, elle intègre le prestigieux lycée Louis-le-Grand, puis Henri-IV en prépa, où elle est confrontée à l'intelligent-sia du 5^e arrondissement, aussi fascinante qu'élitiste. Elle entre ensuite à l'ENS, en prépa de philosophie – son domaine de prédilection. « Et je me suis rendu compte que je n'avais pas du tout la tête de l'emploi pour faire de la philo à l'ENS... Simplement esthétiquement, j'avais des chemisiers à fleurs, je ne collais pas du tout à l'image de la spécialiste de philo, avec les grosses lunettes et les cheveux bien attachés pour qu'on ne voie aucun attribut féminin. La première fois que j'ai rencontré mon tuteur en philo, je travaillais sur le sacré, j'avais parlé de Grèce antique... Il ne m'a pas écoutée pendant dix minutes, puis m'a dit : "C'est vrai que vous avez un profil grec !" Mon histoire avec la philo et ce monde-là s'est progressivement étiolée. » L'étudiante décide ensuite de se diriger vers des études de cinéma, milieu dans lequel elle baigne depuis l'enfance, notamment grâce à son père travaillant dans la distribution de films. Là, elle rencontre Antoine de Baecque, son tuteur puis directeur de thèse, qui lui donne pour la première fois la possibilité d'enseigner. Après l'ENS, elle intègre le laboratoire d'études SACRe, espace de liberté au sein duquel elle entame sa thèse.

Entre-temps, il y a une phase d'écroulement, au cours de laquelle Adèle Yon

met son projet en pause, se réfugie dans la Sarthe, où sa mère et l'une de ses deux sœurs ont lancé un jardin maraîcher. « Je me suis mise à cuisiner les légumes incroyables qu'elles cultivaient, c'est la seule chose qui m'ait redonné goût à la vie. Je n'étais pas alors en capacité de faire autre chose, j'ai donc suivi cette envie. J, je pourrais en parler pendant des heures, il ne faut pas me lancer ! On parle de fraîcheur de la viande et du poisson, mais la fraîcheur des légumes est si importante... » De commis de cuisine, en un an et demi, Adèle Yon devient cheffe, participe à la construction d'un projet aussi hybride que son livre : Jour de fête, à Valennes, restaurant-boulangerie-auberge-cave à vin aujourd'hui tenu par sa mère. « Au moment de l'ouverture du restaurant, je travaillais quatre-vingts heures par semaine. J'ai atteint des zones d'épuisement extrême, ce qui m'a beaucoup appris sur mon corps, et m'a aussi aidée en écriture à incarner quelque chose. Mais j'ai compris que je ne pouvais pas en faire mon métier. » Elle garde alors un poste dans un restaurant à Saint-Ouen, un jour par semaine, et reprend sa thèse.

Son vrai nom est Adèle Yon. Cela aurait été le comble, dit-elle, de publier un tel livre sous pseudonyme... Pour autant, elle fait le choix littéraire de ne pas nommer les membres de sa famille qu'elle interroge tour à tour pour réécrire le nom d'Elisabeth. « Il y a la volonté de ne pas les exposer, mais aussi le souci de réaliser que c'est une histoire collective : chacun doit pouvoir tramer la sienne à l'intérieur de ce récit. » De la même manière qu'elle n'impose pas d'analyse ou de commentaire, elle laisse aux lecteurs un espace d'interprétation de son texte : « Je donne les éléments, et c'est à vous de le composer. »

Huit mois après sa publication, le livre a porté son autrice de librairies en festivals et podiums de prix littéraires (grand prix des lectrices de *Elle*, prix France-Télévisions, prix Régine-Deforges), et l'a également libérée de cette peur de la maladie mentale. « C'est sortir du mythe. Ce qui compte, c'est qu'au moins la peur soit au bon endroit : on n'a plus peur de soi-même. Dans ces malédictions familiales, on n'a pas peur des autres, mais de soi. Ce n'est pas du tout pareil de se dire que "je risque", qu'il n'y aura rien à y faire, et de se dire qu'il faut avoir peur de certaines institutions ou de certaines personnes et tout mettre en place pour s'en défendre. »

BATIFOLER PARMI LES ARTS

Aujourd'hui, Adèle Yon continue à porter ce livre tout en mûrissant ses prochains projets. « Je veux que ce que j'écrirai après se situe au même niveau de nécessité pour moi, ça prendra donc du temps. En revanche, la sortie de ce livre m'ouvre beaucoup de portes : j'ai de nombreux projets et plein de médiums à disposition. Je veux continuer à batifoler parmi les différents arts, ne pas me fermer. Tout le monde m'a toujours dit que je faisais trop de choses, qu'il fallait que je me concentre, eh bien en fait, ça marche comme ça, pour l'instant ! » Et pour longtemps, nous l'espérons. ■

Margaux Morasso



**MON VRAI NOM
EST ELISABETH**
ADELE YON
SOUS-SOL



Amélie Nothomb LA FEMME DE SA VIE

Contrairement de vivre plusieurs mois à Gand auprès de sa grand-mère maternelle, une femme effrayante décrite comme une sorcière sortie d'un conte des frères Grimm, Adrienne – la mère d'Amélie Nothomb – trouve refuge dans une expression qu'elle se répète inlassablement : « Tant mieux ». Elle s'y accroche, transformant ce mantra en une arme contre la difficulté et l'humiliation. Après avoir évoqué son père dans ses deux précédents romans, l'écrivaine livre un fabuleux récit autobiographique sur la grande figure féminine de sa vie.

M.J.



TANT MIEUX
ALBIN MICHEL

LES DÉCOUVERTES

Qui se sont distinguées

Raphaël Quenard, qui s'est retrouvé en tête des meilleures ventes avec son premier roman, *Ramsès Kefi* ou Mathilda Di Matteo présents sur la liste de plusieurs prix, Ben Shattuck et son saisissant recueil, *Asma Mhalla* confirmant son talent avec un deuxième essai... L'année 2025 fut riche en nouveautés et en révélations.

MATHILDE BEAUSSAULT

✿ Un premier roman et déjà la naissance d'une écrivaine, avec le grand prix de littérature policière 2025 attribué aux *Saules* de Mathilde Beaussault. Chapeau et bravos. L'intrigue démarre par la découverte du corps de Marie au bord d'une rivière. Et se développe à travers les chemins boueux de la campagne et les rancœurs enfouies des habitants du petit village, nourries des secrets mille fois tus. Maîtrise de l'écriture, mélange d'un style

parlé et d'une plume sèche. C'est à la fois incarné et distancié.

E.L.



LES SAULES
SEUIL

RAMSÈS KEFI

✿ C'est peu dire que *Quatre jours sans ma mère* de Ramsès Kefi a fait mouche. Lauréat du prix Première Plume et sélectionné entre autres par le jury Renaudot, le primo-romancier a touché le cœur de ses lecteurs avec la fugue de cette mère d'une cité de la lointaine banlieue parisienne. Fureur du mari, culpabilité du fils, sorte de vieux Tanguy un rien égoïste... Le narrateur de cette comédie douce-amère, hymne aux « mères courage » joue sur bien des registres, de l'humour à la tendresse.

M.P.



QUATRE JOURS SANS MA MÈRE
PHILIPPE REY

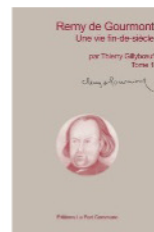


THIERRY GILLYBŒUF

✿ Deux tomes, 1 300 pages, des milliers de notes et trente ans de recherches : difficile de faire plus complet que la biographie monumentale consacrée par Thierry Gillybœuf à Remy de Gourmont, figure centrale de la littérature fin-de-siècle, un peu oubliée de nos jours, mais dont l'influence en son temps fut immense. En bonus, Gillybœuf a recueilli aussi 858 aphorismes de Gourmont, sous le titre *Les Pas sur le sable*, aux éditions de

la Coopérative. De sa tombe au Père-Lachaise, Gourmont lui dit merci.

B.Q.



REMY DE GOURMONT, UNE VIE FIN-DE-SIÈCLE
LA PART COMMUNE

RAPHAËL QUENARD

✿ Un marginal suicidaire décide que la civilisation paiera pour ses maux : il tuera des femmes, chacune représentant un milieu social. Pour l'inévitable Raphaël Quenard, le récit de ces meurtres est l'occasion d'asperger de vitriol un nouveau pan de la société. Premier roman tiré à 40 000 exemplaires, *Clamser à Tataouine* vire parfois à la quête éperdue du bon mot pour lui-même ; si le protagoniste y perd en substance, l'auteur a un certain sens du rythme. On attendra la suite avec curiosité.

A.F.



CLAMSER À TATAOUINE
FLAMMARION

ROSE LAMY

✿ Bide à bière, clope au bec, hygiène qui laisse à désirer, raciste, sexiste et plus encore : voici le « beauf » parfait, esquissé à gros traits par Cabu dans les années post-Mai 68. Rose Lamy, qui avait déjà analysé en sociologue un autre cliché – celui du « bon père de famille » –, montre ici que le beauf (dont personne ne se revendique) ne renvoie à personne. Ce sont plutôt des traits de langage, des goûts, une culture, qui sont raillés, moqués par un milieu bourgeois et snob dans un « *racisme de l'intelligence* ».

E.B.



ASCENDANT BEAUF
SEUIL

ANN NAPOLITANO

✿ William rencontre Julia mais aussi ses trois sœurs, qui aiment prédire leur avenir et s'attribuer le caractère des filles du Dr March. Avec elles, il s'engage dans le tourbillon de l'existence, et Ann Napolitano retrace leurs trajectoires avec tendresse. Best-seller international, *Les Bien-aimés* est le deuxième livre traduit de la romancière américaine qui nous parvient. Il souligne très justement que jamais la vie ne se satisfait des chemins tout tracés, puisant plutôt à la source de nos doutes, nos tristesses, nos prises de conscience.

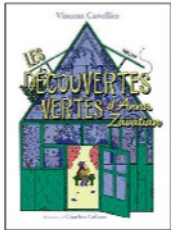
J.S.



LES BIEN-AIMÉS
LES ÉCHELLES

VINCENT CUVELLIER, CHARLINE COLLETTE

✱ Une douce poésie s'empare du lecteur dès les premières pages des *Découvertes vertes* d'Anna Zavatian. Anna, 8 ans, vit seule avec sa mère depuis que son père, « un grand savant », a disparu en expédition. Pour tromper l'ennui, elle observe le monde, consignant tout dans un petit « carnet de découvertes » imprimé en police verte, qui ponctue le récit en harmonie avec les illustrations en bichromie. Un jour, Anna décide de partir à la recherche de son père et devra affronter M. Flanagan, le mystérieux patron de l'usine de trous... **M.C.**



LES DÉCOUVERTES VERTES D'ANNA ZAVATIAN
HÉLIUM



ASMA MHALLA

✱ Deuxième essai d'Asma Mhalla (après *Technopolitique*, en 2024), *Cyberpunk* interroge les nouvelles formes de pouvoir et d'oppression à l'aune du second mandat de Donald Trump. En identifiant les mécanismes d'une alliance *Big State* et *Big Tech*, le texte constitue une alerte face à la menace d'un technofascisme que l'autrice rapproche des dystopies imaginées par K. Dick ou Gibson. À la première personne, son analyse défend la résistance de la pensée critique face à l'omniprésence des algorithmes. Et exprime une colère dont la transmission pourrait, espère autrice, éclairer notre avenir. **M.M.**



CYBERPUNK
SEUIL

SHEENA PATEL

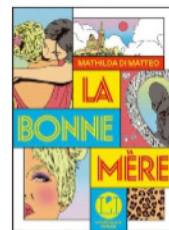
✱ *Je suis fan* est l'un des immanquables premiers romans étrangers de l'année. La voix qui le porte est celle d'une narratrice coincée entre « l'homme avec qui [elle] veut être », avide, égoïste, lâche, et « la femme qui [l']obsède », cliché d'une élite blanche vantant un mode de consommation plus responsable. Aliénée mais lucide, elle se débat. La plume est nette, vengeresse et jubilatoire, qui appuie partout où ça fait mal : voyez la vacuité de notre époque, nos vains besoins d'être vu, de posséder, et nos imaginaires formatés. **J.S.**



JE SUIS FAN
GALLIMARD

MATHILDA DI MATTEO

✱ C'est d'abord un face-à-face. Entre une mère, Véro, cagole marseillaise revendiquée, et sa fille, Clara, qui revient voir ses parents après des années d'études en sciences politiques à Paris, avec son amoureux. Immédiatement, Véro prend celui-ci en grippe. Cette réaction possessive n'est peut-être pas dénuée de bon sens, mais c'est toute une histoire. Donnant alternativement la voix aux deux femmes, le récit les met en miroir, dévoilant des traumatismes communs mais non dits. Véro-Clara, Paris-Marseille, clichés-vérités : une comédie familiale, sociale, féministe, brillamment menée. **H.A.**



LA BONNE MÈRE
L'ICONOCLASTE

LES COULEURS DU SILENCE

Artiste trentenaire, comédienne, photographe, dessinatrice, mère et fille, **Lucile Corbeille** est l'autrice d'un bel album intime et familial qui se révèle au fil des pages.

COUP DE CŒUR BD



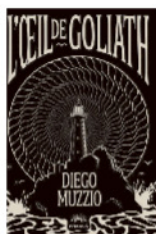
A *bîmes*, où il y a dans la voix de l'autrice autant de douceur que dans son coup de pinceau, est née après le décès de son père, à partir de photos qui dévoilent une histoire trop souvent tue : « *Je me suis mise à poser des questions, à remettre sur la table certains sujets encore un peu douloureux pour tout le monde. Mais je ne savais pas du tout où ça pouvait me mener. Parallèlement, j'accumulais ces images, je les scannais, je retranscrivais les entretiens que j'avais avec les membres de ma famille. À un moment, je me suis dit : et si j'écrivais une histoire ? Et si je rendais compte de ce parcours-là ? Et si je construisais une histoire pour la partager ?* » Lucile Corbeille participe à un concours et propose trois planches qui déjà ébauchent l'enquête personnelle qu'elle compte mener. Son travail est sélectionné, présenté au Festival de la BD d'Angoulême. *Abîmes* commence à prendre forme. Lucile tisse des liens par photos interposées. Ce qu'il y a de très réussi dans cet album, qui dévoile incontestablement une autrice, c'est justement le travail graphique qui sert de socle à son enquête : Lucile photographie tout, du plat de spaghettis aux promenades, des discussions avec son frère aux voyages en train. Elle part à la recherche de son père et en une phrase dans l'album lève un voile à son propos : « *Aujourd'hui, je comprends que la peinture lui permettait de transformer sa colère en couleurs.* » Il ne faut surtout pas craindre, à la lecture, de s'immiscer dans cette histoire si intime. Lucile Corbeille l'avoue : « *Certaines choses m'échapperont toujours, et c'est très bien ainsi. Mais ce travail m'a permis de tourner une page et de pouvoir discuter de tout ça avec mes filles de manière plus apaisée.* » Et pourtant, ces *Abîmes* sont une montagne et arriver au sommet est apaisant pour tout le monde. **E.L.**



ABÎMES
LUCILE CORBEILLE
DEL COURT

DIEGO MUZZIO

✱ Comme un pied de nez à la rivalité qui les oppose aux Britanniques depuis la guerre des Malouines et « la main de Dieu », les Argentins s'empare aujourd'hui de leur chasse gardée littéraire : le roman gothique. À la suite de sa compatriote Mariana Enriquez, Diego Muzzio a façonné avec *L'Œil de Goliath* un premier roman troublant qui superpose deux réalités, celle d'un sanatorium au large de l'Écosse connu pour soigner les aliénés en privilégiant l'hypnose aux traitements barbares de l'époque.



Et celle des souvenirs d'un des patients, traumatisé par une étrange mission en Patagonie. Voyage au bout de la folie. **L.D.**

L'ŒIL DE GOLIATH
PHÉBUS

ADAM RAPP

✱ Depuis qu'elle a vu le corps de ses voisins extraits de leur maison sous un drap blanc taché de sang, le sourire de Myra ressemble à « une plaie mal refermée ». Sur les lieux du drame, la jeune femme avait croisé le regard sombre de son frère, Alec. Des années plus tard, elle lui adresse une lettre l'exhortant à chercher ce qu'il reste de bon en lui. Grand roman d'une Amérique malade, *À la table des loups* dessine la trajectoire d'une famille dysfonctionnelle



ayant laissé germer le mal en elle. Un *page-turner* éblouissant, dans la lignée des *Corrections* de Jonathan Franzen. **L.F.**

À LA TABLE DES LOUPS
SEUIL



POLAT GOKAY

✱ L'amour rend aveugle ? Rien n'est moins sûr. Avec *Blindly*, son premier roman, Polat Gokay prend le contre-pied des romances habituelles en plaçant la cécité au cœur de l'intrigue. Après un accident de voiture, Aylin perd la vue et doit apprivoiser ses autres sens pour ne pas sombrer. Alors qu'elle entame une troisième année universitaire chaotique, Louis, son ex, revient sous l'identité de Miller, bien décidé à la recon-



quérir sans qu'elle le reconnaisse... Avec ce qu'il faut d'humour, le jeune auteur signe une romance « new adult » pleine de panache. **M.J.**

BLINDLY
HARPERCOLLINS



SIMON CHEVRIER

✱ Jean-Christophe Rufin, Jean-Baptiste Del Amo, Kamel Daoud : depuis son lancement, il y a vingt-cinq ans, le Goncourt du premier roman agit comme un redoutable révélateur de talents prêts à s'installer durablement dans le paysage littéraire. Et Simon Chevrier, lauréat cette année, pourrait bien encore le prouver. Dans *Photo sur demande*, un escort un peu paumé, qui se débat avec sa masculinité autant qu'avec la maladie de son père, voit dans une photo troublante du peintre de l'underground new-yorkais, Peter Hujar, un sens à donner à sa vie. Amants et tourments d'un garçon d'aujourd'hui. **L.D.**



PHOTO SUR DEMANDE
STOCK



CONSTANTIN ALEXANDRAKIS

✱ Abusé enfant, l'auteur, devenu père, redoute de voir sa fille exposée au « démon » qui lui a volé son innocence. À travers ce récit coup de poing (préfacé par Neige Sinno, dont a aimé cette année *La Realidad*), Constantin Alexandrakis dénonce la complaisance d'une époque (les années 1970 et 1980) à l'égard d'une pédophilie vantée jusque sur les plateaux télé. Dans *L'hospitalité au démon*, il transforme les ombres en mots, tordant la langue pour lui faire dire



l'indicible, et permet ainsi à son lecteur de s'identifier et de comprendre la culpabilité éprouvée par toutes les victimes d'abus. **L.F.**

L'HOSPITALITÉ AU DÉMON
GALLIMARD/VERTICALES

ŽELIMIR PERIŠ

✱ En plus de 700 pages et quantité d'allers-retours dans le temps à travers la Croatie du XIX^e siècle, *La Sorcière à la jambe d'os* raconte la formidable épopée d'une femme émancipée et sarcastique, rebouteuse de son état, en butte aux préjugés et superstitions d'un monde qui meurt, et recherchée dans tout l'empire. La quête de Gila est avant tout celle d'un endroit où s'établir



et vivre enfin comme elle l'entend. On ne la quittera qu'avec la certitude de lui revenir, le destin des héroïnes de grands livres. **A.F.**

LA SORCIÈRE À LA JAMBE D'OS
LE SONNEUR



HIRAYASUMI (T. 8)
LE LÉZARD NOIR

KEIGO SHINZÔ

✿ C'est lors de sa convalescence, après un diagnostic de cancer, que Keigo Shinzô a compris que le simple fait d'être en vie constitue le vrai bonheur. Déterminé à transmettre cette expérience, il s'est lancé dans le manga *Hirayasumi*. On y suit Hiroto, un homme de 29 ans, simple travailleur indépendant, et sa cousine Natsumi, jeune artiste. Ils cohabitent dans une petite maison, offrant une tranche de vie où chaque instant, même banal, devient porteur de sens. Le trait doux et délicat de Shinzô plonge le lecteur dans un véritable rêve de lecture. **M.C.**

CAMILLE DEJARDIN

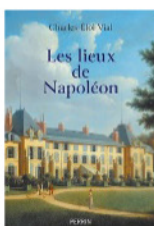
✿ Cet essai salutaire redonne son plein sens à l'acte d'apprendre. Ce n'est pas seulement l'appropriation d'un contenu pour obtenir un résultat. C'est avant tout un acte par lequel un sujet se forme, se transforme, s'augmente, se singularise tant par la réflexion que par les affects. Les machines permettent à tous de calculer sans savoir calculer, de rédiger des textes ou de traduire à l'aide de l'IA sans devenir compétents ni polyglottes. L'oublier fait de chacun de nous un être remplaçable. **J.M.**



À QUOI BON ENCORE APPRENDRE ?
GALLIMARD/TRACTS

CHARLES-ÉLOI VIAL

✿ Le jeune (et prolifique) historien Charles-Éloi Vial propose, avec *Les Lieux de Napoléon*, un voyage dans les palais et autres demeures où l'Empereur a exercé le poids de son influence. En une soixantaine de sites, le lecteur comprend comment la légende se grave dans les imaginaires, sous l'effet de la beauté et de la magnificence dont Napoléon I^{er} était plus friand qu'on ne le croit. Autant de lieux où son ombre plane encore pourvu que l'on se donne la peine d'ouvrir les yeux. **F.d'A.**



LES LIEUX DE NAPOLEON
PERRIN



UNE PARTIE DE MON PRÉNOM
SÉRIE DISCRÈTE

PAULINE VON AESCH

✿ Construit en gros plans successifs, *Une partie de mon prénom*, dernier recueil de Pauline von Aesch, porte à la méditation. Un mot en suspension, deux ou trois lignes, presque un haïku, se prolongent et rebondissent à la page suivante. On devine une rupture douloureuse, à la lisière de l'effondrement, le doute s'installe : dire suffit à rendre faux ce qui était vrai, écrite-elle. De telles notations nous portent vers des marges où se tient précisément la poésie. **S.S.**

COUPS DE CŒUR ÉTRANGER



L'ART DU RACCORD

John Boyne et Ben Shattuck se sont distingués avec leurs recueils de courts récits, mêlant précision formelle et intensité émotionnelle, pour bâtir une narration d'une rare maîtrise.

Ce sont deux des livres étrangers les plus acclamés par la critique et les lecteurs cette année, et ils ont un point commun : ils sont composés de textes plus ou moins brefs – quatre *novellas* pour l'un, une suite de nouvelles pour l'autre – qui se répondent, faisant de ces volumes des constructions de haute précision. La virtuosité de la composition des *Éléments* saute particulièrement aux yeux chez l'Irlandais John Boyne, qui transforme l'exercice en authentique exploit de mettre en scène. Ses quatre histoires sont ingénieusement raccordées l'une à l'autre par toutes sortes de points de scénario, lieux, ascendance des personnages, déclinaison subtile des quatre éléments, etc., ainsi que par leur thème commun : les abus sexuels sur mineurs. Lues ensemble, elles forment un kaléidoscope éblouissant, telle une suite en quatre mouvements autour d'un motif musical récurrent, et parviennent à traiter leur douloureux sujet sous plusieurs tonalités, du plus obscur au plus clair.

Chez l'Américain Ben Shattuck, la liaison entre les nouvelles de *La Forme et la couleur des sons* s'opère de manière fort délicate aussi à travers des décors – les histoires se déroulent toutes au Massachusetts d'où il est originaire –, spécialement dans l'île de Nantucket, avec ses pittoresques maisons coloniales à bardeaux, des objets, des noms, transportés d'un texte à l'autre, sur une période allant du XVIII^e siècle à nos jours. Créant une chaîne à travers le temps, ces appariements subtils élèvent le recueil au rang d'objet littéraire à part entière, architecturé avec soin. On pourra découvrir en février prochain la déclinaison cinématographique de l'univers romanesque de Ben Shattuck, imaginée par le cinéaste sud-africain Oliver Hermanus, sélectionnée au dernier Festival de Cannes. **B.Q.**



LES ÉLÉMENTS
JOHN BOYNE (JC LATTÈS)
LA FORME ET LA COULEUR DES SONS
BEN SHATTUCK (ALBIN MICHEL)

DÉCOUVERTE/POLÉMIQUE

« LE DANGER, C'EST LA “FAIT-DIVERSION” DE LA POLITIQUE »

Peut-on encore faire peuple ensemble en 2025 ? C'est la question que *Lire Magazine* a posée à **Gérard Noiriel**, historien, auteur du *Peuple français*, et à **Paul Gasnier**, auteur de *La Collision*, un récit journalistique mêlant éléments biographiques et enquête de terrain. Ensemble, ils interrogent la cohésion nationale, identifient ses leviers et mettent en garde contre ses ennemis.



l'antisémitisme se constituent comme causes politiques. Il y a donc une sorte de contradiction, qu'on revit aujourd'hui avec les réseaux sociaux, comme si la démocratie se retournait contre elle-même. On manque aujourd'hui d'analyse sur cet aspect contradictoire des choses, et Paul Gasnier apporte cela avec son travail, il amène une autre lecture du fait divers. Car le danger, c'est ce que j'ai appelé avec des collègues la « fait-diversion » de la politique, c'est-à-dire la structuration du récit politique auquel a accès le plus grand nombre à partir d'un fait divers, avec un criminel, une victime, une logique déjà à l'œuvre à la fin du XIX^e dans la presse de masse et qu'on retrouve dans le narratif servi par l'extrême droite aujourd'hui : Zemmour en France, Trump aux États-Unis...

Paul Gasnier, votre récit, *La Collision*, est l'illustration de la fracture sociale, qui intéresse aussi Gérard Noiriel dans *Le Peuple français*. Qu'est-ce que le fait divers dit de la société française ?

Paul Gasnier. *La Collision*, c'est la mise en récit d'un terme très en vogue actuellement, celui de « l'archipélisation » de la société française [notion conceptualisée par Jérôme Fourquet]. Le jour de l'accident de la circulation relaté dans mon livre, deux France qui ne se connaissent pas, qui n'ont pas les mêmes repères culturels se sont percutées. Cet accident a fait se rencontrer

deux familles qui incarnent chacune deux évolutions socio-économiques et culturelles différentes. C'est cela qui m'intéressait dans cette collision, le fait que ma mère et le jeune garçon qui l'a tuée sont tous deux des archétypes de deux France antithétiques. Elles racontent à leur façon un pan de l'histoire de notre pays.

Gérard Noiriel. Ce qui m'a beaucoup marqué, en travaillant sur la fin du XIX^e siècle, est de constater qu'au moment où les principes de la démocratie se mettent en place, avec les lois Jules Ferry sur la liberté de la presse et sur l'école, qui entraînent une multiplication par dix du nombre de lecteurs de journaux, le racisme et

Les drames individuels, complexes, sont donc récupérés par les médias et les discours publics. De quelles manières ?

P.G. La récupération, je l'observe tous les jours dans mon travail de journaliste. J'exerce un métier qui me force à faire de la veille : CNews est allumé en permanence sans le son dans la rédaction. Ainsi, je peux voir la manière dont des faits divers similaires à celui dont a été victime ma mère sont commentés abondamment à longueur de journée. La collision qui a tué ma mère aurait pu tenir quatre jours de bandeau CNews si cette chaîne existait à l'époque, parce que c'est un événement

qui, à première vue, est très manichéen : il y a d'un côté un Arabe, fils d'immigrés, dealer de drogue, qui était sous l'emprise du cannabis au moment des faits et en excès de vitesse sur un engin dont il n'avait pas le permis, et, de l'autre, une femme qui est la victime idéale : une Française, blanche, catholique.

G.N. Ces médias jouent également sur l'émotion. De formation double, en histoire et sociologie, j'ai été formé en partie par Pierre Bourdieu. Ce qui m'a fasciné, c'est ce qu'il appelle la « violence symbolique » : cette forme de domination qu'exercent ceux qui imposent leur langage dans l'espace public. Le Rassemblement national est détenteur d'un discours sur les émotions qui débouche sur une sémantique mise au point pour servir la xénophobie. En face, il y a des gens issus de catégories populaires, qui ont besoin de défendre leur dignité et d'affirmer une forme de supériorité sur les autres. Cela peut passer aussi par l'ostentation, se pavaner sur une moto, comme le jeune homme de *La Collision*.

P.G. Il existe, d'ailleurs, une similarité entre la violence urbaine et la violence politique verbale qui pense s'en constituer l'antidote : ce que fait Zemmour, c'est du rodéo urbain verbal, c'est-à-dire que c'est un comportement qui vise à cliver et à attirer l'attention sans se soucier une seconde des dégâts que cette violence produit chez les gens.

Quel rôle peut jouer la mémoire collective, selon vous, pour faire peuple ?

P.G. J'ai trouvé un seul lien entre ma famille et celle du jeune homme qui a causé la mort de ma mère, c'est l'armée française, c'est bien la preuve que l'intégra-

« IL EXISTE UNE SIMILARITÉ ENTRE LA VIOLENCE URBAINE ET LA VIOLENCE POLITIQUE QUI PENSE S'EN CONSTITUER L'ANTIDOTE : CE QUE FAIT ZEMMOUR, C'EST DU RODÉO URBAIN VERBAL »

tion fonctionne : les parents de Saïd sont arrivés du Maroc dans les années 1960, un parcours d'immigration maghrébine typique, et le père, avant de travailler dans le BTP, était enrôlé dans l'armée française. Il s'était battu en Indochine et au Congo, pour la France. Quant à moi, je viens d'une lignée militaire. Si mémoire collective il y avait entre nos deux familles, elle s'incarnerait par l'armée.

G.N. J'explique dans mon livre la différence que je fais entre la mémoire et l'histoire, parce qu'il y a une politisation de la mémoire, qui enferme les gens dans des statuts de victimes de père en fils. Cela crée ensuite des divisions terribles. C'est

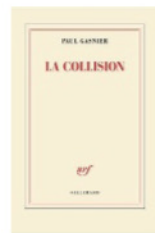
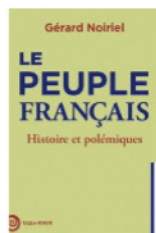
pourquoi j'ai d'ailleurs créé, avec quelques collègues, le comité de vigilance face aux usages de l'histoire, notamment afin de lutter contre l'investissement, par les réactionnaires, du champ de la mémoire.

Pensez-vous qu'on puisse réconcilier le peuple français ?

P.G. Je reste très pessimiste, on verse vers toujours plus de discours caricatural. Quand j'entends Bruno Retailleau parler de « la France des honnêtes gens », qui serait le vrai peuple, je me demande quel sens cela peut avoir...

G.N. À partir de la Révolution française, le peuple devient une référence indispensable et le clivage droite/gauche se recompose sans cesse entre bon et mauvais peuple. Aujourd'hui, ce qui sert de carburant à la caricature, ce sont les réseaux sociaux et les chaînes d'information en continu. Cela entraîne le nivellement de toutes les connaissances, le point de vue le plus insignifiant pèsera autant qu'une voix qui fait autorité. À la télé, on ne fait plus le distinguo entre des gens qui pleurent parce que leur cave a été inondée ou parce qu'il y a eu 150 morts à cause d'un bombardement russe... C'est sur ce nivellement que le populisme prospère. ■

Propos recueillis par Solange Bied-Charreton



**LE PEUPLE FRANÇAIS.
HISTOIRE ET POLÉMIQUES**
GÉRARD NOIRIEL
TALLANDIER

LA COLLISION
PAUL GASNIER
GALLIMARD

FOCUS



Esther Teillard UNE NOUVELLE VOIX QUI PORTE

Village d'irréductibles wokes qui résiste encore et toujours, dans l'empire réactionnaire qu'est tristement devenu Fayard, Pauvert, éditeur historique du marquis de Sade, de Georges Bataille et de Kenneth Anger, s'est rappelé en début d'année au bon souvenir des lecteurs avec une nouvelle égérie sulfureuse, Esther Teillard, 23 ans seulement. Son premier roman, *Carnes*, navigue dans les eaux troubles de l'autofiction et raconte l'arrivée aux Beaux-Arts de Cergy d'une adolescente marseillaise à l'érotisme brutal, bien décidée à en découdre, entre lutte des classes, combat de genre et guerre des sexes.

L.D.



CARNES
ESTHER TEILLARD
PAUVERT

MAZARINE M. PINGEOT



Les éclaireurs

Les temps présents sont durs, cela n'aura échappé à personne, tout ouvrage venant en éclairer les raisons est le bienvenu. Chaque discipline apporte sa pierre : le présent a besoin du passé pour rendre manifestes les dangers qu'il recèle, les économistes et philosophes exhumant des structures invisibles à l'œil nu, celles de l'inégalité doublée d'une institutionnalisation du mépris, et l'actualité a besoin d'être décrite avec, à l'horizon, une connaissance intime des conflits. Trois essais parus cette année jouent à plein ce rôle d'éclaireur : *Les Irresponsables* de Johann Chapoutot, *Ce que l'égalité veut dire*, dialogue entre Thomas Piketty et Michael J. Sandel, et enfin *Un historien à Gaza*, de l'historien et diplomate Jean-Pierre Filiu.

Dans *Les Irresponsables*, Johann Chapoutot propose une analogie entre les modalités de l'accession de Hitler au pouvoir et les attermoissements de nos gouvernements successifs que l'on pourrait qualifier « d'extrême centre », tentés par des alliances « stratégiques » avec l'extrême droite... Chapoutot montre qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'une répétition de l'Histoire, mais d'une affinité d'époques et de la réunion de certaines conditions de possibilités favorisant la fin de la démocratie. Conditions de possibilité et non nécessité : après tout, Hitler aurait très bien pu ne jamais arriver au pouvoir si von Papen et le président à moitié sénile Hindenburg ne lui en avaient pas favorisé l'accès : il n'a pas été élu, il a été nommé, alors même que le parti nazi entamait sinon une chute, du moins un déclin électoral. Lâcheté et incompétence se sont serrées les coudes pour jouer le pion Hitler, tandis que la démocratie de Weimar avait déjà commencé à sombrer sous les coups de boutoir d'interprétations hasardeuses de la Constitution, quand ce n'était pas la décision contraire d'appliquer à la lettre des articles constitutionnels au détriment de l'esprit. Surgit alors l'ombre de notre 49.3, dont on use et abuse dès lors que la légitimité fait défaut.

Plus optimiste est Thomas Piketty, en estimant que sur le temps long l'égalité est plutôt en progrès. Optimisme que son interlocuteur, le philosophe américain Michael J. Sandel modère, insistant sur le fait que l'inégalité n'est pas qu'économique. Il avait montré par ailleurs que la promotion de la méritocratie était sans doute responsable de l'élection de Trump : à trop individualiser le mérite, on en oublie sa dette à la société. Et si le mérite est personnel, alors l'échec

l'est aussi. Cette humiliation nourrit le ressentiment, qui nourrit le populisme. Le philosophe et l'économiste cherchent ensemble des solutions pour que les progrès de la justice sociale résistent aux effets délétères de la crise économique et d'un ressentiment dont les apprentis dictateurs font leur miel – irresponsables eux aussi.

Irresponsable enfin, la communauté internationale qui assiste impuissante au massacre systématique du peuple de Gaza. Journalistes ciblés, hôpitaux détruits, routes coupées, ravitaillements empêchés, bébés morts d'hypothermie : le sentiment d'impunité de Netanyahu croît proportionnellement à l'escalade de l'horreur. Filiu, spécialiste du Moyen-Orient, avait besoin de le voir – non pas pour le croire, mais pour donner un visage à la guerre qu'aucun compte rendu n'est à même d'exprimer. La presse internationale n'a plus accès au territoire, la durée de la guerre finit par la banaliser aux yeux de ceux qui sont loin, et pourtant elle est là, qui sévit dans une violence sans fin. Ne

jamais cesser d'en témoigner, c'est rendre hommage à Mahmoud Abu Nujaila, médecin assassiné dans l'hôpital Al-Awda, le 21 novembre 2023, qui a le temps d'écrire, sur le tableau utilisé pour le planning des opérations chirurgicales : « *Celui qui restera jusqu'au bout pourra raconter cette histoire. Nous avons fait ce que nous avons pu. Souvenez-vous de nous.* » Trois ouvrages qui nous rappellent à nos responsabilités. ■

SUR LES DANGERS QUE LE PRÉSENT RECÈLE



LES IRRESPONSABLES.
QUI A PORTÉ HITLER
AU POUVOIR
JOHANN CHAPOUTOT
GALLIMARD



CE QUE L'ÉGALITÉ
VEUT DIRE
THOMAS PIKETTY,
MICHAEL J. SANDEL
SEUIL



UN HISTORIEN
À GAZA
JEAN-PIERRE FILIU
LES ARÈNES

LES POLÉMIQUES

Qui ont fait débat...

Reprenant des faits divers longuement commentés dans la presse, dévoilant des secrets de famille ou abordant des sujets politiques, religieux ou sociétaux, ces différents ouvrages n'ont pas manqué de faire couler beaucoup d'encre.

NATHACHA APPANAH

✿ *La Nuit au cœur* entrelace les vies de trois femmes victimes de violences conjugales : l'autrice, sa cousine et Chahinez Daoud, blessée par balle et brûlée vive en pleine rue par son mari, en 2021, près de Bordeaux. Journaliste de formation, romancière ayant impulsé une incursion dans l'intime avec *La Mémoire délavée* (2023), Nathacha Appanah ramasse ici tout son talent. Trois femmes courent. Traquées par des hommes devenus des bêtes, mais qui sont bien des hommes. Ils ont aimé et, maintenant,

ils veulent tuer. Dans cette longue nuit que permet le silence des autres, ce livre fait lumière. **G.M.**



LA NUIT AU CŒUR
GALLIMARD



VANESSA SPRINGORA

✿ Vanessa Springora (*photo*) ouvre son deuxième ouvrage, *Patronyme*, au moment de la naissance du premier. Le 8 janvier 2020, *Le Consentement* vient tout juste de sortir, elle reçoit un appel, son père est mort. Le début d'une quête d'identité qui l'amène à remonter le fil de ce patronyme que portait son grand-père. Elle retrouve une photo de lui en rangeant les affaires du défunt. Il y porte les insignes nazis. Tout s'effondre, et c'est par les mots qu'elle va tenter de se

reconstruire. Un récit complexe, à tiroirs, car il n'y a pas d'identité qui ne soit pas multiple. **A.L.**



PATRONYME
GRASSET

PHILIPPE VILAIN

✿ Selon son bord politique, on ne perçoit pas l'œuvre d'Annie Ernaux de la même manière, et donc, on ne reçoit pas *Mauvais élève* de Philippe Vilain de la même façon. Amants dans les années 1990, il avait 24 ans, elle 53. Elle l'a raconté dans *Le Jeune Homme* en 2022, il livre aujourd'hui sa version des faits. Un règlement de comptes littéraire. La Prix Nobel de littérature serait coupable du mépris de classe qu'elle dénonce. Pain béni pour ses contempteurs, imposture pour les autres. Au-delà des polémiques, il reste un récit amer mais brillant. **A.L.**



MAUVAIS ÉLÈVE
ROBERT LAFFONT

LIONEL SHRIVER

✿ Dans la famille francs-tireurs, je demande Lionel Shriver... À côté de ses romans, l'autrice d'*Il faut qu'on parle de Kevin* est une intellectuelle hyperactive sur la scène britannique, où elle fait entendre un son de cloche singulier : pro-Brexit, antiwoke, pro-free speech, eurosceptique. Mais sans lourdeur, avec finesse, humour et panache. Plusieurs papiers réunis dans *Abominations* ont fait scandale outre-Manche. Elle réplique, inébranlable : « *Le monde littéraire a bien besoin d'avis divergents.* » **B.Q.**



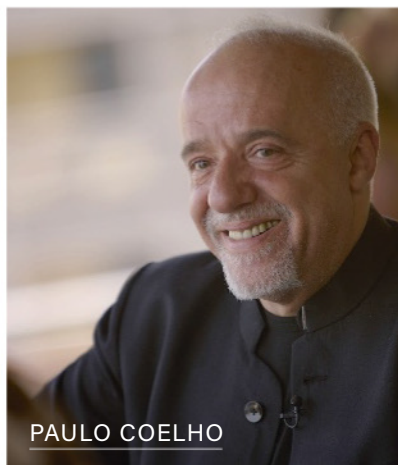
ABOMINATIONS
BELFOND

MANON GARCIA

✿ *Vivre avec les hommes* est l'un des premiers livres publiés sur l'affaire Pelicot quelques mois après son verdict, ce dernier ayant déclaré coupables de viol sur Gisèle Pelicot plus de cinquante hommes. Dans ce récit d'un procès hors normes auquel elle a assisté de bout en bout, des témoignages pénibles au soutien éclatant du public à la victime, Manon Garcia témoigne sans ambages de cette « absence à la fois banale et terrifiante d'introspection, de réflexion sur les faits » dont font preuve les accusés et qui doit interroger toute la société. **E.B.**

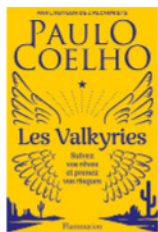


VIVRE AVEC LES HOMMES.
RÉFLEXIONS SUR LE PROCÈS
PELICOT
CLIMATS



PAULO COELHO

✱ En 1988, Paulo Coelho et son épouse, Chris, partent dans le désert du Mojave pour entreprendre une quête spirituelle. Ils y rencontrent les tant recherchées Valkyries, un groupe de motardes réputées pour être des guides spirituelles. Si ces femmes sont présentées comme de véritables déesses par l'auteur, c'est au détriment de son épouse, dépeinte comme simplette et sans profondeur, car elle ne se laisse pas séduire par les élucubrations de son mari... **M.J.**



LES VALKYRIES
FLAMMARION

JONATHAN COE

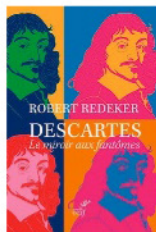
✱ Londres, 2022. La très conservatrice Liz Truss vient d'être nommée Première ministre. Dans un manoir, un think tank ultra-conservateur tient conseil, alors que le corps d'un blogueur de gauche, ancien élève de Cambridge, est retrouvé sans vie. Phyl rêvait d'écrire un roman : voici un sujet d'enquête tout trouvé. En exégète (et satiriste) de l'Angleterre contemporaine, Jonathan Coe se joue des codes du polar pour interroger la montée des extrémismes dans son pays. *Les Preuves de mon innocence* est un cluedo littéraire au charme indéniable. **LF.**



LES PREUVES DE
MON INNOCENCE
GALLIMARD

ROBERT REDEKER

✱ Dans la foulée du remarquable *L'Abolition de l'âme*, le *Descartes* de Robert Redeker montre combien la philosophie se distingue de son histoire. Les grandes pensées offrent toujours plus que les doctrines auxquelles souvent on les réduit. Lire un philosophe n'est pas le répéter, mais en saisir l'esprit et se disposer à penser à partir de l'élan qu'il donne à celui qui sait le lire. Descartes, penseur d'un monde de spectres et de



fantômes, a redonné à son temps la confiance dans la vérité. D'où la nécessité de s'en inspirer. **J.M.**

DESCARTES.
LE MIROIR AUX FANTÔMES
CERF

KARINE TUIL

✱ Un ancien président défait, Dan Lehman, sombre dans l'alcool et les affaires judiciaires, tandis que son entourage – épouse, ex-femme, proches influents – révèle les failles d'un système miné par les haines et les compromissions. Karine Tuil orchestre un récit haletant où l'intime se mêle au politique, porté par une écriture acérée et d'une rare intensité. *La Guerre par d'autres moyens* est un roman d'une grande justesse, qui saisit les fractures de notre époque et met en lumière la résurgence de l'antisémitisme. **S.B.**

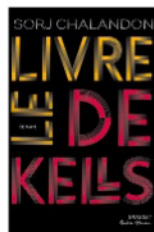


LA GUERRE PAR
D'AUTRES MOYENS
GALLIMARD



SORJ CHALANDON

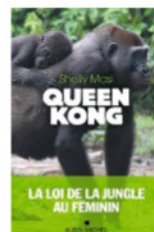
✱ En mars 1970, à 17 ans, le narrateur quitte Lyon, coupe les ponts avec sa famille et surtout avec ce père violent, antisémite et raciste (déjà vu dans son œuvre). Direction Paris, où il va vivre dans la rue ou dans des taudis pendant deux ans. Kells était un surnom, et ce sera son nom de lutte, dans cette ère post-soixante-huitarde où il croisera les gens de *La Cause du peuple*, ce qui le mènera à *Libération*. *Le Livre de Kells*, douzième roman de Chalandon, appartient à sa veine autobiographique. Avec ruse, rage et humour, il y aborde pour la première fois une période décisive de sa vie. **H.A.**



LE LIVRE DE KELLS
GRASSET

SHELLY MASI

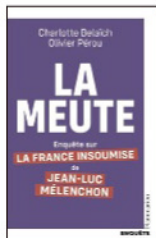
✱ Oubliez tous les clichés sur les gorilles. Dans *Queen Kong*, la primatologue Shelly Masi participe à étriiller la vision patriarcale – fausse – du vivant. Car le grand chef gorille entouré de ses femelles relève d'une image obsolète de cette espèce. « *Il arrive que les femelles prennent le pouvoir* », narret-elle à l'appui de recherches scientifiques passionnantes, ancrées sur le terrain. Certaines règles sont faites pour être bousculées, y compris chez les gorilles, comme on l'apprend dans ce récit de vie plein de surprises... pour l'autrice comme pour nous. **M.D.-B.**



QUEEN KONG
ALBIN MICHEL

CHARLOTTE BELAÏCH, OLIVIER PÉROU

✱ Les Insoumis ne font pas de cadeau, selon Charlotte Belaïch et Olivier Pérou. Telles des hyènes, ils attaquent en meute leurs adversaires politiques et les « renégats » sortis de la ligne, et bien sûr la presse, coupable d'appartenir au « système ». Cette pratique sectaire du pouvoir du « *lider minimo* » Mélenchon s'accompagne de harcèlement, menaces, violences sexistes, saillies antisémites. Comme pour mieux prouver la justesse de ce titre, les nervis de LFI se sont retournés contre les auteurs « dégénérés » de *La Meute*, cette remarquable enquête. E.H.



LA MEUTE
FLAMMARION

PHILIPPE HEMSEN

✱ Adulé par les uns, conspué par les autres, le nom de Jean Raspail sent toujours le soufre... Comment écrire une biographie équilibrée, qui ne penche pas vers la mise au pilori, mais ne tait pas non plus les reproches que mérite peut-être l'auteur ? Tel est le défi relevé par Philippe Hemsén dans *Jean Raspail, aventurier de l'ailleurs*, ce beau travail, empathique et documenté, qui retrace la longue carrière de Raspail et analyse ses livres avec un enthousiasme communicatif. De quoi donner des désirs d'ailleurs, de mer et de Patagonie. B.Q.



JEAN RASPAIL,
AVENTURIER DE
L'AILLEURS
ALBIN MICHEL

KAMEL DAOUD

✱ « *Quand un intellectuel du Sud pense contre soi et contre les siens, on le nomme vite traître* » : contre la paresse de ces déterministes, Kamel Daoud s'insurge. Élu Prix Goncourt 2024, au plus fort de la crise France-Algérie, il est revenu en 2025 avec *Il faut parfois trahir* pour dire non au fixisme qui veut qu'un « Arabe reste un Arabe ». Il faut donc trahir. Sans cela, « modernité, droits de l'homme, égalité entre les hommes et les femmes, droits des femmes, droits de disposer de son corps et de sa sexualité, laïcité, pluralité » n'advieront pas. S.B.-C.



IL FAUT PARFOIS TRAHIR
GALLIMARD/TRACT

EMMANUELLE HÉNIN, XAVIER-LAURENT SALVADOR, PIERRE VERMEREN

✱ Pour les auteurs de *Face à l'obscurantisme woke*, tous universitaires, une « *pseudo science militante* » née dans les départements de sciences humaines fait régner une « *terreur idéologique* ». Résultat : sans un sujet lié au genre et aux questions raciales, il est pratiquement impossible de mener une recherche, *a fortiori* d'obtenir une bourse. Pis, ce courant communautariste fracture la nation. Réponse des mis en cause : les antiwokes seraient des universitaires en perte de vitesse, en quête de la reconnaissance médiatique qu'ils n'ont pas dans le domaine académique. E.H.



FACE À
L'OBSCURANTISME
WOKÉ
PUF



LE FIL DE MARIANNE

***Histoire de la nation française* relance le débat sur un mot chargé d'histoire, charriant avec lui les fractures et défis de notre société.**

« **N**ation » nous vient de « *natio, nationis* », qui désigne la naissance et l'extraction. À l'heure du désir exprimé du retour aux racines, nourri par la crainte de disparaître, *Histoire de la nation française*, d'Éric Anceau, est une lecture essentielle nous rappelant le caractère évolutif d'un concept que d'aucuns ont tenté de rendre monolithique. L'historien le souligne dès son introduction, il est urgent de comprendre comment s'est forgé, en France, le concept de nation et ce qu'il recèle. Depuis l'Antiquité tardive jusqu'à l'approche déconstruite des théoriciens postmodernes, la nation est ballottée, louée, instrumentalisée. Gaulois puis Francs incarneront son visage, avec la Gaule puis la Francie. La nation, ce sera ensuite cette « *filie aînée de l'Église* », la France d'un roi catholique, et qui le restera pendant des siècles. Puis adviendront les foudres de la Révolution, par laquelle la nation se muera en Marianne, dans une mystique post-monarchiste. Peu à peu, elle est parvenue à remplacer Dieu, le roi et même la France ! Avec la « révolution nationale » et le sort qu'elle réserve aux Juifs de France, il ne faudra cependant plus comprendre la nation comme quelque chose qui nous rassemble, mais l'instrument d'une xénophobie, d'une exclusion, un usage perpétué par la droite extrême jusqu'à aujourd'hui. Ce pourquoi, de nos jours, la nation a tant de mal à se détacher du nationalisme...

S.B.-C.

1. Nouvelle histoire de la France (dir. Éric Anceau, Passés composés) vient aussi de paraître.



HISTOIRE DE LA NATION
FRANÇAISE
ÉRIC ANCEAU
TALLANDIER

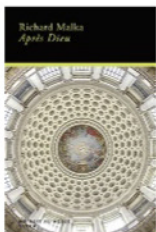
EXTRAIT





RICHARD MALKA

✱ Avocat de DSK comme de *Charlie Hebdo*, Richard Malka défend la cause de la laïcité dans nombre d'affaires où l'islamisme radical est mis en cause. *Après Dieu*, son essai « voltairien », convaincrait – même si beaucoup de lecteurs l'ont plébiscité –, s'il n'épanchait l'essentiel de son fiel contre « l'islam d'aujourd'hui » qu'il qualifie de « religion d'oppression » à l'image du « christianisme d'hier ». Oubliant un peu vite que les religions hindoue, bouddhiste, juive ou chrétienne « d'aujourd'hui » sont parfois également minées par le radicalisme religieux. J.-F.P.



APRÈS DIEU
STOCK

LAURA VAZQUEZ

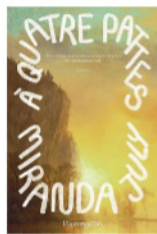
✱ Déroutant, aride, prétentieux pour certains, inventif, merveilleux, dévastateur pour d'autres, tel est la schizophrénie critique à laquelle s'expose Laura Vazquez depuis ses débuts, en ouvrant la voie à la nouvelle génération d'alchimistes du verbe, bien décidés à désincarcérer la poésie pour lui offrir un rôle dans l'usine à fiction romanesque. *Les Forces* détourne avec brio le poncif des poncifs, le récit d'apprentissage. Exaspérée par les mensonges, les non-dits, le jeu de rôle qui se déploie sous ses yeux au quotidien, une femme prend conscience de l'artificialité du monde et décide de vaincre le chaos sur le terrain du langage. L.D.



LES FORCES
SOUS-SOL

MIRANDA JULY

✱ La narratrice du dernier roman de Miranda July, *À quatre pattes*, laisse mari et enfant pour s'accorder une parenthèse de trois semaines, « peut-être le grand tournant de [son] existence », et rencontre Davey, 31 ans, source imprévue de multiples fantasmes. Dépouillé de moralisme, le malicieux récit de July nous offre plusieurs scènes décalées en matière d'érotisme et secoue les schémas préfabriqués de la



comédie romantique, toute place donnée à la liberté d'un génial personnage de femme proche de la cinquantaine. J.S.

À QUATRE PATTES
FLAMMARION



JOAN DIDION

✱ Fallait-il publier cet inédit de l'immense écrivaine américaine, décédée en 2021 ? Compte rendu de séances de psychanalyse, *Notes à John* plonge son lecteur dans le quotidien d'une famille éprouvée par la maladie, celle de Quintana, la fille adoptive de Joan Didion et John Dunne, morte en 2005 à 39 ans. Si les fans de Didion y trouveront quelques éclairages sur son œuvre, leur lecture confine au

malaise de voir ainsi exposée l'intimité d'une jeune femme (Quintana) qui n'aura pas eu son mot à dire. L.F.



NOTES À JOHN
GRASSET

BERNARD LAHIRE

✱ Sociologue de l'école Bourdieu, Bernard Lahire pousse un cri d'alarme : à l'heure où le savoir est attaqué de toute part, l'enseignement et la recherche en France menacent d'être vidés de leur substance par la même logique ultralibérale et anti-intellectuelle qui fait des ravages outre-Atlantique, déni du changement climatique en tête. La solution avancée dans *Savoir ou périr* : réformer en profondeur les programmes et les moyens donnés aux enseignants et

chercheurs pour former des citoyens correctement instruits capables de résister au conformisme ambiant. J.-F.P.



SAVOIR OU PÉRIR
SEUIL

GÉRARD OBERLÉ



Ni Dieu ni maître

Depuis quelque temps, les glapisseurs de Dieu que la bande à André Breton avait flanqués à la niche en 1948 se remettent à aboyer avec fureur. Profitons de cette fâcheuse conjoncture pour exhumer Sylvain Maréchal, l'homme sans Dieu, un nom qui surnage à peine ici ou là, dans les cénacles de libres-penseurs et dans quelques dictionnaires des athées. Ce Maréchal n'est pas cosignataire du fameux tract surréaliste. Né à Paris en 1750, il avait sans doute connaissance du slogan « *Écrasons l'infâme!* » appliqué au bas des lettres de Voltaire. Sylvain Maréchal a cultivé tous les genres littéraires. À 20 ans il publie un recueil de bergerades. Suivent des chansons anacréontiques, des almanachs, des contes, des pamphlets, des dictionnaires philosophiques, des traités de mythologie. Propagandiste pour la Révolution, il a dirigé l'opinion comme rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Révolutions de Paris* et composé des pièces de théâtre républicaines et des hymnes pour les fêtes décadaires. Avec la brochure *Culte et lois d'une société d'hommes sans Dieu*, il codifie l'athéisme. Avec le *Manifeste des égaux* (1796), il apparaît à certains comme un précurseur du communisme, à d'autres comme l'un des premiers anarchistes. Il n'a écrit qu'un seul roman, *La Femme abbé*, publié à Paris chez Roux, en 1801. Les ouvrages érudits et les longs raisonnements ayant du mal à pénétrer dans les couches populaires, Maréchal livre ici une œuvre de combat cuisinée selon les recettes du roman noir et sentimental très en vogue à l'époque.

La jeune Agathe accompagne celle qui lui tient lieu de mère à la première messe de Saint Almont. Dans le sanctuaire, avant la célébration, elle apprend que le jeune prêtre est une victime de l'amour. Il aimait éperdument une coquette qui se jouait de lui. Désespéré, Saint Almont a fait le choix d'élever un mur d'éternelle séparation entre lui et les femmes en prenant l'habit sacerdotal. Quand le nouvel officiant paraît, Agathe est subjuguée. Pourquoi un garçon aussi bien tourné se punit-il de la cruauté d'une pimbêche

d'une façon aussi absurde? Dès le lendemain, Agathe se précipite à la deuxième messe. L'image de l'éblouissant curé hante ses nuits et ses jours. Sans y manquer une seule fois, elle assiste à la messe de son idole tous les jours. Elle le poursuit dans le confessionnal, se déguise en garçon pour lui servir la messe. Quand Saint Almont quitte sa paroisse pour diriger un séminaire, la soupirante se fait séminariste et réussit à duper le directeur et les autres novices. Obligée de révéler son imposture quand Saint Almont la presse de prononcer ses vœux, elle est chassée de la bergerie. Toujours

vêtue en ecclésiastique, elle erre dans la campagne puis trouve refuge dans une caverne creusée dans une carrière abandonnée où vit Timon, un philosophe solitaire.

L'intérêt du roman réside dans les propos tenus par Timon, le porte-parole de Sylvain Maréchal. Timon rêve d'une transformation du système social. Hostile aux législations politiques et aux mythes religieux, il veut que les hommes brisent leurs fers et remontent à leur organisation primitive. Agathe décline son offre d'une nouvelle vie chez les bons sauvages du Canada.

Épuisée par le mal d'amour, elle meurt dans la caverne. Saint Almont quitte la France pour convertir les Iroquois. Le prenant pour un espion des Anglais, les Iroquois s'apprentent à mettre le missionnaire en pièces. Au cours d'une chasse, Timon, en tête de sa tribu adoptive, reconnaît le prêtre idolâtré par la jeune Agathe et obtient sa rançon. Saint Almont balance sa soutane aux orties et devient précepteur des enfants d'une famille québécoise. Timon le retrouve chaque année en commémoration des malheureuses amours et de la mort d'Agathe. En s'en retournant ensuite parmi ses bons sauvages, il entonne ce refrain : « *Avec vos rois, avec vos républiques/Pauvres humains! Êtes-vous heureux? Non./Rentrez plutôt sous les lois pacifiques/De la nature: elle seule a raison.* » Sylvain Maréchal est mort en 1803. Son amie, la romancière féministe Gacon-Dufour, avait troussé un pastiche de *La Femme abbé* intitulé *La Femme grenadier*. ■

« AVEC VOS ROIS,
AVEC VOS
RÉPUBLIQUES,
PAUVRES HUMAINS!
ÊTES-VOUS
HEUREUX? NON »

Il est fini, ce temps où les autrices de science-fiction étaient qualifiées de pionnières. Elles ont aujourd'hui investi le genre, lui redonnant un nouveau souffle par le biais, notamment, des thématiques traitées. La SF, rendue plus attractive, se démocratise, et compte parmi ses lecteurs toujours plus de lectrices.

Nos futurs au féminin

LES ÉCRIVAINES REINES DE LA SF



La science-fiction, une affaire d'hommes ? Depuis la naissance de cette littérature d'anticipation, qui fait la part belle à l'audace et à l'imagination, des femmes se sont battues pour faire entendre leur voix. Aujourd'hui, leur place dans un genre longtemps perçu comme bastion masculin est une réalité incontestable, d'autant plus qu'elles en enrichissent la matière, et en repoussent les frontières.

S'il est toujours difficile de citer un nom avant les autres, l'année de parution (1666) du *Monde glorieux* de Margaret Cavendish, est à marquer d'une pierre blanche. L'héroïne de ce bijou philosophico-picaresque, qui découvre un monde contigu au nôtre, en épouse l'empereur et en entreprend la réforme en invoquant rien de moins que l'âme de l'autrice elle-même. Subvertir plutôt qu'investir : tout un programme. Plus d'un siècle et demi plus tard, Mary Shelley, à 19 ans, offre *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818), où création scientifique, progrès et responsabilité morale questionnent les angoisses de l'ère industrielle.

Dans les années 1940, Leigh Brackett, surnommée la « reine du space opera », s'impose comme une figure majeure du genre (peu de temps avant sa mort, elle signera même la première version du scénario de *L'Empire contre-attaque*). Œuvrant à la frontière entre SF et fantasy, Marion Zimmer Bradley, connue notamment pour le cycle *Ténébreuse* (1962), recourt à maints alias pour écrire des romans ayant pour personnages centraux

Margaret Cavendish, pionnière du genre, publie *The Blazing World* (*Le Monde glorieux*), en 1666.

des homosexuels ou des lesbiennes. À la même époque, avec son *Cycle de Pern*, Anne McCaffrey donne ses lettres de noblesse à la science-fiction.

FÉMINISME, HUMOUR ET MERVEILLES

Mais, dans le même temps, une révolution s'opère : la SF devient un espace de réflexion et de contestation sociale. Catherine Lucille Moore, avec le recueil *Shambleau* (« une grande chose », disait Lovecraft à propos de la nouvelle éponyme) avait ouvert, dans les années 1930, la voie à une science-fiction féministe. Ursula K. Le Guin enfonce le clou. Avec *La Main gauche de la nuit* (1969), elle imagine une planète où le genre n'est pas fixé. « *Quelles que soient les qualités de la science-fiction écrite par les hommes, explique l'écrivaine Catherine Dufour, c'était une littérature offensive, où l'altérité n'était que menace. Ursula Le Guin y a insufflé de la sociologie, de l'anthropologie, de la xénologie et, pour tout dire, elle a fait entrer la science-fiction dans l'âge adulte, un âge où l'autre, si différent soit-il, inspire non pas de la peur mais de la curiosité, non pas l'envie d'en découdre mais de découvrir. Sur les traces de cette pionnière et, dans une moindre mesure de Doris Lessing, les autrices de science-fiction ont peu à peu façonné une approche moins guerrière et plus humaniste du genre.* » Le XXI^e siècle, par suite, voit cette SF féminine investir la dystopie, l'anticipation écologique, la fable politique. Margaret Atwood, avec *La Servante écarlate* puis *Le Testament*, éclaire le présent d'une lumière crue. Naomi Alderman, dans *Le Pouvoir*, inverse les rapports de domination. À quoi ressemblerait le monde si les femmes n'avaient plus peur des hommes ? De Ada Palmer, dont l'œuvre en appelle à la littérature des Lumières, à Becky Chambers, souvent associée au sous-genre « hopepunk », la relève semble assurée.

Au sein du monde francophone, Élisabeth Vonarburg, Canadienne d'adoption, signe, avec *Chroniques du pays des mères*, un roman rappelant, comme l'écrit un critique de la revue *Bifrost*, que « *le féminisme est un humanisme* ». En France, dans la foulée de Joëlle Wintrebert, dont l'œuvre tourne autour de l'altérité, de l'identité sexuelle, du corps manipulé, instrumentalisé, une nouvelle génération s'illustre. Catherine Dufour, la susnommée, manie humour noir, lucidité et imagination scientifique dans des ouvrages d'une grande diversité (*Outrage et rébellion*, ●●●

AFROFUTURISME

LIBÉRER LES IMAGINAIRES

Comme un symbole de la convergence des luttes entre minorités, l'afrofuturisme, courant littéraire redéfinissant la place de la communauté noire dans les littératures de l'imaginaire, a longtemps été porté par les femmes.



Octavia
E. Butler.

Au royaume masculin de la science-fiction, il existe une enclave associée depuis sa création aux voix féminines, qui symbolise puissamment la convergence des luttes. Si l'on doit le terme « afrofuturisme » au théoricien américain Mark Dery, qui l'utilise en 1993 afin de désigner un courant artistique et littéraire émergeant, mêlant culture africaine et projections futuristes, Octavia Butler se démène déjà depuis la fin des années 1970 pour redéfinir la place de la communauté noire et des femmes dans les littératures de l'imaginaire, loin des représentations d'une histoire occidentale marquée du sceau de la colonisation, de l'esclavage, du patriarcat.

Elle est la première autrice noire à s'imposer dans le genre de la science-fiction avec *Liens de sang* (1979), une uchronie qui allie voyage dans le temps et mémoires d'esclaves ou encore *Xenogenesis* (1987-1989), trilogie post-apocalyptique qui envisage le premier contact extraterrestre à travers les yeux d'une femme noire. Mais sa puissance littéraire dépasse largement le cadre de l'afrofuturisme. En témoigne *La Parabole du Semeur*, chef-d'œuvre d'anticipation qui, dès 1993, imagine un prophète du mal élu à la présidentielle américaine avec le slogan « *Make America Great Again* ». À sa suite, c'est toute une lignée de femmes noires qui creuse le sujet, d'abord aux États-Unis avec l'écrivaine d'origine nigériane Nnedi Okorafor, autrice de la trilogie *Binti*, et, plus récemment, avec Rivers Solomon qui croise, dans tous les domaines de l'imaginaire, les combats de la communauté afro-américaine et les

questionnements de genre. En France, des romancières comme Laura Nsafou et son « afrodystopie » *Nos jours brûlés* (2021-2023) ou Nadia Yala Kisukidi, autrice de *La Dissociation* (2022), se réclament ouvertement d'Octavia Butler, mais l'incarnation la plus puissante de cet héritage demeure Ketty Steward, autrice d'un ouvrage qui bouscule les regards, *Le Futur au pluriel : réparer la science-fiction*. Cette dernière refuse d'ailleurs d'être associée à toute idée d'afrofuturisme, y voyant une forme d'exotisation. Une manière de nous rappeler que nous tombons toujours dans le piège de la réduction.

F.C. et L.D.



Les Champs de la lune), et s'impose comme une passeuse de premier ordre. « *Le Guin m'a appris à voir grand, à voir politique. Doris Lessing m'a appris à voir gigantesque, et à ne pas avoir peur d'user d'humour dans mes textes. Catherine Moore m'a rappelé la nécessité du sense of wonder. Et Margaret Atwood m'a fait découvrir la puissance prophétique de la science-fiction. Quant à des jeunes autrices comme Chloé Chevalier (Les Essaims), Anouck Faure (Aatea) et Audrey Pleynet (Sintonia), elles m'ont démontré que la relève en science-fiction écrite par des femmes est magnifiquement assurée.* » Sabrina Calvo (*Toxoplasma*, *Les Nuits sans Kim Sauvage*) brouille les frontières entre poésie et politique (lire encadré page 69), tandis que Céline Minard, avec *Le Dernier Monde* et *Tovaangar* – désigné « meilleur roman de science-fiction 2025 » par *Lire Magazine* (voir page 47) –, attaque de front les thématiques de la survie, de la communauté et du langage.

DES APPROCHES QUI DYNAMITENT LE GENRE

À l'heure où le patriarcat courbe l'échine et où les œillères tombent, une ère nouvelle s'annonce. « *La science-fiction est à l'image de la société* », nous confie d'emblée Eva Sinanian, l'une des quatre programmatrices des Utopiales. « *Les romancières ont longtemps été invisibilisées mais aujourd'hui, elles se sentent peut-être un peu plus autorisées.* » Récompensée du grand prix de l'Imaginaire en 2023 avec son premier roman de science-fiction, *Les Flibustiers de la mer chimique*, Marguerite Imbert abonde et se souvient de son arrivée dans ce drôle de monde : « *Au début, on a un peu l'impression de mettre les pieds dans un*

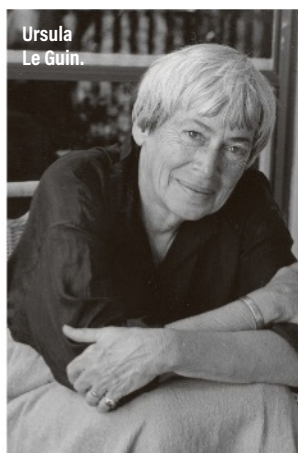
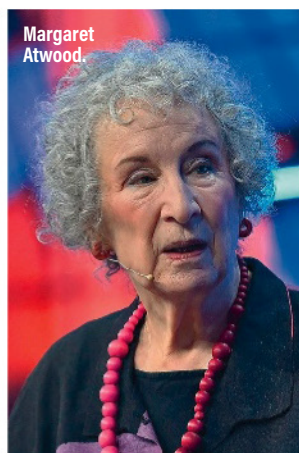


La Servante écarlate, série à succès adaptée du roman dystopique de Margaret Atwood paru en 1985.

univers monopolisé par les voix masculines, mais finalement est-ce si différent des autres littératures ? Sauf que la SF est par essence politique, donc, quand elle est écrite par des femmes, elle devient féministe. Dans mes livres, je veux composer des personnages de femmes fortes et profondes, aux antipodes de Leeloo dans Le Cinquième Élément. Quelle honte, ce traitement ! »

Un vent féminin souffle sur les littératures de l'imaginaire et, comme souvent, c'est de l'autre côté de l'Atlantique qu'a été impulsé ce mouvement de fond. « *Depuis plusieurs années, il y a eu un basculement radical aux États-Unis* », explique Gilles Dumay, à la tête d'Albin Michel Imaginaire. « *La SF et la fantasy sont devenues des genres principalement féminins et queers. Des autrices engagées trident désormais les grands prix avec des œuvres qui dénoncent le patriarcat, les carcans de genre, les normes sexuelles. Il y a eu le*

cyberpunk, place désormais au genderpunk. » À la tête d'une librairie spécialisée dans le 5^e arrondissement de Paris, Éléonore Calvez a fait, en tout cas, le choix de promouvoir le travail des autrices, « *pas parce que ce sont des femmes mais parce qu'elles apportent un nouveau souffle dans une science-fiction qui tourne un peu en rond, soit en explorant les poncifs du genre avec des angles neufs soit en ouvrant vers d'autres horizons* ». Et de citer une romancière illustrant parfaitement cet élan : « *Becky Chambers bat tous les records de vente au Nuage Vert parce qu'elle dynamite le genre avec des romans révélateurs de la différence d'approche qu'ont les femmes de la SF, qui cherchent dans le futur une forme de réconciliation et de vivre ensemble contrairement aux hommes, coincés dans une dynamique d'opposition et d'affrontement.* » Histoires émouvantes et sensibles d'un côté, récits



brutaux et sanglants de l'autre? Ces deux sensibilités, au-delà de la caricature, ont tout à gagner à dialoguer. « Aux Utopiales, on établit une programmation paritaire stricte et, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce n'est pas une tâche difficile, raconte Eva Sinanian. Là où c'est plus intéressant, c'est au moment d'établir les tables rondes. En fonction des thématiques qu'on souhaite aborder, on se rend compte des territoires narratifs désertés par les femmes, la hard SF, le militaire, la guerre. »

UN LABORATOIRE POLITIQUE ET POÉTIQUE

Comme les deux faces d'une même pièce, les mutations du paysage éditorial s'accompagnent d'un changement du lectorat. « Il se féminise clairement, constate Gilles Dumay. Il y a trente ans, quand j'ai commencé à travailler en tant qu'éditeur, on se disait qu'on publiait des livres pour des informaticiens et des ingénieurs de chez Airbus, aujourd'hui, ce n'est plus du tout le cas! Allez faire un tour dans les salons ou en librairie, vous verrez presque autant de filles que de garçons, des lectrices infusées à Suzanne Collins, Margaret

Atwood, Octavia Butler. » Une forme de ruissellement qu'il ne faudrait pas réduire à un fonctionnement en circuit fermé. « Je ne crois pas qu'on entre dans une librairie en se disant, je veux lire une femme ou un homme, rappelle Éléonore Calvez, on cherche d'abord un bon livre, on s'en remet aux conseils d'un ou d'une libraire. C'est vrai qu'au Nuage Vert, je suis réputée pour mettre en avant le travail des autrices de science-fiction et je vois donc passer beaucoup de lectrices mais je vois aussi plein d'hommes qui s'intéressent à leurs histoires. » Une guerre des sexes également réductrice pour Marguerite Imbert, qui pointe du doigt une autre raison pouvant expliquer l'ouverture de la SF à de nouvelles lectrices: « Plutôt que d'analyser les œuvres



et leurs lecteurs avec le prisme du genre, je crois surtout qu'on assiste à une démocratisation de la science-fiction après des années d'une forme d'hermétisme, lors desquelles une frange de la SF, sans doute un peu masculine, s'est complu dans son inaccessibilité en étant très technique, très scientifique, bourrée de références qu'il faudrait avoir lues. »

De l'utopie aristocratique à la dystopie queer, en tout cas, le constat est clair: les femmes n'ont pas seulement trouvé leur place dans la science-fiction, elles l'ont, en partie, redéfinie. En investissant la question du corps, du pouvoir, du langage et de l'altérité, elles ont fait du genre un laboratoire politique et poétique. La SF au féminin n'est plus un sous-ensemble: **elle est un moteur**.

Fabrice Colin et Léonard Desbrières



SABRINA CALVO

TISSER DE NOUVELLES RÉALITÉS

Autrice, performeuse, conceptrice de jeux vidéo et militante, Sabrina Calvo est aussi l'un des grands noms de l'imaginaire français. Sans relâche, sa voix unique porte, inspire et interroge.

« **A**vant de parler de SF, il me paraît difficile de savoir s'il existe une spécificité concrète à l'écriture féminine. Pour paraphraser Virginia Woolf, il me semble qu'une femme écrit toujours de façon féminine, mais tout dépend de ce qu'on entend par féminin. Je pense qu'il existe autant de féminités qu'il y a de femmes. Je peux simplement offrir quelques aspects que j'ai pu aborder dans mes propres livres, ou dégager de mes lectures: la pluralité des points de vue,

l'accent mis sur la transformation, sur la nuance de ces points de vue. Le va-et-vient entre l'intime et l'invisible. Le lien avec la profondeur d'âme, l'acte même d'écriture qui devient résistance active face à une société qui invisibilise, approprie, pétrifie ou soumet. S'inscrire dans une histoire des luttes et des mémoires dites de minorités perçues. La sensibilité est partagée quels que soient le sexe ou la source: c'est plutôt la façon de se situer qui change – et quand on a connu les deux rivages, comme c'est le cas d'une femme trans, on se rend compte de ce qui se déplace, et ce qui déplace. Est-ce que ça a toujours été là, caché par honte ou pudeur puis dévoilé? Est-ce que c'était véritablement caché? » Plus que de littérature féminine, Sabrina Calvo évoque ici la littérature féministe

(« Ce n'est pas tant une nécessité qu'une évidence, enracinée dans l'acte »), et parle de ses travaux de couture et de tissage comme d'un apport concret au tramage du réel. « C'est précisément cet imaginaire matériel qui m'a menée au fil – d'abord par la couture et ensuite, surtout, par le tissage. Apprendre une pratique ancestrale qui écrit autant qu'elle matérialise: l'empiècement, le travail sur la surface, sur la texture, la silhouette et la composition. La pratique du cœur et de la main. Ce sont des choses que je partage entre textile et texte, qui ont la même racine. Ils appellent les mêmes gestes. Si l'écriture n'était pas un geste, elle ne m'intéresserait pas. Avec le temps, j'ai eu besoin de la faire résonner dans le monde d'une autre façon – en terminant un geste interrompu. »

F.C. et L.D.

DES HÉROÏNES AU BEL AVENIR

Portée par des écrivaines qui réinventent ses codes, la science-fiction « young adult » s'impose comme un vrai laboratoire d'idées, mêlant aventures haletantes, diversité culturelle, et surtout... dystopie.



De gauche à droite : les écrivaines Suzanne Collins, Tahereh Mafi, Ally Condie. En bas à gauche : Jennifer Lawrence dans *Hunger Games*.

Longtemps dominée par les voix masculines, la science-fiction dite « young adult » – c'est-à-dire destinée aux jeunes lecteurs de 18 à 25 ans – voit émerger dans les années 1990 quelques pionnières qui en posent les premiers jalons au féminin. Robin McKinley avec son roman *Casque de feu*, aux accents très fantasy, ou Lois Lowry avec *Le Passeur* signent des œuvres qui ne correspondent pas encore à la science-fiction telle qu'on la connaît aujourd'hui, mais ouvrent la voie à un regard inédit dans un genre encore peu investi par les femmes.

C'est seulement à partir des années 2000 qu'une réelle affirmation dans le genre

se construit. Des éléments clés accompagnent ce changement. Parmi eux – et probablement le plus important –, l'arrivée d'héroïnes féminines qui ne sont pas simplement là pour être effacées ou en arrière-plan d'un personnage masculin, mais pour être incarnées et actives au cœur de l'intrigue. Leur visibilité éditoriale et médiatique devient de plus en plus appuyée et cette littérature féminine voit émerger une mouvance dystopique, qui deviendra le genre prédominant au fil des années pour ensuite le rester.

Cette montée en puissance se cristallise avec l'immense succès de *Hunger Games* (2012) de Suzanne Collins, qui érige Katniss Everdeen en figure emblématique de l'héroïne de cette littérature : courageuse, ambiguë, traversée par de réels dilemmes moraux, en somme un véritable moteur pour la narration. Dans son sillage, d'autres autrices imposent leurs héroïnes dans des univers dystopiques : Veronica Roth avec la célèbre saga

Divergente (2014) et son personnage de Tris Prior, Marie Lu avec *Legend* (2012) et sa stratège June, ou encore Tahereh Mafi avec *Shatter Me* (2011) –, qui connaît un retour de faveurs sur les réseaux sociaux ces derniers temps, et dont l'héroïne (Juliette) incarne la mise en valeur de ses propres différences. Ces personnages, loin d'être de simples silhouettes, portent sur leurs épaules des récits où se mêlent rébellion, affirmation d'une identité, romance et quête perpétuelle de justice.

LES JEUNES LECTEURS ET LEUR RAPPORT AU MONDE

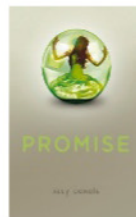
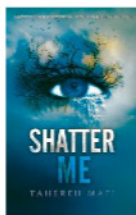
Si la dystopie fonctionne si bien auprès des jeunes adultes, c'est qu'elle offre une palette de regards très diversifiés sur le monde dans lequel nous vivons, et ce qu'il pourrait devenir. Les héroïnes ne sont plus seulement blanches et occidentales, mais incarnent des identités multiples, qu'elles soient culturelles, sociales ou liées au genre et à l'orientation sexuelle. Nnedi Okorafor, écrivaine féministe incontournable, introduit une héroïne africaine confrontée à un voyage interstellaire dans sa trilogie *Binti* (2020). Angie Thomas participe, quant à elle, à cette effervescence en donnant

voix à des adolescents issus de la communauté LGBT+. Lorsqu'une autrice met en scène une héroïne adolescente, elle offre aux jeunes lectrices, et lecteurs, un miroir de leurs propres angoisses, de leurs désirs inavoués et de leur rapport au monde. Bien sûr, l'amour occupe souvent une place

centrale. Qu'il s'agisse de romances contrariées comme celle de Cassia dans *Matched* d'Ally Condie, de triangles amoureux inoubliables dans *Hunger Games*, ou de relations plus inclusives et diversifiées

comme chez Tahereh Mafi, la science-fiction « young adult » féminine dépeint à quel point les émotions adolescentes demeurent essentielles. La part belle à l'amour se conjugue aussi à la française avec des écrivaines comme Lyla Mars, qui instille de nombreuses romances dans ses sagas à succès. Dans ces textes, les autrices offrent moins de prédictions futuristes que de terrains d'exploration pour comprendre le présent et inventer, à leur mesure, un avenir prochain. ■

Marie Jouvin



SÉLECTION PRIX DU ROMAN DE LA NUIT

“Un puissant
chant d'amour et
de reconnaissance.
Une merveille!”

La Vie

“Une ode poétique à ses racines
où Fatou Diome fait revivre
les morts et les vivants.
Un roman d'une rare intensité.”

France info

“Certainement l'un de ses plus beaux livres.”

TV5 Monde

“Une langue invocatrice et envoûtante.”

Libération

“Un récit tendre et intime
en hommage à son grand-père.”

France 24

“Fatou Diome transmet la joie d'être vivante.
Embarquez dans l'océan de l'existence.”

DNA

“Un hommage qu'elle résume
en un seul mot : “gratitude”.”

RFI





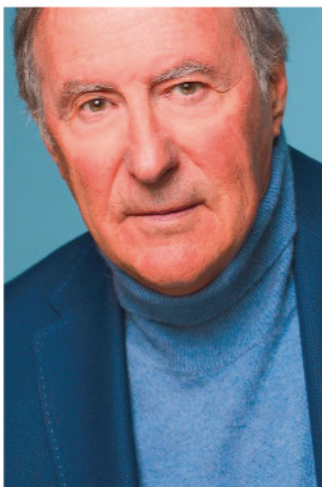
LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre célèbre « voix » de la rédaction s'entretient avec un écrivain dont le dernier ouvrage vient de paraître. Pour cette édition de novembre-décembre, il discute avec un fidèle de l'automne s'il en est :

CHRISTIAN SIGNAL.

Qui, dans *D'une beauté sauvage*, s'intéresse aux relations tendues entre les éleveurs de brebis du Limousin et les défenseurs des loups.



« L'écologie a pris des connotations politiques qu'elle ne devrait pas avoir »

Quelle place occupe le loup dans votre imaginaire ?
Christian Signol. Une place extraordinaire depuis ma petite enfance et la lecture de *Croc-Blanc* de Jack London. La fascination ne m'a jamais quitté. J'ai toujours eu envie d'écrire sur le loup. Aujourd'hui, cela m'est d'autant plus facile que les loups sont arrivés près de chez moi, dans le Limousin.

Qu'est-ce qui vous fascine tant chez le loup ?

C.S. Sa beauté sauvage, bien sûr, et son intelligence instinctive assez phénoménale. Mais ce qui m'impressionne le plus, c'est ce que j'appellerais le mystère du loup, cette capacité à apparaître, disparaître et réapparaître sans que l'on comprenne bien comment.

Vous mettez en scène l'affrontement entre un couple d'éleveurs de brebis, victime des attaques de loups, et un duo qui défend l'animal sans prendre parti pour aucun des camps. Pourquoi ?

C.S. Parce que tout le monde lutte pour sa survie dans cette affaire. Or, je pense que la cohabitation est possible. Elle l'est ailleurs, dans les Abruzzes en Italie ou même dans le Mercantour. La raison finira par triompher dans la mesure où l'on aidera comme il faut les éleveurs. Et je suis persuadé que ceux-ci finiront par admettre que la biodiversité est indispensable et qu'on n'a plus le droit d'éradiquer une espèce comme on l'a fait à la fin du XIX^e siècle.

Vous n'avez peut-être jamais eu autant d'accents lyriques pour célébrer une nouvelle fois la nature et le vivant. Vous ne vous en lassez pas ?

C.S. Impossible pour moi. Je suis né dans ce milieu, celui des bois et des bêtes, des rivières et des poissons et je pense à la phrase de Jean Giono : « *La terre n'appartient pas à ceux qui la possèdent mais à ceux qui la contemplent.* » J'aurais pu choisir, à 20 ans, d'aller vivre en ville comme l'ont fait beaucoup de mes amis. Non, je suis resté fidèle à ce territoire, celui de mon enfance qui n'a cessé de me nourrir. Comme le dit un

proverbe arabe, le lait de l'enfance coule jusque dans le suaire.

Peut-on vous définir comme un écrivain écologiste ?

C.S. Non ! L'écologie, qui selon moi est fondamentalement la préservation du milieu naturel, a pris des connotations politiques qu'elle ne devrait pas avoir. La cause est aujourd'hui largement dénaturée. Mon écologie ne s'accommode pas des positions extrémistes que je constate chez de nombreux militants actuels. Je ne suis pas un écologiste politique mais un écolo naturel !

Quarante ans de carrière, une cinquantaine de livres, 15 millions d'exemplaires vendus. Que vous inspirent ces chiffres et votre longévité ?

C.S. J'ai eu beaucoup de chance même s'il a fallu du temps. Mes manuscrits ont été refusés pendant dix ans. Ce fut un long chemin solitaire mais j'ai compris qu'il existe un lectorat potentiel très important, celui qui vit toujours en milieu rural et, plus encore, tous ceux nés à la campagne contraints de partir dans les grandes métropoles et qui sont à la recherche de ce qu'ils ont perdu.

Que répondez-vous, justement, à ceux qui parfois vous reprochent d'être un écrivain confit dans la nostalgie d'un monde disparu ?

C.S. Je leur citerais la phrase d'Ernest Renan : « *Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé.* » ■ Propos recueillis par B. Le.



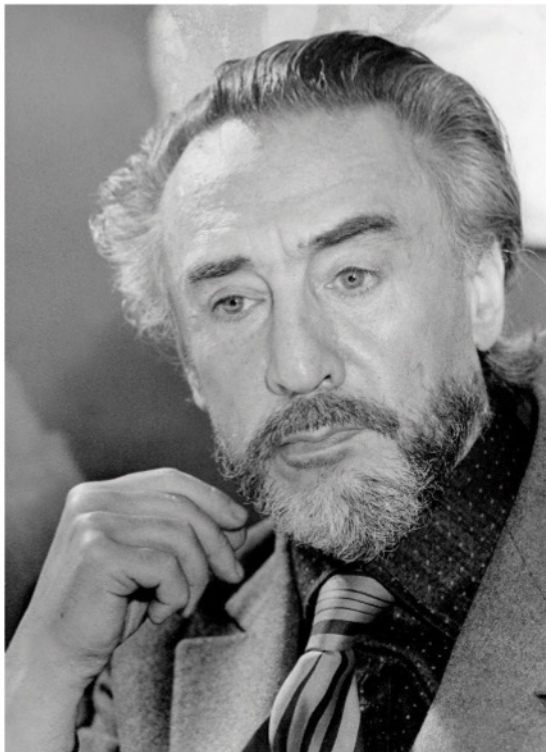
★★★★☆

D'UNE BEAUTÉ SAUVAGE
CHRISTIAN SIGNAL

288 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €



➔ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur ouest-france.fr à partir du 30 octobre.



82

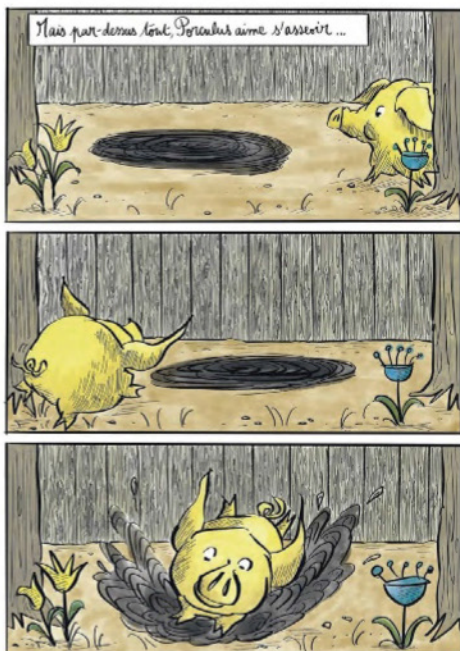
ENTRE
TIGRE ET
TAMISE
AVEC **ELIF
SHAFK**



74

ROMAIN GARY
L'AJAR ET LA MANIÈRE

LE CAHIER CRITIQUE



89

**PORCULUS
REVIENT!**



99

LES
LEÇONS
DE **GILLES
DELEUZE**

Romain Gary,
alias Émile Ajar,
en janvier 1978.



KERWIN SPIRE

Bête de Goncourt

L'un des spécialistes de Romain Gary livre le troisième volume de sa trilogie consacrée à l'auteur de *La Vie devant soi*, centré sur le canular littéraire signé Émile Ajar et les dessous rocambolesques du Goncourt 1975. Une enquête romanesque jubilatoire.

Alors que l'académie Goncourt va proclamer sous peu le nom du lauréat 2025, Kerwin Spire nous propose de remonter un demi-siècle en arrière et d'entrer dans les coulisses du prix 1975, l'un des plus connus puisqu'il fut décerné à... un écrivain qui n'existait pas, Émile Ajar, avatar de Romain Gary qui l'avait remporté dix-neuf ans plus tôt. Ce n'est pas la première fois que Spire écrit sur l'auteur des *Racines du ciel*: après lui avoir consacré une thèse et participé à l'édition de ses œuvres en Pléiade, il a entrepris de raconter sa vie en trois romans – *Monsieur Romain Gary, consul général de France* (2021), *Monsieur Romain Gary, écrivain-réalisateur* (2022), et aujourd'hui *Monsieur Romain Gary,*

alias Émile Ajar. Gary a maintenant 60 ans; retraité du ministère des Affaires étrangères, il continue de publier au moins un livre par an. Des consécration, il en a connu: le triomphe public, les prix, les collaborations au cinéma, le jury du Festival de Cannes. Que peut-il attendre encore de sa carrière d'écrivain?

« QU'ÉCRIRA-T-IL ENSUITE ? »

Pour s'amuser, il a déjà expérimenté la publication sous pseudonyme. Ses tentatives sous les noms de Fosco Sinibaldi (*L'Homme à la colombe*, en 1958) et Shatan Bogat (*Les Têtes de Stéphanie*, en 1974) ont été rapidement démasquées. À Paris, soupire-t-il, un canular est si vite éventé... Qu'importe, il récidive! Son ami Pierre Michaut, chargé

d'apporter personnellement un nouveau manuscrit à Robert Gallimard, doit le lui présenter comme l'œuvre d'un certain Émile Raja, « *qui se fait appeler Émile Ajar par commodité littéraire* », et qui vit au Brésil. L'éditeur, perplexe, confie le texte à Christiane Baroche, qui donne un avis enthousiaste. Claude Faraggi, consulté à son tour, est plus réservé. Raymond Queneau, sollicité comme arbitre, est partagé. « *Sur le plan littéraire, cela se situe au point de rencontre de Ionesco, Céline, Nimier et Vian. Mais j'ai néanmoins un doute: qu'écrira-t-il ensuite?* »

Le livre est finalement envoyé au Mercure de France, satellite de Gallimard depuis 1958. Là, dans les bureaux de la rue de Condé, adresse qui donne son sous-titre au

roman, l'éditeur Michel Cournot décide de le publier tout en craignant, vu le mystère dont s'entoure l'auteur, d'avoir affaire à un poison, qui pinaillera contre la moindre correction. « *S'il est vraiment un type à part, un peu schizo sur les bords, il sera sans doute intraitable. Mais s'il est, comme je le croirais plutôt, mais je peux me tromper, un type pas du tout à part, qui a voulu faire un numéro, et qui l'a raté parce qu'il s'est laissé aller, il ne sera pas facile à corriger non plus...* »

Le roman, intitulé *Gros-Câlin* et orné d'une couverture dessinée – à la demande d'AJar – par Folon, sort le 6 septembre 1974. Gary, pendant ce temps, continue la promotion de *La nuit sera calme*, sorti au printemps... La naissance du personnage d'AJar fait office pour Kerwin Spire de scène d'exposition, préparant le cœur de l'intrigue à venir : la publication événement, l'année suivante, de *La Vie devant soi*, et les mille stratagèmes inventés par Gary pour protéger son canular. L'affaire prend bientôt une tournure rocambolesque, qui donne au récit des allures de comédie policière. Le titre initial choisi par Gary, *La Tendresse des pierres*, est repoussé *in extremis*, l'expression ayant été employée par lui dans un précédent ouvrage : indice com-promettant ! Paul Pavlowitch, petit-cousin de l'écrivain embauché pour jouer AJar face à la journaliste Yvonne Baby, brode un peu trop, au risque de se couper. Saint-Germain-des-Prés bruisse de rumeurs, et plus encore quand *La Vie devant soi* entre dans la sélection du Goncourt !

Kerwin Spire, pour raconter l'histoire en détail, s'est appuyé sur les biographies de Gary mais aussi sur des témoignages et des archives d'époque. Ils confèrent à son récit la patine d'une reconstitution historique : on recroise les grands noms de la presse littéraire des années 1970, Pivot, Piatier, Poirot-Delpech, Bastide ; Jacques Chancel règne sur *Radioscopie*, Elkabbach sur le 13 Heures de France Inter ; en toile de fond défilent les premiers mois de la présidence Giscard, le débat parlementaire sur la loi Veil et, plus anecdotiques, les attentats de l'écrivain Jack Thieuloy, qui incendie la cage d'escalier de Françoise Mallet-Joris... Écrit d'une plume allègre, exploitant à fond sa documentation sans être jamais pesant, cet excellent « romanquête » vaut d'être lu par tous les amateurs d'histoire littéraire et par tous les amateurs de Gary. Les plus fervents liront aussi les *Lettres à Sigurd*¹, son ex-condisciple du lycée de Nice, inté-

ressant document sur sa vie et ses idées à la fin des années 1930 et jusqu'en 1944. ■ Bernard Quiriny

1. *Lettres à Sigurd. 1937-1944*, Romain Gary, 144 p., Gallimard, 14 €.



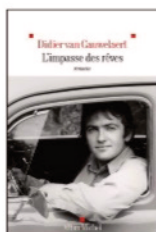
★★★★☆
MONSIEUR ROMAIN GARY,
ALIAS ÉMILE AJAR. AUX
BONS SOINS DU MERCURE DE
FRANCE : 26, RUE DE CONDÉ,
PARIS VI*
KERWIN SPIRE
240 P., GALLIMARD, 20,50 €

Amour, crime et manuscrit

Deux écrivains en quête d'éditeur voient leurs manuscrits échangés par erreur. En découvrant leurs textes, ils se dévoilent, se rapprochent, s'aiment. Anaïs est mariée à un salaud mafieux qu'elle fait mourir dans son roman d'un accident de chasse. Dès lors, la frontière entre invention et réalité s'effrite : prophétie autoréalisatrice ou crime prémédité dont le livre deviendrait la pièce à conviction ? Dans *L'Impasse des rêves*, Didier van Cauwelaert – Goncourt en 1994 pour *Un aller simple* – orchestre une tragi-comédie à la fois tendre et cruelle, où l'on retrouve son goût pour les glissements du réel, une légèreté teintée de nostalgie et la

conviction que les mots peuvent bouleverser nos existences. Derrière le narrateur écrivain, on devine la silhouette de l'auteur, qui livre un roman vif, drôle et profondément touchant, où l'amour et la littérature se confondent jusqu'au vertige. ■

Simon Bentolila



★★★★☆
L'IMPASSE DES RÊVES
DIDIER VAN CAUWELAERT
240 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €



MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Chacun sa route

Il faut savoir sortir des sentiers battus. Ainsi, en plongeant dans le nouveau roman de Jean Michelin, on a imaginé le visage d'Héloïse d'Ormesson lorsqu'elle a découvert le manuscrit de son auteur, un colonel de l'armée de terre, et son histoire assez éloignée du catalogue maison : l'odyssée à travers les États-Unis d'un groupe de trash metal baptisé Obliterator. Ah, on oubliait le titre du livre : *Nous les moches* ! Mais que l'on soit familier ou non de cet univers à grosses guitares, il s'agit avant tout d'une aventure humaine, autour d'une bande de bras cassés ayant trouvé la musique comme échappatoire à leur condition, sans vraiment être des maestros. Un quart de siècle plus tard, un coup de pouce du destin va offrir une seconde chance au groupe. Et à Jean Michelin un prétexte pour explorer les contrées et les habitants de l'Amérique profonde, qu'il décrit avec un style précis et une humanité qui font mouche. Loin des livres à « gros sujet » de la rentrée, Victor Pouchet nous balade à travers l'Hexagone, en compagnie d'un couple sympathique, Orso et Marie. À la suite d'une mauvaise nouvelle, tous deux décident de partir sur les routes de France en Renault Nevada, autoradio à fond avec une prédilection pour la variété française – d'où le titre *Voyage voyage*. D'hôtels bon marché en troquets folkloriques en passant par des musées inattendus (rendant hommage, par exemple, à la gendarmerie ou aux pigeons !). Difficile de résister à ce mélange parfaitement dosé d'humour et d'émotion. Qui nous mène, l'air de rien, plus loin que la nuit et le jour, dans l'espace inouï de l'amour...

★★★★☆
NOUS LES MOCHES
JEAN MICHELIN
256 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 20 €

★★★★☆
VOYAGE VOYAGE
VICTOR POUCHET
208 P., GALLIMARD/L'ARBALÈTE, 20 €

ET
AUSSI...

★★★★☆

IL PLEUT SUR LA PARADE

LUCIE-ANNE BELGY

256 P., GALLIMARD, 20,50 €

Sélectionné pour les prix Première Plume, Décembre, des Deux-Magots et Femina ! Quelle belle moisson pour ce premier roman de Lucie-Anne Belgy, fort méritée au demeurant. C'est tout en légèreté et en humour que l'autrice traite d'une question complexe voire délicate : l'amour fou entre un juif et une catholique qui vont devoir surmonter les récriminations d'une partie de leur parentèle face à leur mariage mixte. À la méfiance du beau-père de la shikse (« une goy démoniaque »), s'ajoute la violence inexplicable de leur cher bambin, Ariel, à l'égard des autres enfants. Désespéré, le couple parisien fait appel à une pédopsychiatre... Tout est délectable ici, des questionnements sur la religion aux séances chez la psy. À marquer d'une croix, la scène de la circoncision.

Marianne Payot

LES ÉCRIVAINS DE

LIRE
magazine

SIMONE SIGNORET.

HISTOIRE D'UN AMOUR

NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES

320 P., CALMANN-LÉVY 19,90 €

Elle est amoureuse, il est infidèle. La grande histoire du couple Simone Signoret et Yves Montand s'est étalée dans les journaux, a connu mille hauts et autant de bas, et si elle a été évidemment sincère, elle s'est nourrie de tout ce qui n'appartient pas d'habitude à une histoire d'amour. Nicolas d'Estienne d'Orves adopte le point de vue de Simone Signoret pour raconter cette liaison incandescente. Son vrai-faux récit autobiographique, qui s'appuie sur une documentation importante, débute au moment où Simone et Yves se rencontrent à l'auberge La Colombe d'or à Saint-Paul-de-Vence ; elle est mariée, déjà actrice connue, lui est en plein tour de chant. Et se clôt après la liaison entre Montand et Marilyn Monroe. Bon choix. Plutôt que toute une vie, l'auteur raconte un amour absolu, trahi, résilient.

Jean Hurtin

CÉCILE GUILBERT

Les métamorphoses

« *Que suis-je devenue ? Je compte sur ce livre pour me l'apprendre* », écrit l'autrice en préambule de ce récit incantatoire, reliant sa découverte de la spiritualité hindoue aux deuils de ses proches.



Elle aurait pu écrire un livre sur ce cousin qu'elle adorait et qui, à l'âge où la vie prend son élan, avait préféré se tirer une balle dans la tête. Puis un autre sur ses liens avec cette grand-mère despotique qui l'a élevée et chérie. Un troisième enfin sur le petit frère, « *éternel adolescent rebelle* », lui aussi suicidé. Mais plutôt que de se saisir à chaud du matériau offert, auquel tant d'écrivains auraient tôt fait de se brûler les doigts, Cécile Guilbert a préféré attendre, et atteindre « *l'âge où il devient possible de retourner la trame embrouillée du tapis pour découvrir enfin ses motifs* », à la lueur des « *feux sacrés* » que sa rencontre avec l'Inde et la spiritualité hindoue ont attisés.

UNE AVENTURE INITIATIQUE

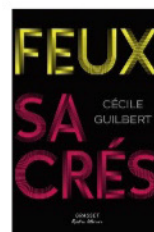
Les lecteurs de *Réanimation* (2012), dans lequel l'écrivaine évoquait la maladie soudaine ayant plongé en 2008 son époux dans le coma, se souviendront des références à la sagesse védique, déjà nombreuses dans ce récit et qui sont au cœur de *Feux sacrés*. Comme pour beaucoup d'entre nous, l'Inde a d'abord été pour Cécile Guilbert un point sur un planisphère, « *objet de fascination trouble et de fantasmagories* ». Au contact

de sa tante, de son oncle et de sa cousine, qui en étaient revenus, à l'aube des années 1980, « *méconnaissables* », l'Inde avait ensuite occupé une place croissante dans son imaginaire, non sans quelques résistances. Étudiante éprise de rationalité, la jeune Cécile ne jurait alors que par Lautréamont et Rimbaud, et ne voyait pas comment « *tous ces Indiens squelettiques à regards de fous* » pouvaient rivaliser avec « *leurs génies enflammés* ». Jusqu'à sa

rencontre à Bénarès, « *point de jonction de l'effroi et du sacré* », avec un grand sage qui allait transformer sa vision des choses.

À l'instar de l'étudiante sceptique, on serait tenté de hausser les épaules. Car en cette époque de résurgence des pratiques New Age, parler du védanta prête le flanc au sarcasme – l'autrice en a conscience. C'est pourtant un regard tout sauf illuminé que l'écrivaine porte sur sa découverte de l'hindouisme, et sur les fils reliant sa spiritualité au drame de la perte de ses proches. Dans ce « *livre des morts* », Cécile Guilbert nous entraîne dans une fascinante aventure initiatique et partage avec nous les lumières qu'elle lui a apportées. Autant de feux sacrés se révélant précieux pour s'orienter dans notre époque troublée. ■

Laëtitia Favro



★★★★☆

FEUX SACRÉS
CÉCILE GUILBERT

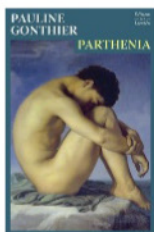
400 P., GRASSET, 24 €



Mâle programmé

« **A**u commencement, un lien posté dans une conversation World of Warcraft. » C'est ainsi que débute le second roman de Pauline Gonthier, *Parthenia*, ouvrage programmatique dans tous les sens du terme. D'abord, parce que c'est dans un programme informatique, le monde virtuel de Parthenia, que Baptiste, jeune homme un peu paumé « IRL » (« in real life », dans la vraie vie donc), va enfin trouver sa place. Un monde d'hommes, fait par et pour les hommes, ou plutôt contre les femmes. Ensuite, parce que Léa, jeune attachée parlementaire d'un futur candidat à l'élection présidentielle, est chargée de diffuser son programme réactionnaire dans ces mêmes espaces codés. Enfin, parce que l'autrice veut dénoncer, de manière structurée et implacable, cette culture masculiniste qui se propage sur les forums, les réseaux sociaux et qui régit la vie à Parthenia. Un discours dans lequel Baptiste entre par le jeu. C'est peut-être ce qui est le plus glaçant : la capacité d'attraction de ces idées nauséabondes tient à leur dimension ludique. On met un costume, un masque, on s'amuse à être quelqu'un d'autre, on est tout-puissant, alors, on se croit tout permis, on joue. Jusqu'à ce que la réalité rattrape les personnages. ■

Antoine Leiris



★★★★★
PARthenia
PAULINE GONTHIER
270 P., LES LÉONIDES,
20,90 €



La mère en mirage

Catherine dite Gogó, fuyant la Hongrie en 1945 pour la France, en train, avec le comte Károlyi, emportant avec elle les tourments de son pays. Ces années d'avant, Michka Assayas n'en connaît que des bribes. Plus tard, sa mère épousera son père et la famille vivra une drôle de vie. Styliste pour Hermès à Paris, elle rejoint les siens chaque week-end dans une maison isolée. C'est une génitrice mystérieuse, perfectionniste, élégante, tendre mais lointaine, aux prises avec ses rêves, ses rituels. Paressant au lit, dessinant dans son antre, lézardant dans son bain, inventant pour ses fils des contes fantastiques, des théories fantaisistes émaillés de hongrois. Le dimanche soir, apprêtée, elle les quitte pour retrouver Louise de Vilmorin dans son Salon bleu, ainsi qu'« *Andrémalro* », le grand écrivain dont elle est folle. Des pages émouvantes nous évoquent cette famille attachante et baroque. Dans *Une mère en fuite*, Assayas dit combien la distance d'avec cette femme insaisissable a créé une faille dans sa vie. Une vibration voluptueuse, intranquille. Les mères fuyantes distillent toujours pour leurs enfants de l'inaccompli. Un récit merveilleux et raffiné. ■

Patricia Reznikov



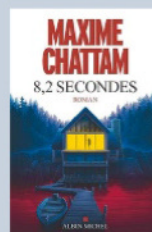
★★★★★
UNE MÈRE EN FUITE
MICHKA ASSAYAS
192 P., GRASSET, 18 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU MAXIME CHATTAM

En 2009, l'Académie internationale de recherche sur la sexualité a publié l'étude suivante : 8,2 secondes, c'est le temps d'un coup de foudre... chez les hommes. Et puisqu'on peut faire dire ce qu'on veut aux chiffres, Chattam en fait le titre de son roman : ces 8,2 secondes dureront 400 pages, à travers les récits de deux femmes, à 200 miles l'une de l'autre. Constance Holloway, d'abord. Bientôt quinquagénaire, scénariste cotée, elle vient de quitter son duplex new-yorkais pour « se réfugier dans son passé », au chalet de ses grands-parents défunts, sur les bords du lac Skaneateles, vers la frontière canadienne. Elle a « *besoin d'ouvrir la cage du temps* ». Pour y chercher les âmes de son mari et de son fils, tous deux morts il y a un an. Elle y trouvera bien plus. De son côté, May Malkasian compte les cadavres. À 34 ans, inspectrice au sein du 6^e commissariat de Manhattan, elle est intégrée en urgence dans la task force du NYPD, lancé aux trousseaux d'un tueur en série surnommé « *Grand Méchant Loup* » à cause des morsures au cou infligées à ses victimes. Deux héroïnes pour qui le temps n'a ni le même sens, ni la même valeur, ni surtout la même... durée, fût-ce pendant 8,2 secondes. Alternant les deux trames du début à la fin, Chattam ne cache donc pas qu'elles ont des liens. Mais elles font davantage que se croiser par un mobile. Certes, la mise en route de cette horlogerie du suspense est un peu longue, révélant quelques facilités d'écriture. Quelques chapitres suffisent néanmoins à huiler et élever une chair romanesque où tout est effrayant, où tout, donc, est réussi.

Hubert Artus



★★★★★
8,2 SECONDES
MAXIME CHATTAM
400 P., ALBIN MICHEL,
22,90 €. EN LIBRAIRIES
LE 5 NOVEMBRE.

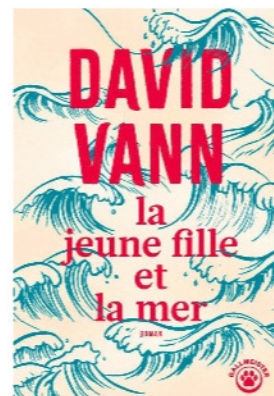
David Vann

La Jeune Fille et la Mer

On savait que les îles et les grands lacs étaient toujours étouffants, chez David Vann – outre son premier livre *Sukkwān Island*, on se souvient aussi de *Désolations* (2016) et de *L'Obscure Clarté de l'air* (2017). Nulle surprise, donc, à ce que l'océan Pacifique le soit aussi.

Du moins celui qui borde les eaux des Philippines, ce pays composé de plus de mille îles. Dont celle où Aica, 21 ans, vit chez ses parents, dans une famille de pêcheurs pauvres. Elle a une obsession : partir. Pour cela, elle n'hésitera pas à épouser le même parcours migratoire que bien des femmes philippines : se fiancer avec un étranger de passage afin d'émigrer dans le pays de ce dernier. Mais l'arnaque au touriste est également monnaie courante, par ici : recours à la prostitution, vol, chantage, meurtre. Au croisement de cet enjeu (pour Aica) et de cette menace se situe la première fiction de Vann sur l'endroit où il vit aujourd'hui. Le lecteur n'a pas eu le temps de se mouiller la nuque qu'Aica commence à draguer Robert, dit Bob, un plaisancier américain de 52 ans. Il se dit marié, mais il est seul sur son bateau, depuis longtemps. Est-il venu chercher une jeune femme pour passer du bon temps ? Que cache tout cet argent sur son bateau ? À vouloir réaliser son dessein, Aica s'est tendu un piège qu'elle n' imagine pas... et nous non plus. Tout en dépeignant finement une réalité aussi locale que globale, Vann compose, avec *La Jeune Fille et la Mer*, une tragédie contemporaine, par une langue mi-caresse mi-scalpel qui ne lésine ni sur le désir ni sur l'immoral. Un rivage, des ravages, pour un roman obsédant. ■

Hubert Artus



LA JEUNE FILLE ET LA MER
[THE SEA MAIDEN]

DAVID VANN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR LAURA DERAJINSKI, 288 P., 23,90 €.
COPYRIGHT GALLMEISTER.
EN LIBRAIRIES LE 5 NOVEMBRE.



BIO EXPRESS

1966

David Vann naît le 19 octobre sur l'île Adak, en Alaska. Il est âgé de 13 ans au moment du suicide de son père, ce qui le marquera fortement. Il gagnera sa vie en naviguant pendant des années à travers les Caraïbes et la Méditerranée, avant de revenir aux États-Unis pour écrire.

2010

Sukkwān Island obtient le prix Médicis étranger, et s'écoulera à 130 000 exemplaires en France. Ce roman court et dense avait été publié outre-Atlantique en 2009, mais dans un recueil de *novellas*, *Legend of a Suicide*, dédié à son père suicidé.

2025

Traduit en 23 langues et publié dans une soixante de pays, David Vann ne l'est cependant plus aux États-Unis, lui qui s'est notamment élevé contre le culte des armes. Après l'Europe et la Nouvelle-Zélande, il vit désormais aux Philippines.

Quand l'étranger apparaît pour la première fois, la mer est calme. Les grains de sable bien à plat sur la plage, l'air doré. En compagnie d'enfants plus jeunes, Aica se tient sur une large branche de bois flotté aux côtés de son amie, Ana Mae.

— Il est seul, dit Ana Mae. Il a un voilier.

Le voilier, amarré à la vue de tous dans la crique voisine, un mât unique, une coque blanche et lisse. Aica n'aime pas entendre ces mots prononcés à voix haute. C'est son rêve depuis trop longtemps. Ça devrait rester secret.

Il est venu à la rame dans un canot pneumatique blanc flamboyant neuf. C'est marée basse, si bien qu'il a désormais pied et qu'il tire l'embarcation entre les algues. Il patauge dans ces sandales que portent tous les étrangers. Le même bob flasque typique sur la tête et le haut anti-UV gris à manches longues, comme s'ils tentaient de paraître aussi repoussants que possible.

— Salut, lance Aica à son intention.

Il semble surpris. Un beau visage, blanc, avec un nez droit, pas aplati. De courts poils de barbe gris. Des yeux bleus.

— J'aime bien tes yeux, dit Aica.

Elle a envie de les arracher et de les mettre à son bébé, le bébé qu'elle va avoir avec lui.

— Merci, il répond. J'espérais pouvoir acheter du poisson ici.

— Tu n'arrives pas à en pêcher ?

Il sourit.

— Il faut croire que non. Je suis un vrai bon-à-rien. Si j'avais une épouse dans ce village, elle mourrait de faim ou elle apprendrait à manger des algues.

— Tu es marié ? elle demande.

— Tu as un mari ?

— Non, elle répond. Je suis célibataire. Tu es marié ?

— Tu as un mari ? il répète.

Les étrangers sont bizarres. Elle jette un coup d'œil à Ana Mae qui semble perplexe, elle aussi.

— On a des mangues, continue Aica. Et des petits poissons séchés. Ça te plaira pas.

— J'aime tout ce que vous avez ici.

Il a lâché le canot et s'est approché de la plage. Grand, comme elle l'imaginait, vieux et grisonnant, comme elle l'imaginait, avec un voilier, et américain, tout ce qu'elle avait imaginé.

— Je savais que tu viendrais, elle dit.

— Ah bon ?

— Oui.

— Mais je suis seulement là à cause du vent, il soufflait trop fort à la pointe alors je suis venu me réfugier ici.

— Y a pas de vent.

— Pas ici, mais hier soir, si, au large.

Les jeunes enfants, les cousins d'Aica, se sont agglutinés autour de lui. Ils le toisent.

— Ils veulent du chocolat, dit Aica.

L'étranger éclate de rire.

— Jolies dents, elle dit.

— À cheval donné ?

Aica jette un nouveau coup d'œil à Ana Mae, qui ignore elle aussi de quoi il parle.

— J'ai du chocolat dans le bateau, il dit. Un sachet de petits chocolats noirs, des Toblerone.

— On peut venir te voir à bord ? elle demande.

— Oui, il répond en la regardant droit dans les yeux.

Elle ressent son intérêt, aussi intense qu'un rayon de soleil.

— C'est vrai ? elle demande et elle lui adresse son plus beau sourire, en inclinant la tête comme pour prendre un selfie.

— Oh que oui.

— Mais d'abord, il faut trouver du poisson.

— Oui, s'il te plaît.

Elle le guide vers le village, le sable change sous ses pieds. Il est plus doux, plus fin, plus agréable à fouler, sans aucun élément pointu.

— Nene a un petit ami ! la taquinent les enfants en bisaya.

— Tu parles bisaya ? elle demande à l'Américain.

— Non.

— *Buang taliga*, elle lance aux enfants.

Complètement fous. Elle leur ordonne de la fermer.

Ils ont la peau plus foncée qu'elle. Elle a la chance d'être plus claire, mais elle a entendu dire que les étrangers s'en fichent, voire même qu'ils préfèrent plus foncé. Elle n'est peut-être pas assez foncée.

Les membres de sa famille l'observent depuis les portes des kubo kubos. Ils sont déjà ligués contre elle alors qu'elle n'a encore rien fait. Ils méditent déjà d'elle.

— J'AIME BIEN TES YEUX, DIT AICA. ELLE A ENVIE DE LES ARRACHER ET DE LES METTRE À SON BÉBÉ, LE BÉBÉ QU'ELLE VA AVOIR AVEC LUI

Le village est installé le long de la plage, adossé au flanc escarpé d'une colline, juste assez surélevé pour être protégé des tempêtes et des plus hautes marées. De petits arbres coupés et écorcés, enfoncés dans le sable et la terre en guise de fondation. Des toits en tôle ondulée, des murs et des sols en lattes de bambou. Quelques planches de contreplaqué et des bâches bleues, ici et là.

— Tu as quel âge ? il lui demande.

— Pas de prison, elle répond avec un sourire. J'ai l'âge qu'il faut.

Il lâche un petit rire.

— Vingt et un ans.

— Tu parais bien plus jeune.

— On m'appelle Nene. Ça veut dire fille.

— Moi, c'est Bob. Robert, à votre service, jeune damoiselle.

— À mon service ? C'est promis ?

Il s'arrête et lui sourit.

— Tu es différente de toutes les Philippines que j'ai rencontrées jusqu'à maintenant. Tu as déjà eu un copain étranger ?

— Aucun copain depuis ma naissance.

— Oh, il fait d'un air attristé.

Elle sait pourquoi. Il pense, pas de relations sexuelles ni de vie commune, rien n'est possible avec elle. Une vierge originaire d'un village sur une petite île perdue. Elle ne sait pas quoi dire alors elle se contente de regarder les poissons.

Les poissons sont trop petits pour un étranger. À peine plus large que sa main, qui est jolie et plus grande que celles des ●●●

hommes d'ici. Son hmm-hmm est plus gros aussi, il paraît. Il paraît qu'elle va avoir mal.

Les poissons d'ici sont salés puis séchés au soleil. Les étrangers n'aiment pas le sel, non plus. Mais quelqu'un doit bien avoir du poisson frais. Elle demande à Ana Mae.

Ana Mae est plus petite, plus foncée, pas belle, et elle n'a que dix-sept ans. Elle ne va pas lui voler l'étranger, Aica n'a rien à craindre. Elle pointe le doigt vers son oncle et son bateau.

— Là-bas, dit Aica à l'étranger. (Il la suit d'un pas maladroit dans ses lourdes sandales.) Tu as quel âge ?

— Cinquante-deux.

— On t'en donne quarante, elle affirme.

ELLE AIME LES VOIR MENDIER. ÇA LUI SEMBLE JUSTE. UN VIEIL HOMME BLANC, MAIGRE ET BARBU BRÛLÉ PAR LE SOLEIL, QUI TEND SA MAIN TACHÉE

Il sourit. C'est faux, il le sait, mais il est prêt à accepter son commentaire.

— L'âge, c'est qu'un chiffre, elle ajoute.

— C'est ce qu'on dit, oui. C'est la phrase la plus populaire aux Philippines.

— Non, il y a le slogan : C'est plus amusant aux Philippines.

— Tu as raison. Alors, la deuxième phrase la plus populaire. Tu es vive d'esprit.

Son oncle a du poisson frais au fond de son bateau. Un bois peint en bleu, de la crasse et un peu d'huile. Ça ne va pas plaire à l'étranger. Ils n'aiment que la propreté.

— Merci, dit Bob. Combien, pour deux poissons ?

Donc il compte les acheter.

— C'est des bonites, elle dit. Délicieux.

— Une espèce de thon, j'imagine, dit l'étranger. Ils ont l'air bon. Et peut-être qu'un seul suffira. Ils sont plutôt gros.

Son oncle lui demande combien l'étranger compte lui donner. Je ne sais pas, elle lui répond, mais ne sois pas bête, annonce un prix à peine un peu plus élevé. D'accord, il dit, alors seulement trois fois plus cher.

— Six cents pesos pour un poisson, elle dit à Bob.

— D'accord.

Il plonge la main dans son petit sac étanche pour y récupérer un billet jaune de cinq cents et un violet de cent. Elle y aperçoit le bleu éclatant des billets de mille. Il paraît qu'à Manille, on abat parfois un étranger d'une balle derrière la tête en pleine rue juste pour lui prendre son argent. Ils ont toujours de l'argent sur eux, comme des guichets automatiques sur pattes.

Des femmes empoisonnent parfois des étrangers, aussi, ou leur coupent la bite. Ici, un étranger a été tué à coups de machette par un ancien soldat. Il y a tellement d'histoires. Elle regarde souvent les vidéos de Raffy Tulfo sur YouTube, qui parlent de tous les étrangers qui se sont fait arnaquer, qui ont envoyé de l'argent à une Philippine pour qu'elle construise une maison, mais la maison n'est jamais construite. Certains se sont retrouvés sans logement et mendient maintenant dans la rue. Elle aime

bien regarder ces vidéos. Elle aime les voir mendier. Ça lui semble juste. Un vieil homme blanc, maigre et barbu brûlé par le soleil, qui tend sa main tachée.

Mais cet étranger-là a de la chance de l'avoir rencontrée, elle. Il ne passera pas sur la chaîne de Raffy Tulfo. Est-ce qu'il sait à quel point il a de la chance ?

Ana Mae attrape le poisson par les branchies d'un geste rapide et expert. Elle brandit déjà son petit couteau dans l'autre main. L'étranger la regarde se diriger vers l'eau. Un coup sec de lame dans le ventre, puis elle arrache les entrailles. Elle gratte le sang autour de la colonne vertébrale, le nettoie avec du sable et de l'eau de mer, puis elle le tend devant lui pour qu'il l'inspecte.

— Eh ben, il t'a fallu à peine deux secondes, il dit.

Ana Mae lui adresse son plus beau sourire mais elle ressemble à un garçon avec une tête de champignon. Elle ne brisera pas souvent des cœurs, elle videra seulement beaucoup de poissons.

D'autres personnes sont venues voir l'étranger, notamment les parents d'Aica.

— Ils sont timides, mais ils veulent te rencontrer.

— Bonjour, dit Bob aux parents en tendant la main.

Ils ne la serrent pas. Sa mère croise les siennes sous son menton, comme en prière. Son père est ivre, à son habitude, il regarde autour de lui d'un air perdu, il tangué un peu, ses lèvres remuent mais aucun son ne s'en échappe. Son visage émacié qu'elle déteste, son regard absent car aucune âme ne l'habite. Saoul et décharné, mais pour battre sa femme, il n'a jamais aucun problème. Ça, il y arrive toujours.

— Désolée, explique Aica. Ils ne savent pas quoi dire.

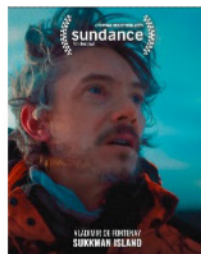
— C'est pas grave.

Il laisse retomber sa main à son flanc. Les tantes sont venues, elles aussi, elles sourient et s'inclinent.

— Vous êtes chinoises ou quoi ? elle leur demande en bisaya. Vous ressemblez à des Chinoises, comme ça. C'est pas le maire du village.

Une de ses tantes la frappe, une rapide claque d'un revers de la main, sans cesser de sourire, les yeux rivés sur l'étranger.

Aica se demande s'il a assez d'argent pour tout le village. Parce que, de toute évidence, c'est ce qu'il va devoir déboursier. ■



L'INFO EN PLUS

■ Projeté le 25 janvier dernier lors du festival de Sundance, le film *Sukkwon Island* sortira en salles le 4 février 2026. Cette adaptation du roman éponyme de David Vann est réalisée par Vladimir de Fontenay, dont le premier long-métrage (*Mobile*

Homes) avait été présenté et remarqué à la Quinzaine des cinéastes du Festival de Cannes 2017. Il se passait aux États-Unis, où le réalisateur a vécu, et où il retourne donc pour sonder à nouveau les thèmes du nomadisme et du rêve américain. Au casting, notamment : Swann Arlaud et Woody Norman.

VOUS INSPIRER

VARIÉTÉS
LE SAMEDI À 13H30

RTL

VOTRE RADIO

RENDEZ-VOUS ÉGALEMENT SUR [RTL.FR](https://www.rtl.fr)
ET SUR L'APPLICATION RTL

©FRANÇOIS ROELANTS/RTL



ELIF SHAFAK

Des ponts entre les rives

La romancière turque publie ici rien de moins que son chef-d'œuvre. Entre Londres et la Mésopotamie, la Tamise et le Tigre, le XIX^e siècle et nos jours, *Les Fleuves du ciel* entrelace les vies de trois personnages en quête de mémoire et d'un destin. Sublime.

En cette rentrée marquée par les autofictions et les récits de famille, Elif Shafak vient nous rappeler la puissance du roman. Ceux qui ont lu *La Bâtarde d'Istanbul* ou *Soufi, mon amour* connaissent son incroyable talent de conteuse, toujours apparié à une intention politique. « *Je suis une romancière issue d'un pays dont la démocratie est brisée* », confie-t-elle lors d'un entretien à distance depuis Londres, où elle s'est installée il y a dix-sept ans. Née de parents turcs à Strasbourg, Elif Shafak a suivi ces derniers en Espagne, en Jordanie, puis à Istanbul où ils sont retournés. « *Je n'ai pas le luxe de dire que j'écris surtout des histoires. Ce qui m'intéresse, ce sont les silences. En Turquie, on raconte les histoires des hommes, sultans ou dirigeants. Mais quelle est l'histoire des femmes, qu'ont vécu les minorités – juives, grecques, arméniennes ? Pour écrire, il faut creuser profondément, pour retrouver la mémoire. J'aime à croire que les écrivains sont les gardiens de la mémoire des sociétés, celle sans quoi les individus seraient oubliés.* »

UNE CITOYENNE DU MONDE AVANT TOUT

Le prologue de son nouveau roman, *Les Fleuves du ciel*, commence donc très loin. Dans cette Mésopotamie où tant de peuples, aux cultures et aux religions diverses, ont coexisté. Là où *L'Épopée de Gilgamesh*, l'une des œuvres les plus anciennes de l'humanité, est née. Dans la première partie, quelques-unes des



tablettes récoltées sur les rives du Tigre s'entassaient au British Museum. Les mots gravés dans une écriture cunéiforme seront décryptés par un jeune garçon baptisé « *Le Roi Arthur des Égouts et des Taudis* ». Le roman s'ouvre pour relater la naissance de ce héros, pauvre parmi les pauvres, sur les rives fangeuses de la Tamise. À son

époque, au milieu du XIX^e siècle, une épidémie de choléra ravage Londres. Les habitants meurent par centaines, mais Arthur survit. Sa mémoire surnaturelle et sa curiosité insatiable pour la poésie et la littérature lui ouvrent les portes de l'imprimeur de Dickens, qui l'embauche, puis du British Museum, où ses talents de

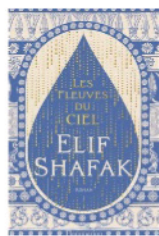
traducteur font mouche. C'est décidé: un jour, il ira en Mésopotamie, au bord du Tigre, recueillir les tablettes manquantes de la célèbre épopée.

Elif Shafak entrelace la trajectoire d'Arthur à celle de deux autres personnages. D'abord, Naryn, une petite fille yézidie, chassée avec sa grand-mère de son village au bord du Tigre. Nous sommes en 2014. La guerre enclenchée par l'État islamique bat son plein et les met en danger, mais la grand-mère est prête à tout pour que sa petite-fille soit baptisée dans leur vallée sacrée en Irak. Sur le chemin, elle raconte les massacres subis par leur peuple, les épopées et les légendes, comme celle de l'Anglais venu en aide à leurs ancêtres et dont la dépouille repose désormais dans une tombe près du fleuve.

Et puis, il y a Zaleekhah, en 2018. Récemment divorcée, cette hydrologue spécialiste de la mémoire de l'eau emménage sur la Tamise dans une péniche baptisée « *Celui qui a connu le fond des choses* ». Elle va bientôt le découvrir, mais ce nom est le premier vers de *L'Épopée de Gilgamesh*. Ce texte la relie aux autres personnages. C'est aussi le cas des statuettes anciennes que collectionne son riche oncle, ou encore d'un don pour lire, étudier, mettre au jour ce qui a été enfoui. Zaleekhah est obsédée par les fleuves disparus, enterrés sous le bitume des villes car jugés trop pollués et inutiles; Arthur, par les écritures anciennes; Naryn, par l'histoire de sa

lignée de guérisseuses et devineresses. On avance dans ce roman avec le plaisir d'un lecteur de récit à énigme, à l'affût du moindre indice, de la clé ouvrant le passage d'une époque à l'autre. Fruit d'un intense et long travail de documentation, que Shafak détaille dans la postface, ce roman séduit par sa capacité à changer de rythme et de forme en fonction des narrateurs.

« *Pour écrire la vie d'Arthur, je m'inspire de Dickens; pour l'histoire de Zaleekhah, j'écris dans une prose contemporaine; pour Naryn, enfin, j'utilise davantage de dialogues, car l'oralité est très importante dans sa culture* », explique Elif Shafak. Comme si la romancière avait voulu rassembler ici toutes les littératures qu'elle aime, tous les pays traversés, toutes les langues qu'elle parle et aime, tous les peuples qu'elle connaît. « *Il est important pour moi de jeter des ponts entre ces endroits*, conclut-elle. *Je veux penser à l'identité comme à des eaux mouvantes. Être une citoyenne du monde, ce n'est pas, comme certains l'affirment, être de nulle part. C'est être fluide, comme l'eau.* » ■ Gladys Marivat



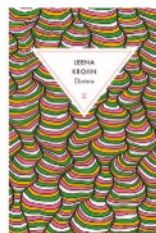
★★★★★
LES FLEUVES DU CIEL
[THERE ARE RIVERS
IN THE SKY]

ELIF SHAFAK
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ROYAUME-UNI) PAR
DOMINIQUE GOY-BLANQUET,
512 P., FLAMMARION, 24 €

Au seuil du réel



Leena Krohn est insaisissable, et l'on s'en délecte. Lorsque la protagoniste du roman reçoit un datura de la part de sa sœur, l'emprise de la plante hallucinogène gagne peu à peu chaque recoin de sa vie. Cherchant une solution pour soigner son asthme, cette dernière ingère quelques graines de « *l'herbe du diable* » et voit le monde se transformer autour d'elle. Alors qu'elle est journaliste dans un magazine consacré aux sujets paranormaux, l'inexplicable s'extrait petit à petit des articles pour s'installer chez elle, brouillant toute définition de la réalité. Le puissant psychédélique offre au texte un levier bien plus vaste pour questionner notre rapport aux illusions. Acceptons de ne pas tout saisir de ce *Datura*, car c'est précisément là que tient le talent de l'autrice finlandaise. ■ Marie Jouvin



★★★★★
DATURA [DATURA
TAI HARHA JONKA
JOKAINEN NÄKEE]

LEENA KROHN
TRADUIT DU FINNOIS
PAR CLAIRE
SAINT-GERMAIN,
256 P., ZULMA, 21,50 €



MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Parenthèse désenchantée

Depuis *L'Ami*, on sait Sigrid Nunez capable d'atteindre de grandes profondeurs avec peu: une conscience du temps qui passe, un ami décédé, un chien laissé en héritage, de solides références littéraires et une écriture assez subtile pour lier le tout lui suffisaient pour emporter notre cœur et notre raison, et les restituer emplis d'une lumineuse nostalgie. On redécouvre ce talent dans *Les Vulnérables*, lui aussi à la frontière du roman et de l'essai, qui part d'un enterrement et se poursuit par le confinement, lors duquel la narratrice se retrouve dans une grande maison avec un perroquet spectaculaire et un jeune inconnu perturbé. Et il n'en faut pas plus à Sigrid Nunez pour parler du monde, des livres et des gens, parfois de tout cela en même temps. Quand sa narratrice s'étonne d'avoir perdu « *l'habitude de lire des textes dans lesquels les hommes apparaissent sous un jour flatteur* ». Quand elle aborde le syndrome de la page blanche qui a frappé le maître de la science-fiction William Gibson après la première élection de Trump... Pendant ce temps, le covid ouvre une parenthèse désenchantée où l'improbable devient possible: la narratrice et son jeune camarade fument du cannabis et ingèrent de petites doses d'hallucinogènes pour stimuler leurs conversations. Lesquelles entraînent d'autres réflexions sur la mort de la fiction, les formes qui pourraient lui succéder – s'il reste une humanité pour les lire. Mais cela nous est dit avec tant de douceur et d'humour que l'on ne songe pas à lui reprocher son pessimisme, reflète objectivé par l'intelligence et la littérature de nos angoisses confuses.



★★★★★
LES VULNÉRABLES
[THE VULNERABLES]

SIGRID NUNEZ
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS)
PAR MATHILDE BACH,
272 P., STOCK, 21,90 €

QUE VAUT ?

LE PREMIER ROMAN DE MICHAEL MCDOWELL

Avec leurs couvertures immédiatement reconnaissables signées Pedro Oyarbide, les livres de Michael McDowell séduisent aujourd'hui un public francophone toujours plus large. Son premier roman, *L'Amulette*, publié en 1979, s'inspire de deux films alors en vogue, *L'Exorciste* et *La Malédiction*, ainsi que de leurs figures d'enfants maudits, Regan et Damien. Si McDowell n'a pas choisi de créer à son tour une figure enfantine terrifiante, cette fascination a donné naissance à *L'Amulette*, un roman d'horreur saisissant, couronné de succès dès sa sortie. L'intrigue se déroule dans l'Alabama des années 1960. Dean Howell s'apprête à rejoindre le Vietnam après un entraînement militaire, mais un grave accident lors d'un exercice le plonge dans un état végétatif. Sa femme, Sarah, voit alors sa vie réduite à un rôle de soignante, tandis que sa belle-mère, Jo, envenime la situation par ses reproches incessants, accusant la ville entière d'être responsable du sort de son fils. Bientôt, une série de meurtres et d'accidents inexplicables survient, et chacun semble étrangement lié à une amulette que Jo a offerte à l'homme qu'elle désigne comme coupable. Convaincue qu'il y a un lien, Sarah veut à tout prix retrouver ce bijou et percer le mystère avant qu'il ne soit trop tard. Dans la veine des plus grands romans d'horreur américains, ce premier texte révèle un jeune auteur déjà maître de son art, capable de captiver son lecteur de la première à la dernière page

Marie Jouvín



★★★★★

L'AMULETTE [THE AMULET]

MICHAEL MCDOWELL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURENT VANNINI, 442 P., MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, 12,90 €



Face au mal

Née en 1973, Mariana Enriquez a vécu enfant la dictature militaire argentine. Dans l'encre de ces années troubles, son écriture a puisé des motifs qui hantent son œuvre : la disparition, l'errance, la putréfaction. Dans « Un lieu ensoleillé pour personnes sombres », la nouvelle qui donne son titre au recueil, l'écrivaine s'inspire de l'affaire Elisa Lam, touriste canadienne retrouvée morte en 2013 dans le réservoir de l'hôtel Cecil, à Los Angeles, tristement célèbre pour avoir été le théâtre de crimes, de suicides et de multiples drames. Petit bijou de littérature horrifique, « Les oiseaux de nuit » suit deux sœurs, dont l'une est atteinte d'une terrible maladie, « dont le symptôme principal est la putréfaction de [sa] peau, comme si [elle] était morte. » Livrées à elles-mêmes, elles grandissent au fil de légendes locales. « Marcher sur les rives du Parana et voir une bande d'oiseaux, c'est s'imaginer entouré de femmes châtiées, métamorphosées contre leur gré, suppliant de redevenir humaines. » Les voix qui s'élèvent dans ces nouvelles hypnotiques racontent la malédiction d'être née femme dans un monde où les féminicides et les disparitions appartiennent à l'ordinaire, tant ils sont récurrents. La plume de l'autrice, poétique, est également politique, car sous la métaphore gisent les meurtres non élucidés. ■

Laëtitia Favro



★★★★★

UN LIEU ENSOLEILLÉ POUR PERSONNES SOMBRES [UN LUGAR SOLEADO PARA GENTE SOMBRÍA]

MARIANA ENRIQUEZ

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ANNE PLANTAGENET, 336 P., SOUS-SOL, 23,50 €



Écrits de l'ombre

Romancier prolifique, John Le Carré le fut tout autant dans sa correspondance. « Je déteste le téléphone, alors j'ai pris la décision quelque peu excentrique de vivre via le fax et le courrier », indiquait-il en 1994 à un ancien camarade de Sherborne School. Avant de se retirer aux confins des Cornouailles, l'espion du MI6 devenu l'un des plus grands écrivains du xx^e siècle aura vécu une existence trépidante, qu'éclairaient les lettres rassemblées dans ce recueil. Propulsé sur le devant de la scène littéraire en 1963 avec *L'espion qui venait du froid*, Le Carré avait conscience que sa correspondance serait un jour rendue publique, ce qui n'atténua jamais son franc-parler ni son humour, tant dans les analyses géopolitiques qu'il échangeait avec August Hanning, ancien patron des services secrets allemands, que dans le processus d'écriture de ses livres : « J'ai emporté les 300 premières pages [du manuscrit de *La Taupe*] au sommet de la falaise et je les ai brûlées tellement j'étais insatisfait – cinéma typique de l'auteur qui cherche à se faire plaindre », confiait-il ainsi à l'acteur Ralph Fiennes en 2009. Graves ou empreintes de légèreté, ces lettres donnent à lire l'intimité d'un homme qui mettait la même application à répondre au patron du MI6 qu'à un jeune garçon lui demandant comment devenir espion. ■

L.F.



★★★★★

DANS L'INTIMITÉ D'UN ESPION. LETTRES DE JOHN LE CARRÉ

JOHN LE CARRÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ISABELLE PERRIN, 736 P., SEUIL, 29 €



Un amour en chute libre

Deux cartons pour résumer six ans de vie commune. Voilà ce que Katharina reçoit à la mort de Hans. Des objets, comme autant de souvenirs ravivés, de plaies jamais refermées. Pourtant, tout avait commencé comme dans la plus parfaite des bluette hollywoodiennes. Le 11 juillet 1986, dans un bus qui traverse Berlin-Est, où surgissent déjà le long du Mur les premières fissures, un coup de foudre survient entre celle qui n'avait alors que 19 ans, jeune étudiante ingénue, et cet homme de trente-quatre ans son aîné, écrivain marié, collectionneur de maîtresses. D'emblée, une relation déséquilibrée et les effluves d'un amour malsain, toxique. Hans déploie, dans une RDA crépusculaire, un système de surveillance et de contrôle digne de la Stasi. C'est là que réside toute la puissance du roman de Jenny Erpenbeck, entremêlant l'intime et le politique. Plus le couple se consume et s'éloigne, plus les deux Allemagne se rapprochent et marchent vers la réunification. Et tout au long du livre, de repenser à ce titre qui nous avait interloqué, *Kairos*, dieu facétieux de l'opportunité, symbolisant pour les êtres cette chance à saisir ou à regretter, et, pour les cités, ce moment de bascule qui marquera l'Histoire pour l'éternité. ■

Léonard Desbrières



★★★★☆

KAIROS [ID.]

JENNY ERPENBECK

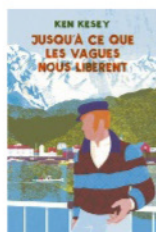
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR ROSE LABOURIE, 432 P.,
GALLIMARD, 24 €



Horreurs boréales

Figure majeure de la contre-culture américaine, Ken Kesey marqua les esprits en 1962 avec le drame en institution psychiatrique *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (dont l'adaptation au cinéma en 1975 fut multiprimée). Trente ans plus tard, lorsqu'il publie *Jusk'À ce que les vagues nous libèrent*, la folie semble s'être emparée du monde entier. Dans une Amérique des années 2020 ravagée par les aberrations du capitalisme mondialisé, l'Alaska fait figure d'ultime bastion habitable. Lorsqu'un studio de cinéma s'avise de transformer un paisible village de pêcheurs en Disney World pour les besoins d'un tournage pharaonesque, l'ex-écoterroriste Ike Sallas ne tarde pas à imaginer le pire... à moins que la nature ne finisse par se défendre elle-même. L'intrigue tortueuse du roman se fait prétexte à quantité de morceaux de bravoure – réunion animée d'une influente amicale canine, descente vertigineuse d'une montagne en draisine, irruption d'un lion de mer sauvage dans le champ des caméras... –, instaurant une ambiance résolument loufoque. Mais derrière l'humour omniprésent, la satire amère et visionnaire de Ken Kesey n'a rien perdu de son mordant. ■

Antoine Faure



★★★★☆

**JUSQU'À CE QUE LES VAGUES
NOUS LIBÈRENT (SAILOR SONG)**

KEN KESEY

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-CHARLES
KHALIFA, 512 P., MONSIEUR
TOUSSAINT LOUVREURE, 24,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 NOVEMBRE.

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆

MADDI

EDURNE PORTELA

272 P., PICCOLO, 11 €

Dans les années 1930, au Pays basque, Maddi subit un mariage arrangé, le travail domestique et des grossesses éprouvantes. Arrêtée pendant la guerre, elle disparaît dans un camp. Edurne Portela retrouve quelques traces de son nom et, face aux silences des archives, invente une voix. Plus qu'une biographie romancée, son livre restitue la texture d'une existence : fatigue des corps, poids du village, peur quotidienne. D'une écriture sobre et évocatrice, l'autrice redonne chair à une vie happée par l'Histoire.

Simon Bentolila

★★★★☆

LE TROU

HIROKO OYAMADA

176 P., SATELLITES, 8,50 €

Venue s'installer à la campagne avec son mari, une jeune femme se retrouve happée par un quotidien étrange : ennui, chaleur accablante, insectes envahissants. Un jour, elle aperçoit un animal inconnu et tombe dans un trou au bord d'un champ. De cette fissure banale naît un malaise grandissant, où l'ordinaire se teinte d'irrationnel. Hiroko Oyamada signe un court roman hypnotique, qui transforme le décor rural en territoire de l'étrangeté, et explore avec une précision subtile la perte de repères.

S.B.

★★★★☆

ADIEU ZANZIBAR

ABDULRAZAK GURNAH

432 P., FOLIO, 10 €

Un jeune orphelin, Hassan, grandit à Zanzibar dans la pauvreté et la peur, avant d'être recueilli par une famille indienne musulmane. Entre trahisons et amitiés fragiles, son destin croise celui de figures marquées par la colonisation, la ségrégation raciale et les bouleversements du xx^e siècle. Abdulrazak Gurnah, Prix Nobel de littérature, tisse une fresque sensible et implacable, où la mémoire de l'exil et la quête d'identité trouvent une voix sobre, sensible et inoubliable.

S.B.

INGRID ASTIER

En plein dans le mille

L'autrice avait fait grande impression en 2010 avec son très remarqué *Quai des enfers*. *Ultima* marque son retour à la Série noire. On replonge avec joie.



L'été 2025 restera comme celui où l'on s'est à nouveau baigné dans la Seine à Paris. Et l'automne 2025 marque à coup sûr, après six ans, le retour en librairie d'Ingrid Astier, un bon coup du destin. Car c'est à elle qu'on devait les tout premiers romans sur la Brigade fluviale de la police parisienne : *Quai des enfers* en 2010 et, dans une moindre mesure, *Angle mort* en 2013. Après être passée par les toits de la capitale (*Haute voltige*, 2017), puis par Tahiti (*La Vague*, 2019, seul roman hors de la Série noire), elle revient en bords de Seine avec *Ultima*. En réactivant Rémi, personnage majeur de son premier livre.

QUAND TOUT « MERDE »

Ancien élément phare de la « Fluv' », ce dernier est devenu le meilleur tireur de haute précision de la BRI. Tout le monde le dit. Même son chef, qui ne peut pas l'encadrer mais qui, en cette veille de Noël, est forcé de l'intégrer à une mission : protéger le très puant Richard Schönberg. Malgré des menaces de mort, ce riche magnat des affaires et des médias a maintenu son réveillon au musée des Arts forains, invitant élus, édiles et autres *people*. L'Antigang doit quadriller la zone. Rémi, se poster en hauteur, rive à son arme favorite : un Ultima Ratio, fusil de haute précision, manié par les tireurs d'élite de la police française. En

« dernier recours », comme le signifie son nom latin. Quelques heures plus tard, un tir. Un mort. Non pas Schönberg, mais un député invité. La BRI a « merdé », l'IGPN s'en mêle, quelqu'un va devoir porter le chapeau (à commencer par Rémi). Cependant que la Crim' du 36 entre en scène, enquêtant sur le meurtre du député. Ces deux intrigues en épousent une autre : des geeks activistes, lancés contre des lobbys de la Big Tech, armés d'un Ultima Ratio...

Comme toujours, Ingrid Astier s'est pointilleusement documentée, voire immergée dans les réalités, gestes et procédures dépeints. Malgré des longueurs, la chair fictionnelle naît de ce réalisme incarné et de l'arôme d'un verbe tour à tour cru, charnel et féérique. Guerre des polices, damnations sentimentales, réflexion sur la sacralisation de la technologie numérique : en 2025, le roman du retour est un autre événement parisien. ■

Hubert Artus



★★★★★

ULTIMA
INGRID ASTIER

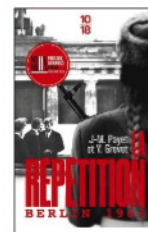
448 P, GALLIMARD/SÉRIE NOIRE,
21 €

Pions et espions

Yves Grevet et Jean-Michel Payet, droits dans leurs bottes : des faits, des dialogues, des comportements. Et (quasi) rien d'autre. C'est le principe que le duo a décidé de suivre pour raconter la guerre froide et précisément les huit jours précédant la venue de JFK à Berlin, en juin 1963. Un roman d'espionnage addictif, en chapitres courts, qui suit plusieurs personnages convoqués au rapport par les auteurs : des flics d'Allemagne de l'Ouest et de l'Est, des agents américains en poste à Berlin, des agents de la Stasi en planque et une tireuse d'élite sortie des tréfonds d'une prison soviétique et envoyée à l'Ouest pour commettre un attentat... *La Répétition. Berlin 1963*

est loin des romans de John Le Carré et de ses espions torturés, bouffés par leur morale souvent changeante. Et pourquoi pas d'ailleurs. Le grand John n'est pas le seul à pouvoir raconter cette période de l'Histoire qui a changé le monde. Yves Grevet et Jean-Michel Payet, ne venant pas du monde de l'espionnage mais de l'Éducation nationale pour l'un et de l'urbanisme pour l'autre, optent pour l'efficacité et le suspense, emballés avec un grand souci de réalisme – tel qu'on peut l'imaginer. Il est évidemment question de trahison, de mensonges, d'agent double, de passé trouble. Ce roman est franchement réjouissant. ■

Éric Libiot



★★★★★
LA RÉPÉTITION.
BERLIN 1963
YVES GREVET,
JEAN-MICHEL
PAYET

504 P, 10/18, 18,90 €



Rien que pour leurs yeux

Quand le père de Ji-Woon quitte le foyer pour une autre femme, elle observe, désolée, sa mère Umma sombrer dans la déprime. Cette dernière, comme le veut la tradition sud-coréenne, dévore les yeux des poissons qu'elle cuisine dans leur petit appartement de Los Angeles en espérant un regain de chance. Le nouveau compagnon d'Umma, George, est horripilant à bien des égards. La jeune femme solitaire se met à rêver d'yeux du même bleu que ceux de George, terriblement appétissants, et enchaîne visions et crises de paranoïa... tandis que monte en elle une envie irrépressible de se venger de ceux qui la contrarient. Dans *Les yeux sont un morceau de choix*, son premier roman, Monika Kim signe un habile portrait de jeune femme croulant sous le poids des attentes et des traditions patriarcales sud-coréennes, tandis que le regard des Américains blancs s'avère toujours chargé de stéréotypes – le fétichisme des conservateurs est à peine plus dérangeant que l'empathie exagérée des progressistes revendiqués. Si la narration prend le temps qu'il faut pour installer la psychose, la brièveté des chapitres assure une lecture fluide et digeste. Comme le corps vitré, apparemment. ■ **Antoine Faure**

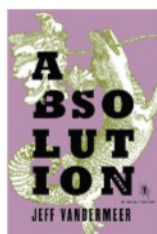


★★★★★
LES YEUX SONT UN MORCEAU DE CHOIX
[THE EYES ARE THE BEST PART]
MONIKA KIM
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NATHALIE PERONNY,
400 P., ROBERT LAFFONT/
PAVILLONS, 22,90 €



Retour sur Zone

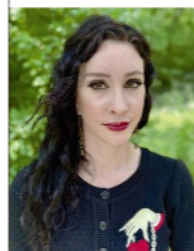
De la méfiance, d'abord. Combien d'auteurs ont abîmé leur héritage en se lançant, des années plus tard, dans l'écriture d'un nouvel opus venu compléter l'univers de leur trilogie culte ? Puis, comme un poison lent, une curiosité malsaine, l'appel irrésistible de la Zone X, cette contrée mystérieuse, hostile qui engloutit et consume quiconque ose l'approcher. Née de l'esprit de l'Américain Jeff VanderMeer, elle était loin d'avoir livré tous ses secrets. Car le triptyque du « Rempart Sud » – et surtout son premier tome, *Annihilation* –, avait d'abord pour ambition de stimuler la peur jusqu'à la paranoïa, de se nourrir des illusions du lecteur, quitte à provoquer chez lui de la frustration. *Absolution* ne vous apportera que peu de réponses sur la nature du mal, mais réussit le pari d'être à la fois un trésor pour les connaisseurs et une porte d'entrée électrisante pour les profanes. Trois parties, trois expéditions pour raconter les prémices de la confrontation avec la Zone X, entre établissement d'une frontière et mise en place d'une unité secrète chargée de contrôler la menace. Un retour aux sources pour poser une question, comme un point d'exclamation : qui, de la terrifiante entité présente à nos portes ou de la bureaucratie froide, tentaculaire, qui cherche à s'en emparer est la plus dangereuse pour l'humanité ? ■ **Léonard Desbrières**



★★★★★
ABSOLUTION [ID.]
JEFF VANDERMEER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR
GILLES GOULLET, 544 P.,
AU DIABLE VAUVERT, 27 €

Des vacances en enfer

Après le succès de son excellente trilogie *The Ruinous Love*, Brynne Weaver donne une nouvelle raison aux lecteurs sensibles de sauter le repas tout au long de *Tourist Season*, le premier tome de sa saga *Season of Carnage*. En maîtresse canadienne de la « dark romantic comedy », morceaux de chair, giclures de sang, histoire d'amour et assassinats sont au rendez-vous, signant une nouvelle fois son appartenance tenace à ce sous-genre peu exploré de la romance. L'héroïne, Harper, s'est installée à Cape Carnage pour tirer un trait sur son passé, et celle-ci se l'est juré : la sécurité



de cette ville sera maintenue quoi qu'il en coûte. Si un touriste ose s'aventurer sur le chemin du harcèlement de rue ou, pire encore, celui de l'agression sexuelle, il passera instantanément

entre les lames de Macaron le Glouton, un broyeur à végétaux très performant. Une vie de jardinière peu commune que Nolan Rhodes guette de près. Chaque année, il assassine l'un des responsables de l'accident qui a tué son frère, et Harper est la prochaine dans le viseur. Lorsqu'un détective débarque dans la ville, les deux ennemis sont contraints de glisser leurs desseins respectifs sous le tapis l'espace de quelque temps. Cette trêve obligée fait naître une attirance tourmentée entre les deux protagonistes qui n'ont pourtant d'autre choix que de se détester... C'est jubilatoire ! ■

Marie Jouvin



★★★★★
SEASONS OF CARNAGE (T. 1). TOURIST SEASON [ID.]
BYRNNE WEAVER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR LAURIANNE CRETENAND, 432 P.,
VERSO, 19,90 €



Grand fauve

Parce qu'il prolonge un bonheur de lecture unique, *Giuseppe Tomasi di Lampedusa. Une biographie* s'impose comme le révélateur indispensable du roman de Lampedusa, *Le Guépard*. Publié en 1958 après sa mort, pénétré d'un souffle stendhalien qui mêle grandeur épique et sensibilité romantique, ce livre, qui pourtant traitait d'un sujet si peu en rapport avec les préoccupations de son époque, devint rapidement un best-seller. Le mythe atteignit son apogée lorsqu'il fut porté à l'écran par Luchino Visconti en 1963. On imaginait Lampedusa comme un alter ego de son héros, cet aristocrate sicilien qui assiste à la disparition d'un monde tandis que l'Italie se métamorphose à l'arrivée des troupes de Garibaldi. Loup Odoevsky Maslov nous en restitue la figure réelle avec maestria dans un ouvrage nourri de documents et d'entretiens inédits. Cette vie de Lampedusa a pour fond les tragédies de l'histoire italienne. À l'évidence, l'effondrement n'est pas une question de classe sociale. Il s'agit d'un sentiment intime ressenti par chaque génération. Voilà qui explique peut-être la portée universelle d'un roman écrit par un auteur qui apparaissait comme un homme réservé, de tempérament plutôt solitaire, et qui ignora tout de la destinée de son œuvre. ■

Serge Sanchez



★★★★★
GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA.
UNE BIOGRAPHIE
LOUP ODOEVSKY MASLOV
314 P., SÉQUIER, 22,50 €



Sourire à la mort

Traduit pour la première fois, *Les Délices du Démon* est le premier livre d'Ambrose Bierce, alors âgé de 31 ans : une compilation de textes parus dans le *San Francisco News Letter*, le journal qui avait accueilli ses premiers pas de journaliste après la guerre de Sécession. Les hasards de l'existence font que le volume sera publié non en Californie mais à Londres, où Bierce s'installe en 1872, après son mariage ; il opte au passage pour un pseudonyme, Dod Grile, anagramme, dit-on, de *dog riled* (« chien agacé »). Les admirateurs de ses *Histoires impossibles* et du légendaire *Dictionnaire du Diable* retrouveront dans ce recueil hétéroclite – microfictions, petits essais, nécrologies imaginaires, aphorismes, et même quelques poèmes – tout l'humour noir, tout le cynisme et tout le côté macabre de Bierce, inlassable inventeur d'histoires de trépas, de violences gratuites, de souffrances et d'injustices, écrites sur un ton flegmatique, narquois et gai. C'est inégal, parfois répétitif, presque toujours jubilatoire. Plus que dans les chutes, point fort habituel des auteurs de textes brefs, Bierce excelle plutôt dans les incipits, à l'image de celui-ci : « N'avez-vous jamais pensé, cher lecteur, qu'être mort pourrait bien s'avérer particulièrement agréable ? » Maintenant que vous le dites... ■

Bernard Quiriny



★★★★★
LES DÉLICES DU DÉMON
(THE FIEND'S DELIGHT)
AMBROSE BIERCE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JÉRÉMY CHÂTEAU,
256 P., FINITUDE, 22 €

L'œuvre en chantier

De Thierry Metz, on connaissait *Le Journal d'un manœuvre*, qui occupe dans certaines bibliothèques une place à la fois centrale et à part. La publication de *Lettres à la Bien-aimée et autres poèmes* complète salutairement la vision d'un auteur si singulier. Il a été employé d'abattoir, ouvrier agricole, maçon... Et paradoxalement, cette confrontation à la réalité la plus concrète est devenue le levier d'une œuvre puissamment métaphysique. À travers le temps et les épreuves, le poète est resté fidèle à cette question : comment dire le monde, toucher ce



dont le sens nous échappe ? Thierry Metz et son épouse ont perdu un enfant, Vincent, âgé de 8 ans. « *L'enfant est mort*, écrit-il. *La mère n'en parle jamais. Peut-être est-il*

toujours dans ce qu'elle ne dit pas. » Cette disparition impose à l'amour, sans lequel on ne peut vivre, de se reconstruire, de se redéfinir. Mais les mots n'apportent aucune consolation, aucun repos, ils taisent l'essentiel. En 1996, Thierry Metz entre à l'hôpital psychiatrique de Cadillac pour soigner sa dépendance à l'alcool. Il se suicide l'année suivante, à l'âge de 40 ans. Dans *Carnet d'Orphée*, qui clôturait ce recueil, ainsi que l'écrit Isabelle Lévêque dans la préface, le poète est tenté de qualifier son œuvre d'inachevable. « *Je n'ai pas été maçon pour rien* », écrit-il ailleurs. C'est exact. Une maison, un poème, un homme, aucune différence... ■ S.S.

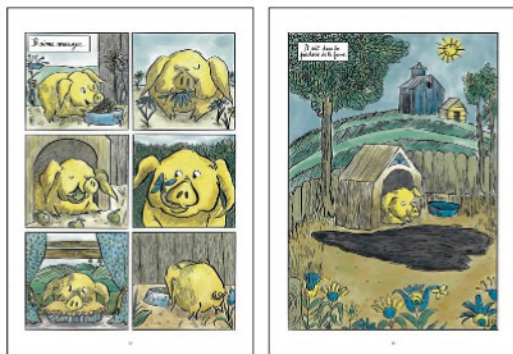


★★★★★
LETTRES À LA BIEN-AIMÉE ET AUTRES POÈMES
THIERRY METZ
400 P., POÉSIE/GALLIMARD,
10,30 €

LOUISON

Porculus fait peau neuve

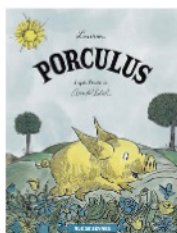
L'autrice redonne vie au cochon culte des années 1970 dans une BD pleine d'humour et de modernité.



Des centaines de milliers d'enfants ont grandi avec *Porculus*, album culte qu'Arnold Lobel publia en 1969 (et paru en France en 1971). Parmi eux, la petite Louison, qui en propose quelques années plus tard une adaptation en bande dessinée. L'histoire reste inchangée, toujours aussi savoureuse : Porculus est un jeune cochon heureux, choyé par ses fermiers, qui passe ses journées à se prélasser dans sa flaque de boue préférée. Jusqu'au jour où la fermière entreprend un grand ménage et, horreur !, aspire la flaque tant aimée. Dépit, Porculus quitte la ferme à la recherche d'un nouveau bain de boue. Début de ses multiples mésaventures...

Confronté au monde extérieur, Porculus découvre les duretés de la vie : rejeté par d'autres animaux à qui il propose de partager une flaque, il finit par s'aventurer dans la grande ville voisine, où l'attendent de nouvelles épreuves et surprises. Louison apporte à ce récit intemporel son regard à la fois tendre et incisif, entre chronique du quotidien et critique subtile de la société. Fidèle à l'esprit originel de Lobel, elle y ajoute son trait vif et expressif, hérité du dessin de presse, qui dépoussière l'œuvre et en révèle toute la modernité. Grâce à cette adaptation, les jeunes lecteurs d'aujourd'hui découvrent un Porculus à la fois drôle, attachant et étonnamment contemporain. ■

Mathieu Charrier



★★★★★

PORCULUS LOUISON

64 P., RUE DE SÈVRES, 14,50 € (À PARTIR DE 4 ANS)

Picsou sans le sou !

Horreur ! Picsou n'est plus le canard le plus riche du monde ! Le vieil avaré s'est fait dépasser par un milliardaire très habile avec les cryptomonnaies, une caricature à peine voilée d'Elon Musk. Mais évidemment, Picsou n'a pas l'intention de se laisser détrôner. Avec l'aide de ses neveux et surtout de Géo Trouvetou, il se lance à son tour dans les nouvelles technologies, n'hésitant pas à investir l'intégralité de sa fortune... Pour son premier scénario consacré à cet univers, Jul (déjà bien connu pour avoir repris Lucky Luke) fait ce qu'il maîtrise le mieux avec *Picsou et les Bit-coincoins* : truffer son récit de jeux

de mots et de clins d'œil à notre monde contemporain. Sous le crayon de Nicolas Keramidass, Picsou, qui fêtera ses 80 ans l'an prochain, prouve une fois encore qu'il reste indémodable. ■

M.C.



★★★★★

PICSOU ET LES BIT-COINCOINS

JUL, NICOLAS KERAMIDAS
48 P., GLÉNAT, 11,50 € (À PARTIR DE 9 ANS)

ET AUSSI...

★★★★★

MA BELLE-MÈRE EST UNE SORCIÈRE
LUCIE MIKAËLIAN, JESS PAUWELS

32 P., GALLIMARD JEUNESSE, 14,90 € (À PARTIR DE 5 ANS)



« À toutes les belles-mères qui en ont marre des histoires de marâtres laides, cruelles et maléfiques... » Dès la dédicace de l'autrice, le ton est donné : enfin une histoire positive

autour des belles-mères. Ici, celle d'Alma, 5 ans, s'appelle Rosa. Depuis deux ans, les parents d'Alma sont séparés, et la petite peine encore à s'y faire. Pourtant, Rosa fait tout pour elle : elle l'emmène à la piscine, lui fait faire du roller ou l'autorise à regarder la télévision, le tout sur fond d'orgie de bonbons. Malgré tout, Alma doute... surtout quand elle relit son conte préféré, *Blanche-Neige et les sept nains*. Et si Rosa était une sorcière ? Alma décide alors de mener l'enquête, quitte à aller un peu trop loin. Malin et espiègle, le récit est joliment illustré par Jess Pauwels. M.C.



★★★★★

LE LYS DU CIEL
LEE GEUM-YI

288 P., ALBIN MICHEL
JEUNESSE, 15,90 € (À PARTIR DE 10 ANS)

Paru en 1999
et vendu à plus de

700 000 exemplaires en Corée, ce roman best-seller arrive enfin en France ! Il raconte une histoire d'amitié entre trois adolescents : Miru, 12 ans, qui quitte Séoul pour s'installer à la campagne avec sa mère après le divorce de ses parents ; So-Hee, élève modèle qui vit seule auprès de sa grand-mère ; Bah-Woo, marqué par la perte précoce de sa mère et devenu depuis taciturne. Ensemble, ils grandissent, s'épaulent et affrontent les questionnements du passage à l'âge adulte. Porté par une écriture sensible, ce récit universel séduit par son humanisme et sa douceur, sur fond de campagne coréenne à la fois réaliste et enchantée. M.C.

QUE VAUT ?

SHIMAZAKI IN THE LAND OF PEACE



Trente ans après avoir été enlevé et formé par un puissant groupuscule armé qui en a fait l'un de ses éléments les plus redoutables, Shimazaki retourne dans son pays natal. Bien décidé à vivre loin de tout conflit, il va vite découvrir que la paix a un prix, alors que ses anciens frères d'armes le traquent, semant la mort sur leur passage. Plus qu'une énième variation autour de la rédemption, *Shimazaki in the land of peace* est avant tout une œuvre d'une force et d'une actualité brûlantes autour de la notion même d'endoctrinement. Jusqu'où peut-on aller au nom de ses idéaux ? Comment évoluent-ils et pourquoi sont-ils condamnés à se fracasser inlassablement aux rivages de la réalité ? Ce sont quelques-unes des passionnantes questions soulevées par ce vrai-faux thriller d'espionnage en dix tomes, sorte de pendant sombre et nihiliste du récent *Une bataille après l'autre* de Paul Thomas Anderson, réalisateur avec lequel il a plus d'un atome crochu. Plus subversif qu'il n'en a l'air, *Shimazaki in the land of peace* décortique avec brio un monde au bord de l'implosion faisant face à des contradictions toujours plus violentes.

Ilan Ferry



★★★★☆
SHIMAZAKI IN THE LAND OF PEACE

GOUTEN HAMADA, TAKESHI SESHIMO
TRADUIT DU JAPONAIS PAR DJAMEL RABAHI, 208 P, PIKA, 7,70 €. TOME 2 EN LIBRAIRIES LE 3 DÉCEMBRE 2025.

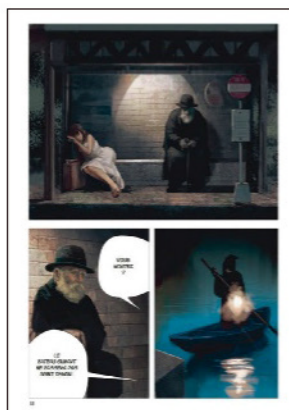
SHIRO KUROI

Entre l'ici-bas et l'au-delà

Dans *L'Hôtel de l'autre monde*, le mangaka japonais invite le lecteur à une halte introspective entre la vie et la mort.

« Ça te dirait de faire une escale dans cet hôtel avant de traverser la rivière ? »

C'est avec ces mots qu'un vieux monsieur grisonnant invite la femme de sa vie à s'arrêter dans un établissement qui ressemble à un grand chalet en bois. Mais cet hôtel est tout sauf un lieu de tourisme : perché sur la rive du fleuve séparant le royaume des vivants de celui des morts, il sert de refuge aux âmes souhaitant faire une pause avant le grand saut. Et notre couple de retraités va ouvrir la valse de ces histoires où des liens se renouent, des retrouvailles s'opèrent, et où certains regrets refont parfois surface... Toujours avec le même objectif : trouver une forme de paix intérieure avant de partir. Shiro Kuroi avait d'abord dessiné ces mini-histoires dans des fanzines, tout en couleurs, avant de connaître le succès avec *Léviathan* et *Dragon Hunt Tribe*. Il posait déjà les grandes questions de la vie, des liens humains et de l'âme, sur fond d'interrogation essentielle :



est-il temps de répondre à l'appel de l'au-delà et de traverser la rivière ? Au-delà de ces récits saisissants de nostalgie et de poésie, où la vie côtoie la mort, l'amour et la haine, le dessin séduit et interpelle. Minutieux et détaillé, il rappelle le travail de certains romans graphiques contemporains tout en s'inscrivant dans la tradition des mangas explorant le thème de l'au-delà, à

l'instar de *Barbara*. *L'entre-deux-mondes* de Moto Hagio ou de *Coma héroïque dans un autre monde* de Hotondo Shindeiru. ■

Mathieu Charrier



★★★★☆

L'HÔTEL DE L'AUTRE MONDE

SHIRO KUROI

TRADUIT DU JAPONAIS PAR DAMIEN GUINON, 176 P, KI-00N, 15 €

Le Viking brise la glace

Quand deux auteurs français se lancent dans un western viking façon manga, le résultat ne peut qu'attiser la curiosité. L'intrigue nous plonge au IX^e siècle, dans le nord de la Germanie. Les terres sont glacées, la nature sauvage, mais notre guerrier légendaire (montagne de muscles au regard effrayant) s'y est retiré. Sa retraite prend fin lorsqu'une jeune fille du village voisin tombe sous la menace de Sigvard et de son armée de Horks. Le héros doit reprendre les armes, affrontant à la fois ses fantômes intérieurs et une violence d'une brutalité animale. Maxime Truc et Loïc Cassou, qui se sont rencontrés sur les bancs d'une école de cinéma, signent avec *Odr* un rare seinen français, prévu en deux tomes, qui séduira notamment les amateurs de *Vinland Saga*. ■



★★★★☆

ODR (T.1)

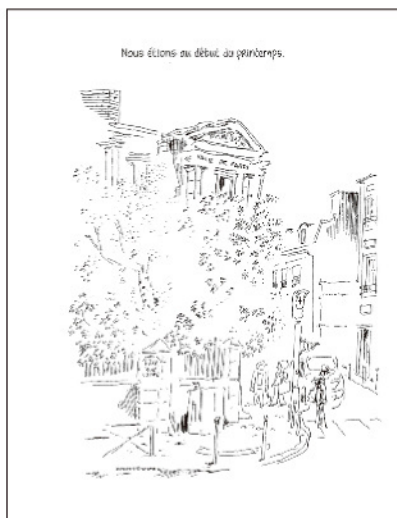
MAXIME TRUC, LOÏC CASSOU

336 P, KANA, 13,95 €

DABITCH • NYLSO

Traits magiques et poétiques

L'Homme à la licorne est un voyage à travers un monde imaginaire qui parfois empoisonne la réalité. Un dessin subtil et délicat pour une histoire qui prend mille chemins différents.



C'est un dessin d'une infinie délicatesse. Des petits traits comme autant de virgules ou d'apostrophes qui englobent un monde de poésie. Dès les premières pages, Nylso impose sa marque, son univers. On pense parfois à Sempé dans cette façon d'effleurer un personnage, une rue, un paysage mais, très vite, le récit voyage et Nylso tient le cap avec Christophe Dabitch dont le scénario invente également un monde à lui seul. *L'Homme à la licorne* est un album ample et discret, romanesque et quotidien, magique et réaliste. Il a pour point de départ le musée de la Chasse et de la Nature, dans le Marais à Paris – lieu étonnant qu'il faut absolument visiter, dont le titre ne dit pas forcément l'humour, le baroque et les surprises qui s'y cachent. Notamment une pièce consacrée aux animaux imaginaires. Et parmi eux, c'est la licorne qui intéresse Christophe Dabitch, dont un certain Albert Lustig aurait prouvé l'existence dans les années 1950...

Christophe Dabitch s'informe, cherche et creuse cette histoire qui a tout l'air d'un fantasme, d'une illusion, d'une aberration. Et pourtant, l'auteur y croit et veut comprendre. Il met en scène sa quête improbable et Nylso, infatigable croqueur de vie, le suit au trait et à la trace. La fiction se démultiplie, la magie opère : c'est à la fois une plongée dans l'imaginaire et un précis artistique magnifique. Comme si les deux auteurs avaient poursuivi leur propre chemin à travers des histoires plus grandes qu'eux mais qu'il faut saisir au ras de bitume. ■

Éric Libiot



★★★★☆
L'HOMME À LA LICORNE
DABITCH, NYLSO
224 P., FUTUROPOLIS, 25 €

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
PUNK À SEIN
MAGALI LE HUCHE
216 P., DARGAUD, 25 €

Parmi les mille albums en forme d'autofiction, genre très à la mode en bande dessinée et parfois agaçant, ce *Punk à sein* de Magali Le Huche, est l'un des plus réussis. L'autrice, qui avait étalé au grand jour sa passion pour les Beatles, raconte ici son cancer du sein. Elle le fait à sa façon maintenant connue : humor (oui, même sur le sujet), distance, autodérision, émotion qui affleure. En lieu et place de son amour pour McCartney, c'est Joe Strummer, des Clash, sosie du chirurgien, qui vient égayer les pages. E.L.

★★★★☆
SILENT JENNY
MATHIEU BABLET
320 P., RUE DE SÈVRES, 31,90 €

Le scénario de *Silent Jenny* est parfois un peu complexe mais le dessin est magnifique et le projet ambitieux. En 300 pages et en grand format, Mathieu Bablet, cadreur de la science-fiction, raconte un monde futur manquant d'expirer à cause de la disparition des abeilles et de la biodiversité ; Jenny, solitaire et peu causante, cherche à récupérer des traces d'ADN de ces hyménoptères. Bablet invente des personnages étranges et des paysages asséchés qu'il anime d'un crayon coupant, sec, d'une beauté souvent touchante. E.L.

★★★★☆
BESTIAL (T. 1). SARAMZA 61
CORBEYRAN, MALISAN
56 P., KAMITI, 15,90 €

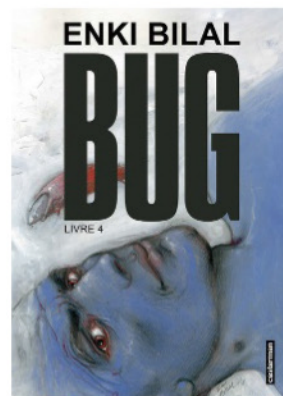
Écrit par Éric Corbeyran, scénariste multiplume adepte des genres, et dessiné par Luca Malisan, au trait très cinématographique, plein de contrastes et d'allant, ce premier tome de *Bestial* revisite le mythe du loup-garou dans une ambiance thriller-polar. Gary, homme au métabolisme transformé, tente d'échapper à ses poursuivants, entre Moscou et Berlin. Corbeyran connaît son boulot et visse un scénario qui assume la série B. Malisan, lui, complète le mouvement avec un plaisir contagieux. E.L.

Enki Bilal

Bug. Livre 4

Depuis le temps, on devrait être habitué... Cela fait maintenant cinquante ans tout rond que Enki Bilal promène son crayon sur les étagères de la bande dessinée. Et le vieil amateur se souvient (avec émotion) de la publication de la série *Légendes d'aujourd'hui* avec Pierre Christin au scénario, notamment *La Croisière des oubliés* et *Les Phalanges de l'Ordre noir*. Oui, on devrait être habitué au trait de Bilal, puissant, organique, romanesque, physique... Et puis un nouvel album paraît et le choc est toujours là. Dans ce quatrième « livre » de *Bug*, sur cinq, Bilal continue d'explorer les méandres d'un monde futur qui n'apparaît pas si futuriste : le chaos gronde, la guerre n'est pas loin, l'IA est entre les mains du mal et tout semble bientôt se dénouer sur l'île de Lampedusa, là où se cache Kameron Obb, celui qui possède toutes les connaissances de l'humanité et qui ne pense qu'à retrouver sa fille Gemma, alors qu'il est censé sauver la Terre. Lorsque Enki Bilal a publié le premier tome de *Bug*, en 2017, Trump entrait à la Maison-Blanche, le covid n'était qu'un nom, l'IA attendait son tour, Poutine préparait la guerre en Ukraine dans son coin, les populistes fourbissaient leurs armes sans rien dire... En huit ans, les menaces imaginées par Bilal ont malheureusement pris corps. Les artistes voient toujours un peu plus loin. Alors, Bilal s'accroche à son crayon, à son pinceau, griffe la page, dessine ses peurs, raconte une époque qui ne sait plus où elle va. Les visages, les bâtiments, les regards, les objets... chaque dessin résonne et fait écho à l'époque actuelle. Magnifique. ■

Éric Libiot



BUG. LIVRE 4

ENKI BILAL

80 P., 20 €. COPYRIGHT CASTERMAN.
EN LIBRAIRIES LE 29 OCTOBRE.



BIO EXPRESS

1951

Naissance à Belgrade (ex-Yougoslavie) et arrivée en France en 1961. Enki Bilal fait les Beaux-Arts, travaille à *Pilote* et rencontre le scénariste Pierre Christin avec lequel il publie son premier album, *L'Appel des étoiles*. Suivront plusieurs albums labellisés « Légendes d'aujourd'hui » : *La Croisière des oubliés* (1975), *Le Vaisseau de pierre* (1976), *La ville qui n'existait pas* (1977)...

1980

Il crée l'affiche du film *Mon oncle d'Amérique* d'Alain Resnais. Ce qui le pousse vers le cinéma. En 1982, il dessine quelques décors de *La vie est un roman*, toujours de Resnais. Puis il réalise son premier film *Bunker Palace Hotel* (1989), suivi de *Tokyo Moon* (1996) et *Immortel, ad vitam* (2004). Des univers proches de la science-fiction.

1987

Enki Bilal obtient le grand prix du 14^e Festival d'Angoulême. Il avait commencé à travailler seul, dessin et scénario, dès 1980 avec *La Trilogie Nikopol*. Suivront, toujours en solo, *La Tétralogie du monstre* (1998-2007) et *Coup de sang* (trois tomes entre 2009 et 2014). Il se fait aussi peintre et expose régulièrement.

Je venais (**NOUS** venions !) d'échouer sur une île presque déserte nommée Lampedusa. J'ai tout naturellement réactivé les systèmes d'eau et d'électricité de l'hôpital LFH (Lampedusa Filter Hospital), à l'abandon depuis le milieu des années 2030 et les bombardements par les Ligues Fascistes du Nord (2037).

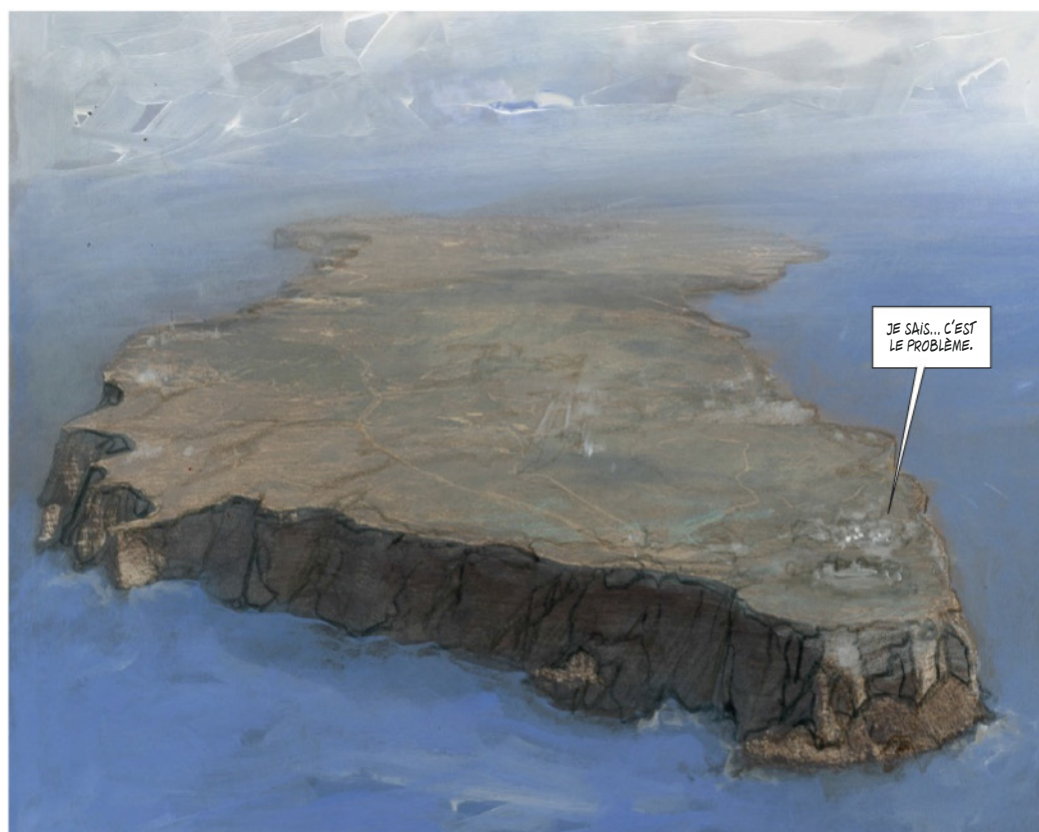
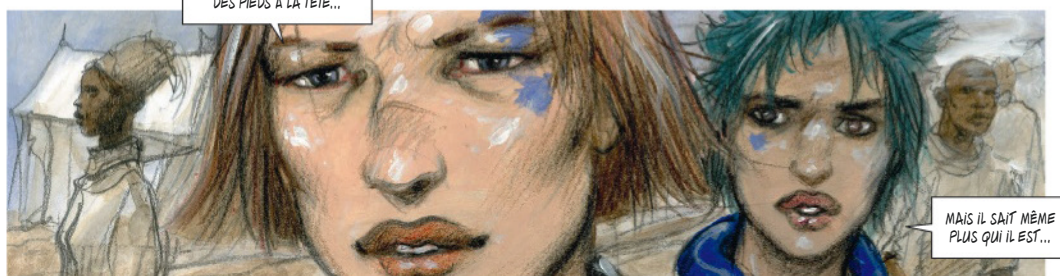


J'**étions** devenu un dieu pour les quelques centaines de migrants cloués sur l'île. L'hôpital – fonction filtrage, donc – avait été construit pour réguler l'immigration afro-asiatique de cette période.

Je logeais à l'étage du directeur de l'établissement, un psycho-médecin en fin de vie. Le reste du bâtiment était fermé, verrouillé de partout... décrété dangereux. Personne ne s'en approchait.







JEAN-LUC BARRÉ

Un géant dans la tempête

L'historien plonge avec brio dans la période de l'immédiat après-guerre (1944-1958), mettant en lumière des épisodes moins connus du grand public, et faisant revivre un de Gaulle visionnaire, aux prises avec des temps troublés.

Qu'est-ce que le sens politique ? Une manière d'imposer sa stratégie et ses ambitions au gré des circonstances, un sens de l'à-propos. Dans *Le Premier des Français*, ce deuxième volume de la magistrale biographie de de Gaulle, en trois volumes, écrite par Jean-Luc Barré, cette notion est centrale. Le récit part de la Libération et nous emmène jusqu'à la fin de la IV^e République. Une époque où les obstacles se multiplient pour le Général, et les échecs aussi.

Tout commence à la Libération de Paris. On traverse les Champs-Élysées et la Concorde au côté du Libérateur de la France, entrant dans Notre-Dame au son d'un *Magnificat* interrompu par les balles. La foule se cache entre les bancs, tandis que la silhouette du grand homme refuse

de plier, insensible à la peur ambiante. Nous sommes le 26 août 1944. Les deux années qui suivent composent la moitié de l'ouvrage. Elles montrent un de Gaulle qui pense à tout. Il faut d'abord finir la guerre, fondre les forces de la Résistance dans l'armée française nouvelle, alors que les communistes aimeraient tant garder leurs forces, au cas où... L'économie, ensuite, quand l'inflation menace, que la production effondrée peine à se redresser, que la faim travaille encore le pays. Et la reprise de souveraineté dans les territoires colonisés, dont il faut négocier le statut. Là surviennent révoltes et répression brutale, en particulier en Algérie, à Sétif et Guelma. Ces massacres censurés restent une tâche sur la France de la Libération. Mais l'auteur rappelle aussi le soulèvement de Damas et comment les Anglais tentent d'installer leur influence



sur tout le Proche et Moyen-Orient, y compris dans les anciens territoires sous tutelle française. À chaque fois, le chef du gouvernement provisoire doit trancher, désigner des responsables, esquisser une stratégie.

UN MAGISTÈRE NATIONAL TROUBLÉ

Après la fin de la guerre, l'homme du 18-Juin continue de régler les affaires de l'État au risque de sombrer dans une désolante routine. De fait, le jeu des partis reprend ses droits. Les querelles se multiplient. Tout cela trouble son magistère national.

Au cœur de la dispute, le projet de nouvelle constitution qui doit régler la IV^e République naissante. De Gaulle a livré sa vision lors du discours de Bayeux, le 16 juin 1946. Un exécutif fort éviterait, selon lui, la faiblesse des gouvernements si flagrante sous la III^e République. Ses adversaires y voient le signe d'une recherche de « *pouvoir personnel* » du Général. Pour cette même raison, ces derniers s'étaient réjouis de le voir quitter la tête du gouvernement provisoire, le 20 janvier 1946.

Commence une nouvelle épopée : celle du Rassemblement du peuple français (RPF), le parti qu'il lance au printemps 1947. D'un coup, le sens politique de l'homme du 18-Juin semble s'éclipser. Ses succès électoraux l'encombrent, ses manœuvres politiques le marginalisent. Les conférences de presse et les discours



Le général de Gaulle sur les Champs-Élysées lors de la libération de Paris en août 1944.

qu'il enchaîne ne changent rien à l'affaire. Sa temporalité n'est pas la bonne. Il le comprend et sort de la vie publique en attendant son éventuel rappel.

Quand survient Diên Biên Phu, il croit son heure venue. Erreur ! Rien ne bouge. La plus terrible défaite de l'armée depuis la Seconde Guerre mondiale ne l'a pas remis en selle. Déjà il relève d'autres défis. Il publie ses *Mémoires*, reçoit pour la première fois des journalistes dans son refuge de La Boisserie. En voyage en province ou en Afrique, il constate sa popularité maintenue.

DE GAULLE FACTIEUX ?

La crise algérienne lui entrouvre la voie du retour. Ici, une discussion s'impose. Jean-Luc Barré l'affirme : le Général sait tout de ce qu'entreprennent ses amis à Paris et à Alger. Il a rencontré tous les protagonistes et les a encouragés à l'action. Mais il ne connaît pas les détails du plan « Résurrection », dont l'objectif est de le ramener au pouvoir à la faveur d'un coup de force militaire. Alors, de Gaulle factieux ? L'auteur ne va pas jusque-là. Il donne même des indices montrant l'ignorance plausible de son héros. Au lecteur de se faire son idée. En tous les cas, cette fois, le sens politique est bien là : timing à la seconde, acuité des pressions exercées sur les acteurs du drame, subtil dosage des discours de rupture et de droiture, opportunisme impeccable.

Le livre s'achève sur ce moment qui, selon Jean-Luc Barré, transforme « *le premier des Français* » en « *leur dernier souverain* ». Au regard de la politique actuelle, les analogies sont si nombreuses que l'on se demande pourquoi si peu de livres sur ce personnage inépuisables sont dernièrement parus. Certes, il y a le texte d'Arnaud Teyssier qui, l'an passé, condensait le gaullisme en un fort volume partagé entre « *l'angoisse* » et « *la grandeur* »¹. Certes encore, il y a le petit livre dirigé par Stéphane Braconnier sur l'apport intellectuel du Général au savoir² ou l'ouvrage de l'historienne guadeloupéenne Karine Sitcharn³. Mais cela semble mince au regard de l'Histoire. L'entreprise de Jean-Luc Barré est donc bienvenue pour graver dans la feuille le tumulte de ce géant. ■ Fabrice d'Almeida

1. Charles de Gaulle. *L'angoisse et la grandeur* (Perrin)
2. Charles de Gaulle. *Penseur de notre temps* (Panthéon-Assas)
3. Gouverner la jeunesse. *De Gaulle et l'ambition impériale* (Gallimard)



★★★★★
**DE GAULLE, UNE VIE (T.2).
LE PREMIER DES FRANÇAIS,
1944-1958**
JEAN-LUC BARRÉ
704 P., GRASSET, 28 €

Revenir à soi

Dans son essai *Se libérer de l'emprise*, le psychiatre Jean Cottraux sillonne les mécanismes qui enferment une personne dans une relation toxique. Celle-ci est subtile ; elle s'insinue puis se normalise dans le quotidien jusqu'à effacer la frontière entre volonté propre et domination de l'autre. L'auteur détaille les profils toxiques puis illustre, par six récits fictifs, la mécanique perverse du pouvoir psychologique qui ronge l'autonomie. Ces portraits incarnent la difficulté de rompre et l'élan vital vers la liberté. Enfin, cet ouvrage propose des stratégies concrètes : préserver son intégrité, renforcer l'estime de soi et reconstruire son indépendance. Entre analyse clinique et mise en scène narrative, ce livre rend palpable le vécu de l'emprise et trace un chemin de résilience. Une invitation à reconquérir une existence sans entrave. ■ Sophie Di Malta



★★★★★
**SE LIBÉRER DE
L'EMPRISE ET DES
PERSONNALITÉS
TOXIQUES**
JEAN COTTRAUX
208 P., ODILE JACOB,
21,90 €



MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

La saga sociale du consommateur

Socialisme et consommation sont, a priori, antinomiques. Tout au long de l'époque contemporaine, ils vont pourtant être les acteurs d'une dialectique soutenue, mettant en évidence les aspirations contradictoires de l'homme moderne, celui-ci oscillant entre désir de possession et de sortie de l'aliénation. À l'assaut de l'abondance d'Alexia Blin conte ce mouvement incessant entre opposition au capitalisme et concessions qui lui sont faites en vue de l'amélioration de la condition sociale. Jusqu'à la fin du XIX^e, sous le patronage de Marx, c'est toutefois du point de vue du travailleur et non du consommateur qu'on se place. Il faut attendre 1883 et *Le Droit à la paresse* de Paul Lafargue pour qu'on envisage la classe ouvrière légitime à désirer consommer. Dès lors, coopératives et autres bourses du travail (en Angleterre) auront pour but de « proposer une forme de consommation socialiste à grande échelle, et l'entrée des sociétés les plus industrialisées dans la consommation de masse ». Ce grand ouvrage d'histoire sociale, qui a entre autres mérites celui de rappeler les grands penseurs socialistes américains, revient sur les expériences du Larzac et l'autogestion chez Lip, ainsi que sur les « communautés intentionnelles » de hippies aux États-Unis. À l'heure du commerce en ligne et de la crise environnementale, des voix comme celle du jeune philosophe marxiste japonais Kôhei Saitô se lèvent désormais pour souligner combien le mode de vie capitaliste est en contradiction avec la résolution de la catastrophe climatique.



★★★★★
**À L'ASSAUT
DE L'ABONDANCE.
SOCIALISME ET
CONSOMMATION.
DU XIX^e SIÈCLE À NOS
JOURS**
ALEXIA BLIN
350 P., PUF/QUESTIONS
RÉPUBLICAINES, 22 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU MICHEL ONFRAY

Michel Onfray est un auteur si prolifique (environ 150 ouvrages) que, par la force des choses, le meilleur côtoie le passable. *Déambulation dans les ruines*, premier des quatre volumes de son *Histoire philosophique de l'Occident* entre d'emblée dans la première catégorie, celle des ouvrages qui méritent qu'on s'y arrête. Sans doute cela tient-il à l'engagement résolu de l'auteur dans ce plaidoyer en faveur de l'Occident et de ses valeurs : la raison, l'universalisme, l'humanisme, « vilipendé par de nouveaux barbares ». La méthode y est aussi pour beaucoup. Dans ce volume qui traite de l'Antiquité grecque et romaine, de « la sagesse des Anciens », chaque école de pensée est étudiée en regard de celle à laquelle elle s'opposait dans cette guerre des idées : l'idéalisme de Platon contre le matérialisme de Démocrite ; la vertu stoïcienne de Cicéron contre l'hédonisme d'Aristippe ; le végétarisme de Porphyre contre le cannibalisme de Diogène ; l'endurance de Marc Aurèle contre la fuite du monde de Plotin... Formidable conteur et pédagogue-né, Michel Onfray est au sommet de la maîtrise, comme s'il rendait un ultime hommage à son « mentor » Lucien Jerphagnon, philosophe et historien de la pensée antique, mélange d'érudition et d'humour. Le lecteur attendra avec d'autant plus d'enthousiasme le prochain opus de cette épopée, consacré aux racines chrétiennes de notre civilisation, *Construction d'une cathédrale*. Emmanuel Hecht



★★★★★
HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DE L'OCCIDENT. DÉAMBULATION DANS LES RUINES
MICHEL ONFRAY
352 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

BAPTISTE ROGER-LACAN • MARC LAZAR

Essai de nomenclature politique

Deux ouvrages tentent d'apporter des définitions précises à ces notions que sont l'« extrême droite » et le « populisme ». Une clarification bienvenue...

Dans le champ politique, les termes flottants prolifèrent. Ainsi de celui d'« extrême droite ». Certains déniaient qu'on puisse l'appliquer au FN/RN, et Jean-Marie puis Marine Le Pen ont même menacé de poursuivre en justice ceux qui les qualifient ainsi. Les spécialistes réunis par Baptiste Roger-Lacan dans *Nouvelle histoire de l'extrême droite* tentent d'y voir plus clair par la considération de la « longue durée ». Car, loin d'un phénomène récent, l'extrême droite procède d'une suite de mouvements qui lui ont transmis des thèmes, des éléments de doctrine et des mythes encore vivaces. La vague contre-révolutionnaire d'après 1789 ; le nationalisme fin XIX^e et le rejet de « l'anti-France » et des étrangers, Juifs en premier lieu ; dans les années 1930, l'influence des fascismes ; après 1945, la défense de « notre empire », puis la lutte anti-immigrés, etc. : toutes ces dimensions se retrouvent dans les partis actuels mais mélangées différemment. De ce point de vue, le FN/RN est bien, malgré sa quête de respectabilité, un parti d'extrême droite.

Ce mouvement, dans lequel Le Pen père

fit ses premières armes, offre une transition toute trouvée vers le « populisme ». La difficulté de le définir est encore plus grande que pour l'extrême droite, puisqu'il s'agit d'un courant protéiforme qui n'a pas de doctrine

fixe, mis à part un appel au « peuple ». Or, comme l'explique Marc Lazar dans *Pour l'amour du peuple*, celui-ci peut référer à la *plebs* latine, les subalternes contre l'establishment, ou au *populus*, le peuple entier en tant que nation. C'est toute la différence entre les populismes de droite et de gauche. Dans le premier cas, le peuple est vu comme plus ou moins passif, sous la direction d'un « chef » ; dans le second, il est pris pour agissant par lui-même. Bref, le populisme de droite se méfie de la démocratie là où celui de gauche en vise un « approfondissement ». Et il y a les Gilets jaunes, avec cette particularité inédite jusqu'à présent de refuser toute délégation.

Est-on en présence d'un pur hapax ou d'un tournant dans l'histoire du populisme ? Rien ne peut en décider pour l'heure. Mais on voit bien que s'exprime là un « populisme sociétal », apte à renouveler le genre. ■

Patrice Bollon



★★★★★
NOUVELLE HISTOIRE DE L'EXTRÊME DROITE. FRANCE 1780-2025
BAPTISTE ROGER-LACAN (DIR.)
384 P., SEUIL, 24 €



★★★★★
POUR L'AMOUR DU PEUPLE. HISTOIRE DU POPULISME EN FRANCE, XIX^e-XXI^e SIÈCLE
MARC LAZAR
320 P., GALLIMARD, 22,50 €



Entre révolte et utopie

À la suite d'une discussion avec son petit-fils, Pierre-André Taguieff a eu l'idée de cet essai sur la pensée anarchiste et libertaire, un sujet qui l'acapte depuis ses années de fac. Au fil du temps, plusieurs questions se sont posées au philosophe et historien des idées. La passion de la révolte exprime-t-elle « *un désir absolu de liberté* », « *un profond malaise face au monde moderne* » ou encore un « *ressentiment sans limites* » ? Se méfie-t-on assez de l'instrumentalisation des idéaux égalitaristes, à l'image des surréalistes persuadés de « *changer la vie* » avec Staline ? Comment analyser la formule de leur « *pape* » André Breton : « *Le seul mot de liberté est propre à entretenir, indéfiniment, le vieux fanatisme humain* » ? Qu'ont à voir entre eux les anarchistes convaincus de la valeur émancipatrice de la violence et ceux qui prêchent la fraternité et la paix universelles ? Pourquoi la conquête de l'autonomie individuelle peut-elle conduire « *à la solitude affective [...], à la dépression, voire au nihilisme* » ? C'est à toutes ces interrogations que tente de répondre avec lucidité, Pierre-André Taguieff, dans *L'Anarchisme ou le fanatisme de la liberté*, généalogie foisonnante d'un courant protéiforme où défilent Proudhon, Stirner, Orwell... ■ E.H.



★★★★☆
**L'ANARCHISME OU
LE FANATISME DE LA LIBERTÉ**
PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF
250 P., L'OBSERVATOIRE, 23 €. EN LIBRAIRES LE 5 NOVEMBRE.



L'emprise étatique

De novembre 1979 à mars 1980 à l'université expérimentale Vincennes, peu de temps avant sa destruction et à raison de trois heures par semaine, Gilles Deleuze a donné un cours intitulé *Sur l'appareil d'État et la machine de guerre*¹. Le titre circonscrit sans l'épuiser le thème du cours avec en arrière-plan une réflexion sur la genèse de l'État, son lien à la machine de guerre que l'État tend à s'approprier et à capturer selon des modalités qu'il s'agit d'examiner. On est impressionné par la richesse de ces réflexions et par la manière dont Deleuze pose des distinctions jamais binarisées, ouvrant des pistes pour démêler la réalité concrète. Il fait travailler les concepts avec comme objectif adjacent : comprendre l'actualité de l'époque, celle des « années de plomb » en Italie, de la liquidation de Jacques Mesrine ou du projet d'engager des vigiles à la fac, signes de la militarisation de l'appareil d'État. L'essentiel de ces « logiques spatiales » alimenta la géophilosophie du « plateau 12 » du « déroutant » second tome de *Capitalisme et Schizophrénie. Mille plateaux*.. Bref, tout un monde et une ambiance à revisiter. ■

Jean Montenot

1. À noter aussi la parution de *Sur les lignes de vie. Cours mai-juin 1980* (Minuit)



★★★★☆
**SUR L'APPAREIL D'ÉTAT
ET LA MACHINE DE GUERRE.**
COURS NOVEMBRE 1979-
MARS 1980
GILLES DELEUZE
496 P., MINUIT, 27 €

LES ÉCRIVAINS DE

LiRE
magazine

L'INCROYABLE IMPOSTURE DU FAKIR BIRMAN

OLIVIER CARIGUEL
400 P., L'ÉCHAPPÉE, 22 €

« Dans l'ennui, venez à lui » : au début des années 1930, ce slogan fleurit sur une multitude de cartes vantant les pouvoirs d'un mystérieux fakir birman, capable de voir « *ce qui vous fait souffrir* » et « *ce qui doit vous guérir* ». Le Tout-Paris se rue vers lui tandis que le débat fait rage : ces fakirs et autres professionnels du juteux commerce de la voyance alors naissant sont-ils des êtres « *supernormaux ou des imposteurs* » ? À l'origine de cette mystification de génie, un homme aux mille vies, Charles Fossez (1901-1952), journaliste, radiesthésiste, créateur de lingerie et menteur professionnel. Venu à lui par curiosité, Olivier Cariguel suit dans *L'Incroyable Imposture du fakir birman* la trajectoire romanesque en diable de cet escroc flamboyant, révélatrice de notre fascination pour le spectaculaire.

Jean Hurlin

LES CLÉS DU ROYAUME

FABRICE COLIN
172 P., BUCHET-CHASTEL, 19 €

Comme chacun devrait le savoir, les années 1980 sont mortes, du moins en France, en 1986. Volatilisées avec Balavoine, Coluche, Le Luron et la première cohabitation. S'ensuivirent des temps maussades, entre génération *Grand Bleu* et *Nuits fauves*. On rigolait moyen. Fabrice Colin nous conte sa découverte d'un monde dont presque personne ne parlait alors dans l'Hexagone, celui du rock indépendant. Des groupes anglo-saxons parmi lesquels R.E.M., les Pixies, Blur, Pale Saints et j'en passe, sortirent des albums prodigieux faisant écho à nos vies. *Les Clés du royaume* donne envie de réécouter ou de découvrir des trésors, nous replonge entre l'adolescence et l'âge adulte dans la dernière ère pré-Internet. À la fin de sa lecture, l'émotion nous gagne : « *Que sont nos camarades devenus ?* » et l'évidence qu'il faut transmettre à la nouvelle génération, comme Fabrice Colin à sa fille et sa jolie postface. Le revival du CD ne devrait tarder.

Mathieu Alterman

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆

TROUS BLANCS
CARLO ROVELLI

176 P., CHAMPS SCIENCES, 8,50 €

Les trous noirs, désormais prouvés, ont acquis une telle notoriété qu'ils dépassent depuis longtemps le cadre de la science : on les retrouve dans la pop culture. Mais connaissez-vous leurs petits frères, plus discrets car encore hypothétiques ? Et si, en plongeant dans la profondeur d'un trou noir, celui-ci finissait par se renverser, jusqu'à devenir un trou blanc ? C'est cette théorie passionnante que Carlo Rovelli détaille dans *Trous blancs*. Avec une promesse : de la science vertigineuse.

M.D.-B

★★★★☆

AVEC LES GRANDS LIVRES
EMMANUEL GODO

272 P., L'OBSERVATOIRE, 20 €

Au fond, que sont « les grands livres » ? Selon Emmanuel Godo, ce sont ceux « qui nous grandissent » et « nous raccordent aux sources éternelles » dans une époque caractérisée par « son mépris pour tout ce qui n'est pas elle ». Dans cet essai (en format semi-poché), le poète (par ailleurs professeur de littérature au lycée Henri-IV) montre en quoi la lecture des classiques s'avère non seulement un acte de résistance, mais aussi un moyen de comprendre le monde, de mettre les mots sur la réalité.

Baptiste Liger

★★★★☆

UNE POUPÉE EN CHOCOLAT
AMANDINE GAY

320 P., LA DÉCOUVERTE POCHE, 13,50 €

Adoptée à 4 mois en banlieue parisienne, Amandine Gay a pu, majeure, consulter le dossier renfermant le secret de l'identité de ses parents biologiques. À partir de son parcours au sein d'une famille dont elle ne partage pas la couleur de peau, l'image douloureuse que cela renvoie, ses questionnements intimes, sa colère et la volonté de nommer un système où couvent les injustices, la réalisatrice et essayiste afroféministe politise brillamment les failles liées à l'adoption et au « faire-famille ».

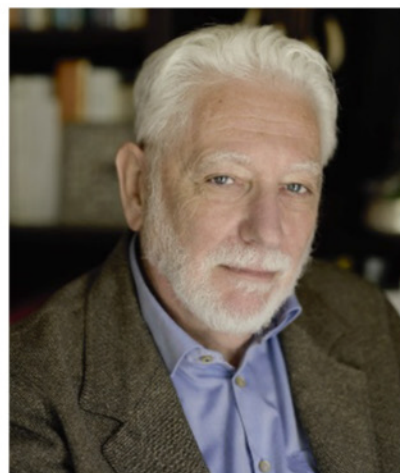
Eugénie Bourlet

PHILIPPE DESCOLA

Alerte verte

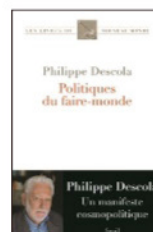
Face à la crise climatique, l'anthropologue invite à considérer l'urgence de reconnaître que nous ne sommes qu'un élément parmi d'autres du vivant.

Engagé depuis des décennies dans le combat écologique, l'anthropologue et professeur au Collège de France Philippe Descola faisait paraître il y a trois ans *Ethnographies des mondes à venir*, un ouvrage illustré destiné à un large public dans lequel il dialoguait avec le cognitiviste et dessinateur Alessandro Pignocchi. Tous deux parvenaient à la conclusion que nous devons changer notre rapport à ce que nous appelons abusivement la « nature », un mot piégé inventé par l'Occident productiviste issu des Lumières qui nous sépare artificiellement du vivant – plantes, animaux et milieux de vie –, dont la préservation est pourtant indispensable à notre survie sur Terre. Aujourd'hui, ce vivant est plus que jamais en crise. Bâti à partir de conférences données à l'université de Berkeley et prenant appui sur l'étude de sociétés amérindiennes souvent mal comprises par les ethnologues de la génération précédente (la réfutation des thèses de Pierre Clastres sur « les sociétés sans État » est à cet égard éclairante), *Politiques du faire-monde*



tombe à pic pour nous le rappeler. Mettant en évidence l'urgence d'une politique mondiale alternative qui s'inspirerait des rapports que les sociétés « extramodernes » faussement qualifiées de « primitives » entretiennent avec les « non-humains », Descola en appelle une fois de plus à une prise de conscience généralisée. Espérons qu'il ne sera pas trop tard lorsque cet appel, tout comme ceux de tant d'autres lanceurs d'alerte, sera enfin entendu. ■

Jean-François Paillard



★★★★☆

POLITIQUES DU FAIRE-MONDE
PHILIPPE DESCOLA

160 P., SEUIL, 18,50 €

La Terre n'aura plus de secrets

La collection « Tout comprendre (ou presque) » du CNRS n'a plus à faire ses preuves. Depuis l'excellent opus dédié au climat, ce sont l'intelligence artificielle, l'eau et la biodiversité qui ont été abordées. Désormais, Anne Brès et Claire Marc s'attaquent à un autre gros morceau : l'histoire de notre planète. *Tout comprendre (ou presque) sur notre planète* répond à toutes les questions que vous vous posez sur la Terre : son âge, son eau, son atmosphère, ses volcans, ses entrailles. Chaque notion est parfaitement expliquée et illustrée. Un exercice de vulgarisation impressionnant – puisque tout paraît étonnamment simple à assimiler en quelques instants, et pour toute tranche d'âge. On apprécie aussi le soin apporté à la méthode scientifique et à l'histoire des sciences : les coulisses des savoirs les rendent encore plus intéressants à appréhender. ■

Marcus Dupont-Besnard



★★★★☆

TOUT COMPRENDRE
(OU PRESQUE) SUR NOTRE
PLANÈTE

ANNE BRÈS, CLAIRE MARC

140 P., CNRS, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 13 NOVEMBRE.

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



« Auteur »

Une fois de plus, l'étymologie – cette « science de la vérité », comme nous l'enseigne son... étymologie – nous livre d'emblée la clé du mot : l'*auctor* des Romains, gens pratiques, est un augmentateur. Les dieux ou les hommes lui confient un héritage : il l'augmente. Ils font voler les oiseaux dans le ciel : le voilà « augure », et, de ce droit, très écouté.

Dans la société monothéiste et super-patriarcale qui, sous le nom de « chrétienne », va succéder au monde romain, le père (« auteur de mes jours ») tout comme Dieu (« auteur de la Vie », nous dit le cardinal Lustiger) sont au principe même de tout. Rien d'étonnant, dès lors, si l'auteur des temps modernes descend de ces hauteurs pour participer à une démarche nouvelle : comme l'autre, le Grand Autre, il invente, il crée, mais ce qu'il crée n'est plus un grand tout, façon homme qui grandit ou univers en expansion, mais ce petit tout qu'on appelle une œuvre.

Rien d'étonnant, non plus, si l'idée d'une « société d'auteurs » – l'important, ici, est dans le pluriel – naît au siècle des Lumières, et en France, grand pays catholique et monarchique à la fois, donc soumis depuis plusieurs dynasties à une double autorité (*auctoritas*), unitaire et centralisée. Beaumarchais invente et crée, un jour de 1777, la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD). En sort progressivement un droit d'un genre nouveau qui ajoute au « droit patrimonial » un « droit moral ».

Aujourd'hui, en France, l'article L121-1 du Code de la propriété intellectuelle définit de manière large le périmètre dudit droit : « L'auteur jouit du droit au respect de son nom, de sa qualité et de son œuvre. Ce droit est attaché à sa personne. Il est perpétuel, inaliénable et imprescriptible. » On est ici dans la logique d'une conception faisant de l'auteur un « créateur ». Ce vocabulaire, dont la connotation religieuse n'est pas fortuite (à l'époque de Jean Racine, le Créateur portait, on le voit, une majuscule), rejoint celui

qui a fait, à peu près à la même époque, de l'intellectuel un « clerc ». Il permet, par exemple, de mieux comprendre pourquoi c'est en France et non aux États-Unis que sont nées les « philies », ces démarches qui permettent à de petites avant-gardes d'amateurs de métamorphoser le cinéma en « septième art » ou, une génération plus tard, la bande dessinée en « neuvième art », sans oublier, entre les deux, la respectabilisation du jazz, le tout avec les conséquences en chaîne que l'on connaît : patrimoine, musées, critique et polémique. Ce n'est pas tout à fait par hasard si c'est dans ce pays qu'aux lieux et place du « chanteur » de café-concert émergera, après la Seconde Guerre mondiale, la figure de l'« auteur-compositeur-interprète » (ACI).

Ces références pourraient paraître un tantinet obsolètes ; il suffit de pencher sur ce que la sociologie de la culture a proposé d'appeler l'« artification » pour se convaincre que le phénomène a gagné des terres plus exotiques encore, comme celles de la cuisine. La vieille revendication des premiers critiques et théoriciens de ce qui s'appelait depuis longtemps l'« art culinaire » – au sens originel de l'*ars* latin ou de la *tekhnè* grecque – vient, en 2025, de remporter une

nouvelle victoire avec l'élection, en la personne de Guy Savoy, d'un cuisinier à l'Académie des beaux-arts.

Le mouvement n'est pourtant pas sans limites. La tentative par un autre chef, dans les années Lang, de faire protéger les recettes innovantes au nom du droit d'auteur, s'était soldée par un échec. À l'inverse, il a fallu, à la même époque, que les réalisateurs de documentaires créent une société d'auteurs dissidente (la Société civile des auteurs multimédias, SCAM) face à la vénérable SACD qui réservait la qualification – et ses effets symboliques et pécuniaires – aux réalisateurs d'œuvres de fiction.

Bref, hauts les cœurs : s'il y a encore un domaine dans lequel la France propose au monde un modèle, c'est bien celui-là... Peut-être le dernier ? ■

CE QU'IL CRÉE N'EST
PLUS UN GRAND TOUT,
MAIS CE PETIT
TOUT QU'ON APPELLE
UNE ŒUVRE

« Science des ânes », vraiment ?

C'est le slogan, sans appel, de quiconque a un jour eu – et, souvent, a encore – maille à partir avec l'orthographe, *a fortiori* des contempteurs des concours de dictée : la maîtrise de ladite orthographe serait, au mieux, la marque d'une bonne mémoire, au pis la preuve accablante d'une adhésion panurgienne à des règles arbitraires, pour ne pas dire iniques. Mais d'intelligence, circulez, il n'y aurait rien à voir !

Sacré champion du monde de la spécialité à la tribune de l'ONU par celui-là même qui fonda le magazine que vous avez en main, l'auteur de ces lignes perdrait son temps à vouloir faire croire qu'en la matière il n'est pas juge et partie ! Cela exclut-il forcément l'honnêteté ? Ce sera à vous d'en juger au terme de cet article.

Ceux qui voudront, loin des préjugés, se forger leur propre opinion auront à cœur d'aller voir, sur le blog de votre serviteur, le texte et les tests qui ont servi de supports à la Dictée des géants, évoquée dans ces mêmes pages à la rentrée de septembre. Il leur suffira de s'en remettre à ce lien : <http://alafortunedumot.blogs.lavoixdunord.fr/archive/2025/09/29/la-dictee-des-geants-16810.html>. Ils y trouveront évidemment ce qu'ils redoutaient, à savoir quelques mots, sinon rares, du moins qu'ils n'emploient pas tous les jours (*haire, cilice, érubescence, choanes*, etc.), quelques accords peu accorts du participe passé (moins pour surprendre le crack que pour satisfaire le commun



des mortels : en deçà de cette limite, le ticket ne serait plus valable). Mais aussi, *horresco referens* pour ceux qui feraient volontiers passer les adeptes de la chose pour des décérébrés, de multiples occasions de mobiliser leur intelligence (en langage du cru, ça se dit « s'attiner l'arachnoïde »), l'artificielle s'abstenir.

Peu de chances, en effet, pour que des allogènes (gens venus d'ailleurs, nous rappelle l'étymologie) se transforment, passassent-ils pour des lumières, en halogènes ; pour que le papyrus, à la différence d'un papi (ou papy) russe nommé Poutine, soit pour quelque chose dans le climat anxiogène que nous vivons ; qu'un couvent désaffecté finisse par ne plus abriter que quelques cinq à sept (quelque cinq ascètes, en revanche...). Beaucoup, au contraire, pour que Bernard Pivot, supporteur assumé de Saint-Étienne au mépris de ses origines lyonnaises, nous soit présenté comme en... vert et contre tous !

D'ici, on en entend déjà qui se récrient contre de tels calembours, se réclamant de l'hugolienne « fiente de l'esprit qui vole ». Qui ne verrait pourtant qu'ils contribuent des plus utilement à lutter contre l'inattention, la paresse, l'approximation, le manque de rigueur et, au bout du compte, le suivisme qui peuvent légitimement apparaître comme les cinq piliers (de plus en plus branlants) de la société d'aujourd'hui ? Avant que de critiquer les ânes, apprenons à nous méfier des moutons ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE NI LAXISME NI PURISME !

Telle est la devise de la revue trimestrielle que consacre l'association *Défense de la langue française* à la promotion et au rayonnement d'icelle. Voie étroite s'il en est, mais le latin ne nous a-t-il pas appris que c'est par l'*angusta* que l'on atteint l'*augusta* ? Quoi qu'il en soit, voilà bientôt soixante-dix ans que ladite association, chère hier à Jean Dutourd, aujourd'hui sous la férule débonnaire mais ferme de Xavier Darcos, chancelier de l'Institut de France, escorte notre langue dans ses rares hauts et la soutient dans ses trop

nombreux bas. Chacune de ses livraisons, où se côtoient les talents de Jean Pruvost, Jean-Pierre Colignon, Michel Mourlet, Bernard Leconte (on nous pardonnera de ne point pouvoir faire entrer tout le monde dans cet article) est une respiration bienvenue, une parenthèse enchantée (comme on aime à dire aujourd'hui) dans cet univers impitoyable pour le français qu'est devenu notre monde moderne : sémantique, néologie, grammaire, orthographe sont disséquées pour notre plus grand plaisir dans cette élégante

brochure que l'on doit aux soins des plus attentifs de Guillemette Mouren-Verret. Courez-y vite, quand elle ne serait pas près de filer... ■

B.D.



**DÉFENSE DE LA
LANGUE FRANÇAISE
COLLECTIF**
80 P., ADHÉSION ET
ABONNEMENT :
46 € PAR AN



→ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Quelque ou quelques ?

La question n'est pas nouvelle et il ne saurait être question de la traiter ici de façon exhaustive. Seulement de rappeler que les deux formes en cause (adverbe invariable pour la première, adjectif variable pour la seconde) peuvent l'une et l'autre s'appliquer à deux réalités quasi identiques. Si vous précisez, par exemple, à votre interlocuteur que vous avez passé *quelque quinze jours* ou *quinze jours* et *quelques* à mettre de l'ordre dans vos papiers, on comprendra dans un cas comme dans l'autre que vous n'avez pas compté et que l'évaluation est approximative. Seule différence notable – et encore ! pour peu que vous ayez le souci de l'expression juste, qualité qui tend à se

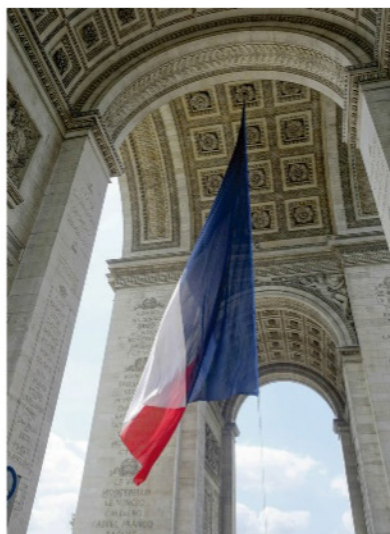
perdre par les temps qui courent –, ça peut être là un peu plus ou un peu moins, alors qu'ici c'est forcément un peu plus. Un distinguo qui importe d'autant moins que l'interlocuteur se moque complètement du temps que vous y avez passé. Ne comptez pourtant pas sur la grammaire pour être aussi bonne fille : quand *quelque* précède immédiatement le chiffre rond que l'on s'applique à relativiser, il ne peut s'agir que de l'adverbe, lequel ne saurait prendre la marque du pluriel. Qu'il suive, en revanche, par le biais de la conjonction *et*, on a alors affaire à l'adjectif et il faut comprendre quinze jours et quelques... jours. Dans ce cas, le *s* est tout sauf une option ! ■

B.D.

→ LE VOCABLE DU MOIS

Pavoiser

Ce n'est pas qu'il y ait franchement de quoi le faire au chevet d'une France qui semble, de plus en plus, s'en aller à vau-l'eau. Mais le verbe a connu son heure de gloire le mois dernier, à la faveur d'un débat typiquement hexagonal : fallait-il ou non pavoiser pour célébrer la reconnaissance officielle de l'État palestinien, annoncée solennellement à la tribune de l'ONU par le président de la République ? Pas question, on s'en doute, que le chroniqueur de langue se prononce ici sur le fond. Sur la forme, en revanche, il ne voit aucun inconvénient à ce que l'on pavoise une mairie, autrement dit que l'on hisse un drapeau sur sa façade. On peut même, le verbe étant transitif direct, pavoiser une rue entière, un bateau, voire soi-même : le temps n'est pas si éloigné où l'on disait d'un marin qui se mettait sur son trente et un pour tirer une bordée le dimanche qu'il « se pavoisait ». L'auteur de ces lignes ne peut en revanche qu'être



vent debout contre les dérives d'une presse écrite peu inspirée quand elle écrit qu'il sied (ou non) de pavoiser... le drapeau palestinien. *Pavoiser* signifiant « orner d'un ou de plusieurs drapeaux », c'est donner là, à l'évidence, dans le pléonasme de gala ! ■

B.D.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE



DARIUS ROCHEBIN

« Joie »

« J'ai hésité avec d'autres termes, mais la joie me ramène à quelques vieux souvenirs de lecture, dont la fameuse tragédie d'Eschyle, *Les Perses*, mettant en scène mon illustre "prédécesseur" Darius. Dans une scène célèbre, l'Ombre du défunt mari de la reine Atossa avertit les vivants avant de retourner aux enfers : "Adieu, vieillards, adieu ; quelques maux qui vous accablent, livrez chaque jour votre âme à la joie : la richesse ne sert de rien aux morts." Cet appel à se réjouir m'a toujours sonné à l'oreille. On retrouve l'équivalent dans la Bible, notamment quand on annonce à Marie qu'elle va enfanter le Christ. Je songe également à un auteur guère lu aujourd'hui, Anatole France. J'ai retrouvé ce "réjouissez-vous" chez Robert Badinter, que j'ai longuement interviewé à la fin de sa vie. J'ai toujours adoré le personnage, son grand esprit, mais j'avais envie de découvrir l'homme derrière le personnage officiel, avec son ascension sociale. Il revendiquait la joie, même dans les moments les plus inattendus. Ainsi, en 1941, il se rend à la tristement célèbre exposition "Le Juif et la France", avec ses planches les plus débilés, et Robert Badinter se marre alors qu'il risque l'arrestation. Il revendiquait le mot "aventurier", qui se marie bien avec la joie. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

Vient de paraître : *À la vie. Entretiens avec Robert Badinter* (Gallimard / Hors-série Connaissance)





Une bonne correction

Notre numéro de septembre faisait une large place à Philippe Djian. Trouverez-vous, dans cet extrait de son célèbre 37°2 le matin (J'ai lu), les neuf erreurs qui s'y sont glissées indûment ?

« J'ai renifflé doucement et j'ai repris ma petite ballade, les mains en avant et le cœur léger. À mon avis, c'est un petit caillou rond qui m'a fait plongé, je le crois sincèrement, sinon pourquoi mon pied serait-il parti en avant comme une flèche, pourquoi l'image d'un sac de billes éventré se serait-elle imposée à mon esprit de butte en blanc ? J'ai eu un moment de lucidité atroce avant de rentrer en contact avec le sol, puis mon corps s'est embrasé et je me suis mis

à dévaler la colline dans un état second, à la limite du commateux.

Le voyage s'est terminé juste aux pieds de la voiture. J'avais mal nulle part mais je suis resté un moment couché sur le dos à essayer de comprendre ce qui m'était arrivé. »

L'important, c'est de participer !

Point de dictée de compétition sans accord de participe passé : la Dictée des géants évoquée page 102 n'a pas fait exception à la règle. Dans chacun des cas qui suivent, auriez-vous opté pour la bonne graphie ?

- A.** Quant à l'écrin haut de gamme que ces crânes d'œuf se sont vu / vus allouer pour assouvir leurs instincts masos...
- B.** Pouvait-on rêver en effet décor plus approprié à cette entreprise de mortification que l'on a, de tout temps, voulu / voulue voir dans la dictée ?
- C.** Pourvu que, de Syrinx que Rubens peint poursuivi / poursuivie par un Pan écarlate, ces obsédés textuels retiennent autre chose que le sibyllin patronyme... !

Le mot mystère

Quand il ne serait jamais agréable d'être pris pour un autre, je dois reconnaître que passer pour quelqu'un d'éclairé ne me déplaît pas ! Surtout que, pour n'être pas du coin, les gens de mon espèce inspirent d'ordinaire moins d'admiration que de méfiance. Qui suis-je donc ?

Mauvais genre s'abstenir

C'est un autre écueil obligé des dictées de compétition : le genre, souvent méconnu, de certains mots plus ou moins rares. Plus de masculins ou de féminins dans cette liste tout droit sortie de la Dictée des géants et des tests qui lui faisaient suite ?

- A.** éphéméride ; **B.** haire ;
- C.** cilice ; **D.** arcane ; **E.** arachnoïde ;
- F.** choane(s) ; **G.** odyssée ;
- H.** antre ; **I.** mânes.

- LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Le sacre d'une langue

Précitez-vous, amies lectrices, amis lecteurs, sur l'admirable *Feux sacrés* de Cécile Guilbert (*lire aussi page 76*) ! Sacré bouquin. Sacrée langue latine, aussi ! Elle est partout. Dans « feu », issu de *focus*, « le foyer », « l'âtre ». Dans « sacré », bien sûr, dérivé de l'adjectif *sacer*, d'où nous viennent des mots comme « sacre », « sacerdoce », « consacrer » ou même « exécrer » (littéralement « rejeter en dehors du sacré »). L'idée est simple : le sacré s'oppose au profane, c'est-à-dire au *profanum*, ce qui reste « devant le temple ». Mais attention ! *Sacer*, en latin,

se charge volontiers de nuances inquiétantes : il désigne par excellence ce qui appartient aux dieux et, à ce titre, demeure intouchable pour les mortels. Une maladie qui semble venue d'ailleurs, l'épilepsie, sera qualifiée de *sacer morbus* (mot à mot, « maladie sacrée ») ; un criminel infâme pourra être banni, sinon voué aux dieux infernaux, par la formule juridique *sacer esto* (« qu'il soit mis à l'écart »). Grand latiniste devant l'Éternel, Victor Hugo s'en souviendra dans *Les Châtiments* (1853) : le poème « *Sacer esto* » n'est qu'une longue imprécation contre Napoléon III.



Illustration du poème *Sacer esto* de Victor Hugo.

Ambivalence, donc. Elle n'a pas disparu en français : dire de quelqu'un qu'il a « un sacré caractère », ce sera, selon le contexte, exprimer son admiration ou dénigrer. Consécration, exclusion. Sacrée langue latine, décidément ! Elle savait que les mots brûlent des deux côtés. ■

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

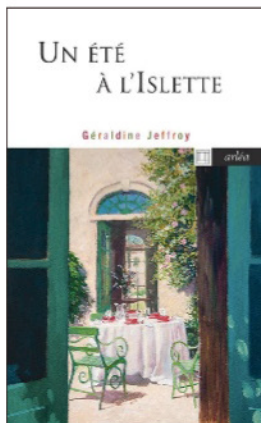
« On trouva parmi toutes ces carcasses hideuses deux squelettes dont l'un tenait l'autre singulièrement embrassé. L'un de ces deux squelettes, qui était celui d'une femme, avait encore quelques lambeaux de robe d'une étoffe qui avait été blanche... »

Notre-Dame de Paris *Endormie ad patres*

Victor Hugo, 1831

Gourmandise Signe d'amour

Alain Kruger, *On ne parle pas la bouche pleine*, Albin Michel, 2025



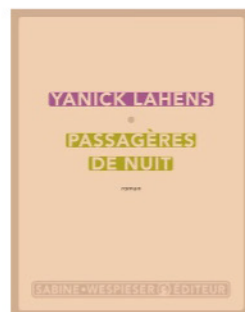
« Mademoiselle Claudel s'installait sur un banc près de l'Indre », et son visage de resplendir d'une clarté merveilleuse.

Géraldine Jeffroy,
Un été à l'Islette, Arléa, 2023

« Une terre qui regarde ailleurs »

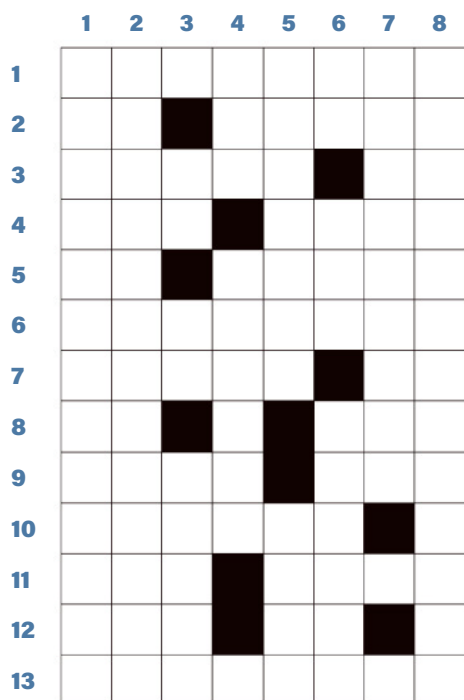
Passagères de nuit *Patries des nuages*

Yanick Lahens, Sabine Wespieser, 2025



Les Nuits blanches *Les chants nubiels*

Fiodor Dostoïevski,
traduction d'André Markowicz, Babel, 1992



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Tableaux semblant animés. **2.** Dans des formats de papier. Donne généralement l'opinion de la rédaction. **3.** Canal marin. Plus sympa que vous. **4.** Précédait Avery. Encadré en presse. **5.** À la fin du dîner. On lui doit des polices. **6.** Fabricant de canapés et de buffets. **7.** Doivent ironiser en évoquant les quadrupèdes. Symbole d'une unité de pression. **8.** Petite classe. Jules. **9.** Home démantibulé de la squaw. Peut être dramatique pour des comédiens. **10.** Plus appréciés, peut-être, en chambre qu'en cuisine. **11.** Aurait mérité le grand prix de la SPA. Choisit de droite à gauche. **12.** Direction. Patrie des Onésiens. **13.** Extraits concentrés.

Verticalement

1. Combat la malbouffe. **2.** Peuvent parfois permettre de repartir d'un bon pied. **3.** Neuf pour les Latins. Symbole d'un métal. On les échange de temps à autre. **4.** Ralle. Ville de marins. **5.** Qui savent s'y prendre. Devance l'Étape, en Lorraine. **6.** N'est pas hors de portée. Suffixe aidant à former des mots féminins sur des adjectifs. Familièrement costaud. **7.** Rassembler dans la rue. **8.** Retranchements.



L'Inde francophone

Le français est la première langue étrangère enseignée dans l'ancienne colonie britannique, après l'anglais qui est obligatoire. Retour sur les origines de cet attrait.

En Inde, septième plus grand pays du monde, le français occupe une place à part. Certes, l'anglais reste la première langue étrangère parlée, car obligatoire, dans l'ancienne colonie britannique, mais c'est le français que les élèves indiens choisissent d'apprendre dès le primaire dans certains États.

Dans un sous-continent indien multilingue et multiculturel, où se pratiquent 22 langues principales et près de 1 500 autres variétés linguistiques, cette préférence pour le français paraît vertigineuse. Selon la Maison des sciences de l'homme de Bordeaux, seulement 600 000 à 700 000 personnes en Inde apprennent le français en 2023. Si cela paraît peu au regard des 1,4 milliard d'habitants, cela n'en reste pas moins le signe d'un réel intérêt.

SECONDE TRADUCTION EN TAMOUL POUR L'ÉTRANGER

En effet, les études francophones ayant été introduites très tôt dans les universités indiennes, les écrivains de langue française ou les œuvres littéraires françaises majeures traduites en langues indiennes (parmi lesquels Montesquieu, Rousseau, Balzac,

Flaubert et Camus, dont *L'Étranger* fait l'objet d'une seconde traduction en tamoul, déjà largement commentée) ont contribué au développement de la francophonie. Cet intérêt concerne également les œuvres francophones, notamment d'Afrique et de l'océan Indien, sans doute en raison des contextes coloniaux et décoloniaux similaires. Ainsi *La Plus Secrète Mémoire des hommes*, du sénégalais Mohamed Mbougar Sarr, et *Jacaranda* du franco-rwandais Gaël Faye ont été les choix Goncourt de l'Inde, respectivement en 2021 et 2024.

PONDICHÉRY, « LA PETITE FRANCE DE L'INDE »

Cet engouement s'explique par des raisons historiques. Tout commence en 1668 quand la France établit son premier comptoir en Inde, à Surate, dans l'actuel État du Gujarat, afin de concurrencer la Compagnie hollandaise. Suivront Pondichéry, Karikal et Yanaon sur la côte de Coromandel; Mahé sur la côte de Malabar; et Chandernagor au Bengale.

De 1673 à 1956, Pondichéry sera la capitale de l'Inde française. Connu pour son intense activité portuaire, liée à son

activité de tissage du coton, le territoire est rendu à l'Inde en 1956. Le traité offre aux Pondichériens la possibilité de choisir entre la nationalité française ou indienne. Plusieurs milliers choisiront la seconde option, créant une culture unique, dans ce territoire enclavé dans l'État du Tamil Nadu. Aujourd'hui, on dénombre 6 500 Franco-Pondichériens, sur une population totale d'1,39 million d'habitants, qui entretiennent des liens forts avec la culture et la langue françaises. Chaque année, des sénateurs français sont missionnés à Pondichéry, afin d'entretenir ces liens.

Pondichéry compte le français parmi ses langues officielles, ainsi que de nombreux établissements scolaires où l'on apprend le français, dont le lycée français de Pondichéry (500 élèves), et l'Institut français. Le quartier de la « Ville Blanche », reconnaissable à son architecture coloniale, est le quartier français de Pondichéry.

En juillet 2024, la ville a adhéré à l'Assemblée parlementaire de la francophonie (APF), entérinant davantage son attachement au français et aux valeurs de la francophonie. ■

Gladys Marivat

LA NOUVELLE COUP DE CŒUR

Comme chaque année désormais, le festival Lirôlac de Talloires organise – en association avec *Lire Magazine* – un concours de nouvelles destiné aux collégiens et lycéens. Pour cette quatrième édition parrainée par Mathias Malzieu, le thème choisi était le suivant: « À cor et à cri ». Les jeunes candidats ont donc planché et envoyé leurs textes. Après les délibérations, le jury a rendu son verdict et a choisi de distinguer plusieurs travaux. Parmi lesquels celui de Lou Laperle, *Les flammes n'ont pas d'oreilles*. Auquel nous avons décerné une mention « coup de cœur » et que nous publions dans nos pages.

Les flammes n'ont pas d'oreilles

PAR LOU LAPERLE

Leurs corps esseulés s'écrient tandis que le monde entier murmure qu'elles n'étaient pas nées pour plaire mais pour brûler.

Tel est le rituel. Brûler la terre après une moisson. Brûler les chairs après une épidémie. Brûler le chien après une crise de rage. Ils brûlent tout. Pour décrasser, évacuer les parasites, purifier la communauté. Et eux pourtant sont si sales, si corrompus. Vivent dans des bâtisses aux murs branlants, cloîtrés dans des croyances enracinées. S'enivrent de mauvais vin, perpétuent cette barbarie ancestrale. Ils nous font pitié. Mais on ne dit rien.

La famine, elle aussi, n'a pas le cœur tendre. Elle est vile. Créature carnassière aux griffes sanglantes. Elle nous prend tout. La raison. La paix. Les bambins comme les vieillards. Pas les plus cruels. Pas les plus mauvais; ceux qui, rongés par leur propre gangrène, la laissent s'immiscer dans le corps de leurs pairs. Elle endure les consciences obtuses. Fait ressurgir les peurs enfouies. Et envoie les hommes à la chasse. Ils s'en vont en sifflotant pour empêcher le froid de leur mordre les lèvres. Ils reviennent à la tombée de la nuit. Les sacoches et le ventre vides.

La nuit, les cris s'échappent des baraques. Vont se répercuter dans les aiguilles des sapins. Et à cet instant, un rire rauque et funeste s'élève et fend l'obscurité. Il n'y a que la nuit qu'on entend parfaitement le chœur des femmes. La voix de celles qui se débattent. De celles qui se taisent. Toutes liées par un exil immuable. La lueur des bougies fait flamber le fond de leurs pupilles. Illumine les sillons creusés par la souffrance. Sur leur visage, sur leur corps. Quelque chose de bestial les tient éveillées lors de ces heures noires. Elles sont animales. Elles le sentent



dans leur peau lacérée. Leur silence est une liturgie douce. Sous les paupières basses se devine la langue oubliée des prêtresses de jadis. Telles des louves, elles s'entendent sans mot dire. Tout passe par la chair. Elles rejoignent alors leurs sœurs et forment une ronde où elles dansent sauvagement jusqu'au petit matin, jusqu'à ce que leurs joues soient fripées et que leurs pieds soient couverts de terre et de sang.

Le lendemain, les hommes continuent de chasser. Ils s'y donnent corps et âme, quitte parfois à oublier cette dernière dans les fourrées. Ils aiment ça. La traque. Le bruit sec des pièges pleins. Les fréquences sourdes des animaux agonisants. La chair, ils la mangent encore tiède. Et les os finissent toujours dans les gueules des molosses enragés. Quand ils rentrent, les choses ont changé. La métamorphose a pris, a éclos puis s'est embrasée. D'un coup. Flambante. Grondante. Comme du bois sec. Elle s'est élevée. Ombre nette, ciselée. Elle darde ses langues ardentes, siffle d'un air envoûtant sous des airs de sermons. Ils sont séduits. Ils ont

LA FORÊT NE LES PROTÈGE PLUS. LE FEU LES DÉVORE. CRUEL, LUMINEUX. IL ARRACHE LEURS CRIS AU SILENCE, TISSANT UN BALLET MACABRE

succombé à sa voix infâme. Alors ce soir, ce soir, lorsqu'une symphonie occulte s'élève des taillis, tissée du chant cristallin des oiseaux et du chuchotis discret des feuilles, la Lune tremble car elle sait. Ce soir, les biches sont épargnées.

Car les femmes portent désormais le poids de la traque. Depuis l'aube de ces nouveaux dogmes, on murmure que la femme porte en son sang la faute originelle. Sous les doigts frigides de la justice, elles deviennent étincelles. Sous les vitraux, sous les encens, on a scellé leur destin. Alors, on leur inventa un nom qui effraie : « sorcières ». Sous ce prétexte, on alluma des brasiers, offrandes de suie à un Dieu que l'on disait offensé. Maintenant, des fracas de voix brisées s'élèvent tel un chant funèbre dans la nuit abyssale. La forêt ne les protège plus. Le feu les dévore. Cruel, lumineux. Il arrache leurs cris au silence, tissant dans l'air un ballet macabre, où lumière et horreur dansent ensemble, inséparables.

Les autres sont restées. Interdites. Le visage rougi et les yeux secs. Elles ont ravalé la bile qui leur raclait la gorge. Inspiré à grandes bouffées la fumée des cendres de leurs sœurs. La Lune s'est endormie, la fournaise aussi. Les corps se sont mués en brume. Les femmes ont balayé la poussière diaphane et ont récité les noms des malheureuses. Les jeunes filles ont ramassé les os restants, s'en faisant ainsi des couronnes éthérées ; claquement métallique de fémur contre clavicule. Elles chantent très bas pour que les phalènes puissent les entendre. Assez fort pour que la vengeance naisse dans le creux de leurs gorges noueuses.

Le temps s'écoule, lourd de cendres et de peurs, tandis que, sorcières, elles sont vouées à cette même destinée, et s'éteignent une à une sur les bûchers stridents. Leurs chevelures cramoisies s'envolent au vent, de même que leurs ongles se dissolvent sur les poteaux auxquelles elles sont vissées. L'humus des forêts alentour se teinte peu à peu de rouille. La glèbe a pourri. Nous nous sommes fixés dans le blanc des yeux, la peur au ventre. Puis nous nous sommes tus pour écouter les diatribes résonner sur les parois froides de l'autel, sur les dalles sculptées de la nef.

À l'aube, elles ne sont plus là. Leurs pas ont laissé des sillons dans la terre noire, et quelques flammèches dans les herbes hautes.

Les hommes sortent, hagards, le souffle pris dans leurs poitrines. Le ciel est voilé d'un rouge sale, et la forêt, elle, exhale.

On dira que c'était un accident. Un feu mal éteint. Une chandelle tombée sur une nappe.

Et que le vent a tout emporté. On mentira.

Car les femmes ont disparu et, avec elles, les cris. Le silence est épais.

Et dans la nuit, le village a brûlé. Pas tout, non. Juste assez pour que les visages s'effacent. Juste assez pour qu'on ne sache plus qui étaient les bourreaux, les martyres.

Mais la terre, elle, s'en souviendra. L'an prochain, les collines reverdiront.

Les corneilles reviendront sur les toits et l'absinthe coulera à nouveau dans les gorges épaisses. Un enfant naîtra. Une fille, peut-être.

Et quand la faim grondera de nouveau, quand la peur reprendra sa forme d'homme,

Quelqu'un dira :

« C'est elle. »

Et on recommencera. ■

— La lauréate — LOU LAPERLE

Née à Annecy en 2009, Lou Laperle a « *grandi sur les rives du lac* », du côté de Doussard. Élève de première générale au lycée Gabriel-Fauré, cette passionnée de dessin, de danse et de photographie s'est décidée à participer au concours de nouvelles de Lirôlac « *après la découverte d'un minuscule flyer accroché à la porte de [sa] salle d'histoire* ». Le soir même, elle commence à faire des recherches et griffonne quelques mots. « *J'ai beaucoup pensé aux femmes de ma famille, ajoute-t-elle, à leurs vies tourmentées.* » Parmi ses influences, elle cite *Madelaine avant l'aube* de Sandrine Collette ou la BD de Thomas Gillbert, *Les Filles de Salem*. Et, de manière plus générale, Lou Laperle avoue avoir été marquée par des ouvrages aussi variés que *Près du cœur sauvage* de Clarice Lispector, *Un homme sans titre* de Xavier Le Clerc, *Betty* de Tiffany McDaniel ou *Peau d'homme* de Hubert et Zanzim. Et lorsqu'on lui demande si elle souhaite poursuivre son expérience dans l'écriture, elle répond par l'affirmative. « *Je ne me sens pas plus honnête lorsque j'écris. Cela éclaire ma vie et me permet notamment d'entretenir des liens spéciaux avec ma meilleure amie et ma grand-mère. Enfin, l'écriture me permet d'analyser le monde qui m'entoure.* » Elle ajoute : « *J'espère peut-être, un jour, le rendre meilleur.* »



Les Ateliers **LIRE** magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE NOVEMBRE ET DÉCEMBRE

Réservez-vite votre place
pour nos ateliers d'écriture
de la fin d'année programmés
en visioconférence !

→ **Écrire pour se révéler**

animé par Clara Le Corre

• Dimanche 9 novembre à 17 heures

→ **Astuces de grands écrivains
pour ficeler son récit**

animé par Lola Sorrenti

• Lundi 10 novembre à 18 heures

• Samedi 13 décembre à 10 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer
son manuscrit à un éditeur**

animé par Baptiste Liger

• Vendredi 14 novembre à 18 heures

→ **Comment débloquent
son écriture ?**

animé par Clara Le Corre

• Dimanche 23 novembre à 17 heures

• Dimanche 7 décembre à 17 heures

→ **La littérature de l'étrange**

animé par Myriam Thibault

• Lundi 24 novembre à 18 heures

→ **Se lancer dans un récit
familial**

animé par Lola Sorrenti

• Lundi 24 novembre à 18 heures

→ **Créer les personnages
de votre roman**

animé par Frédérique Anne

• Mardi 25 novembre à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**

animé par Lola Sorrenti

• Jeudi 27 novembre à 18 heures

→ **Partir d'un fait divers pour
bâtir votre roman**

animé par Frédérique Anne

• Mardi 2 décembre à 18 heures

Renseignements et inscriptions :

lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

« S'il n'y a pas de fêlure, il n'y a pas d'ouvrage »

Dans un récit autobiographique bouleversant, **Jean-Christophe Grangé** remonte aux origines de son imaginaire hanté, marqué par la figure d'un père qu'il décrit comme « le diable », et par une enfance placée sous le signe de la peur. Cette enquête familiale révèle la genèse d'un écrivain.

Votre père apparaît comme une figure de pur mal. Comment cette empreinte a-t-elle nourri vos personnages, et quand la peur est-elle devenue vocation d'écrivain ? Jean-Christophe Grangé. Quand j'étais enfant, il y avait au-dessus de ma tête des choses horribles que je percevais sans les comprendre. Plus tard, en enquêtant sur mon père, j'ai compris qu'il revenait dans mes personnages. Je n'ai jamais voulu « exprimer » mon père dans mes méchants, mais l'idée que l'assassin est le père m'a toujours tenté. C'est ce que Freud appelle la « sublimation » : prendre une peur et la convertir en énergie créatrice. Et je le crois : s'il n'y a pas de fêlure, il n'y a pas de livre.

Vous décrivez une discipline stricte : levé à 3 heures du matin, dix pages par jour. Est-ce le socle de votre créativité, ou une façon de tenir la peur à distance ?

J.-C.G. Les deux. C'est le meilleur moyen d'écrire : il faut s'y mettre chaque jour, sinon cela casse l'énergie. Et écrire à heure fixe élimine le trac : si l'on commence à se dire « aujourd'hui, je ne suis pas inspiré », on n'écrit jamais. Il y a des jours moins bons que d'autres, mais l'essentiel est d'avancer. L'avantage du roman par rapport au cinéma, c'est que rien n'est définitif : on peut toujours revenir en arrière, se relire, corriger. Comprendre cela m'a libéré de l'angoisse.

Vous comparez l'expérience de l'écriture à une violence physique, un « rapt » du lecteur. Comment cherchez-vous à provoquer cet effet dans vos textes ?

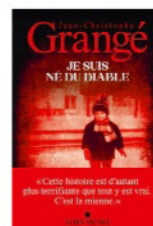
J.-C.G. Après avoir lu ce livre, une amie m'a dit : « C'est très bien écrit. Mais pourquoi, avec ces qualités littéraires, n'as-tu pas d'image littéraire ? » Et d'ajouter : « C'est à cause de la rapidité, ça n'a rien à



voir avec la littérature de ceux qui se regardent écrire. » Elle avait raison : mes romans sont rapides, nerveux, rythmés comme des polars. Cette nervosité est un peu antithétique avec l'idée qu'on se fait souvent de la « grande littérature ». J'ai toujours voulu garder ce rythme. Cela vient du journalisme, de mes années à *Paris Match*. Même dans un article, on ménage des suspenses : on place la révélation à la fin du paragraphe. C'est déjà du polar, quelque part. J'ai gardé ce réflexe. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

À lire aussi, les deux tomes de *Sans soleil*, parus chez Albin Michel en janvier dernier. Ces deux volumes devaient initialement apparaître dans notre top 100, mais nous avons choisi de le signaler ici, afin de mettre en avant cette nouvelle parution.



JE SUIS NÉ DU DIABLE
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ
336 p., ALBIN MICHEL, 21,90 €.

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT



Les peurs en écriture

2. Ne pas être à la hauteur du livre

Croire que l'écrivain rédige dans la sérénité ? Sa plume tremble. Et ce tremblement, loin d'exprimer une faiblesse, constitue la respiration même de son travail. Je poursuis donc mon exploration des craintes littéraires et des moyens de les rendre fructueuses, puisqu'il dépend de nous – de nous seuls – qu'au lieu de nous écraser elles nous élèvent. Il en est une qui nous saisit face au livre, peut-être la plus honnête, la plus pure et la plus judicieuse : la peur de ne pas se montrer à la hauteur.

Dans ma constellation intérieure, je l'associe à la peur du père, cet effroi d'un homme devant sa propre responsabilité. Réussirai-je à nourrir, à éduquer mon enfant ? En ferai-je un adulte sain, autonome, heureux, capable d'accueillir les cadeaux de l'existence comme d'affronter ses tempêtes ? Cette peur de me révéler un mauvais père – qui occupe une large place dans mon quotidien – accompagne celle de m'avérer un piètre auteur, laquelle me taraude depuis encore plus longtemps. La perspective de l'échec se tient constamment perchée sur mon épaule ; elle me pique, m'éperonne ; sans elle, je me serais endormi dans la complaisance.

Se montrer à la hauteur du livre... Chaque ouvrage possède son organisme, ses nécessités, ses exigences. S'il dicte ses volontés, il ne dicte malheureusement pas ses phrases ! Souvent, il se plie à nos ressources spontanées ; cependant à l'occasion, il réclame un art, un savoir, un domaine étranger à notre personnalité, et nous impose une tâche ardue, sinon inexécutable. Que de fois ai-je connu ces désarrois ! Tel roman exige un voyage en mer – moi qui les redoute – ou, bien pire, un naufrage ; tel autre m'appelle à décrire des combats ; celui-ci m'enferme au cœur d'une pyramide ; celui-là me veut le peintre du déluge ou des sept plaies d'Égypte ! Chacun me contraint à plonger ma plume dans l'encre de l'inconnu. Toujours je doute de parvenir à suivre, et toujours j'ose néanmoins.

Avant d'aligner les mots, on doit d'abord **imaginer**, puis **ressentir**, enfin **choisir un point de vue**.

Imaginer ? Une bonne mémoire que l'on brasse efficacement fournit la puissance de conception. Plus elle se peuple de faits,

de lectures, d'expériences, plus elle donne la liberté de bâtir, non pas une répétition du monde, plutôt sa réinvention.

Ressentir ? Il faut passer systématiquement par les cinq sens afin d'explorer une situation fictionnelle. Non pas seulement la voir, mais aussi la toucher, l'entendre, la goûter, la respirer.

Choisir un point de vue ? Il s'agit de déterminer le cadre émotionnel ou cognitif qui organise l'évocation. Car rien n'est perçu sans filtre. Prenons l'exemple de l'orage : pour les Anciens, il est la colère des dieux, un grondement de l'Olympe ; pour le savant, il est un phénomène physique, mesurable, calculable ;

pour le poète, il est sublime, spectacle d'une intense beauté qui effraie ou fascine ; pour l'agriculteur, il est remède et menace à la fois ; pour l'âme inquiète, il est miroir ; pour l'écologiste, signe d'un déséquilibre. Sitôt que vous aurez repéré le fond affectif et les catégories mentales de votre narrateur, vous distinguerez l'essentiel de l'accessoire, discernerez les détails qui disent le tout, et tracerez un texte cohérent.

On n'insistera jamais assez sur la rigueur qu'implique la démarche imaginative : la fiction ne supporte ni l'arbitraire ni l'approximation.

Certes, les œuvres d'autofiction ne requièrent pas ces exercices-là. Quoique certaines pages autobiographiques m'aient offert de grands plaisirs de lecture, je ne porte pas sur leurs géniteurs le même regard que sur les écrivains-monde. Ceux-ci me fascinent par leur ampleur, leur richesse, leur curiosité insatiable, leur encyclopédisme amoureux. Ils ne cultivent pas de petits jardins privés, ils ouvrent des continents.

Mon conseil : si vous savez d'avance que vous allez y arriver et comment y arriver sans heurts ni violence, alors ne commencez pas. Votre roman est un mort-né, il n'a déjà plus de vie en lui. En revanche, si vous flairez le danger et que l'appréhension vous envahit, foncez !

À vous, je le confesse : j'aime ma peur de gravir l'Everest d'un roman. Elle m'empêche de m'avilir, me rappelle que je dois mériter mon livre. Le jour où je ne frissonnerai plus, je n'aurai pas atteint l'accomplissement, j'aurai simplement cessé d'écrire. ■

QUE DE FOIS
AI-JE CONNU CES
DÉSARROIS !

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



VÊTEMENTS, VÊTEMENTS...
33 HISTOIRES À FLEUR DE PEAU
ANNIE HUAULT
BOOKS ON DEMAND.

Vêtements, vêtements..., 33 histoires à fleur de peau, c'est le tailleur Chanel porté par Jacky Kennedy lors de l'assassinat du président, c'est la robe bleu et blanc portée par Cécile Duflot à l'Assemblée nationale, c'est le tee-shirt kaki emblématique de Volodymyr Zelensky, sans oublier tous ces vêtements portés par des inconnus détenteurs d'un message marquant un épisode de leur vie. Ce recueil met le vêtement à l'honneur, vêtement noble de la haute-couture, vêtement de seconde main, vêtement bon marché de la fast fashion. Il porte sur le devant de la scène ces petites mains qui cousent l'habit de l'académicien ou celui du pape, il évoque la jeune fille en émoi dans sa robe de mariée et celle qui en jogging porte une robe virtuelle sur les réseaux sociaux.

Autant d'histoires qui par l'entremise du vêtement feront écho en chacune et chacun d'entre nous pour ce qu'elles révèlent d'humain et d'universel.

→ ISBN: 9782322494163 - BROCHÉ
ET NUMÉRIQUE - 142 PAGES



UNE LANTERNE DANS L'OBSCURITÉ
MATTHI
LIBRINOVA

À 35 ans, Matthi fait un AVC hémorragique. Seul-e à son domicile, dans son lit. Commence alors un long parcours, semé de doutes, d'incompréhensions... et d'apprentissages. De l'accident au retour à domicile, des soins médicaux aux démarches administratives, ce récit retrace deux années de reconstruction – physique, cérébrale, humaine. Un témoignage sans filtre, où l'on se met à nu-e, pour raconter ce qui ne se voit pas... mais se vit intensément.

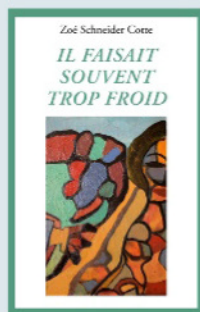
→ ISBN : 9791040584810 - BROCHÉ
ET NUMÉRIQUE - 224 PAGES



DES YEUX TROP BLEUS
PIERRE THOMAS
LIBRINOVA

En décembre 1962, Jacques, ancien pilote en Indochine, reçoit un appel inattendu de Martin, un légionnaire allemand qu'il croyait mort. À l'époque, avec Serge, leur copilote, ils avaient noué de profonds liens d'amitié. Malgré les réticences de son épouse Hélène, Jacques invite Martin à dîner. Peu après son arrivée, Martin avoue que sa visite cache en réalité deux raisons, mais qui ne peuvent être dévoilées qu'après d'importantes révélations...

→ ISBN : 9791040565291 - BROCHÉ
ET NUMÉRIQUE - 226 PAGES

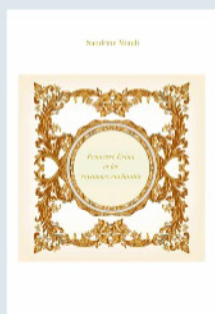


IL FAISAIT SOUVENT TROP FROID
ZOÉ SCHNEIDER COTTE
LIBRINOVA

La mère l'avait pourtant aimée la gamine mais cela ne se voyait pas. Pourquoi l'amour restait-il muet dans cette famille ? Pourquoi les mots essentiels n'avaient-ils jamais été prononcés ? Trop de douleurs étouffées, de silences.

Avec une écriture caustique, pleine d'humour, ce récit nous fait voyager à travers l'Europe au rythme du violoncelle. De son oeil malicieux, l'auteure nous livre des réflexions originales sur la vie, les gens, le bonheur.

→ ISBN : 9791040588511 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 245 PAGES



**PRINCESSE ERINA ET
LES ROYAUMES ENCHANTÉS**
SANDRINE MIAULT
LIBRINOVA

Il était une fois, il y a bien longtemps, un royaume où régnaient harmonie, paix et prospérité, grâce à l'enchantement de la couronne des fées. Mais Méphislas le mage assassina lâchement le roi Philibert avant d'anéantir les charmes du diadème. Erina parcourra les terres enchantées pour tenter de gagner les envoûtants royaumes des fées où la jeune princesse devra affronter des épreuves afin de recouvrer les pouvoirs des saphirs de la couronne.

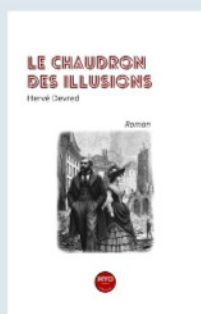
→ ISBN : 9791040591917 - BROCHÉ
ET NUMÉRIQUE - 113 PAGES



À L'OMBRE DU CHÂTAIGNIER
SANDRINE MIAULT
LIBRINOVA

François Kermadec, un paysagiste de renom dans sa région, se voit confier pour mission de redonner toute sa splendeur à l'envoûtante propriété de Beauregard, récemment acquise par Philippe Gramont, un artiste. Les conversations qu'il aura avec son hôte sur la nature, l'art et la littérature, mais surtout celles ayant trait aux grandes interrogations existentielles, guideront enfin le paysagiste sur la voie du bonheur et de la sérénité.

→ ISBN : 9791040585893 - BROCHÉ
ET NUMÉRIQUE - 156 PAGES



LE CHAUDRON DES ILLUSIONS
HERVÉ DEVRED
MVO ÉDITIONS

Paris 1866, le Second Empire est à son apogée. Paris est un gigantesque chantier, l'Empereur veut en faire la plus belle ville du monde. La spéculation se déchaîne. Jules Boisrenard, jeune provincial monté à Paris, a l'intention de s'inviter au festin. Il a de l'ambition et des idéaux. Il ne sera pas un financier comme les autres, il mettra sa fortune au service de l'humanité. Mais comment garder ses idéaux dans un monde corrompu ? Jules

comprendra trop tard qu'il n'était pas de taille à s'imposer à des hommes bien plus retors que lui. Mais ceux-ci ne peuvent-ils pas être pris, à leur tour, au piège de leur cupidité ? Histoire d'un homme qui voulait dominer la bourse, mais aussi histoire d'amour et de vengeance.

→ ISBN : 9782386 950667 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 336 PAGES



CHAGRIN NOIR
GÉRARD LAVEAU
ÉDITIONS-ABAK

Dans les archives de Torpédo & Amer, détectives associés, il y a cette affaire particulièrement éprouvante... En 2006, les sœurs Assoumline partageaient une maison isolée au nord de Lyon. Veuves, elles avaient connu la perte cruelle de deux enfants qu'elles adoraient. En 2006, Grâce Assoumline régenterait et sa sœur faisait un peu l'artiste, signant ses toiles sous le pseudonyme de Lizzie Fleur. Ce fut elle qui demanda l'aide de Torpédo & Amer : un fantôme la persécutait, expliqua-t-elle.

On renâcla à prendre l'affaire. Ce fut la détective Torpédo qui passa la nuit dans l'atelier de l'artiste. Si elle ne vit aucune apparition, elle perçut l'étrange toxicité des lieux. Cela décida à poursuivre et les privés finirent par trouver le fantôme. Il était dans le grenier. À première vue, il ne s'agissait que d'une junkie qui s'était réfugiée là pour y mourir. Fin de l'enquête, pensa-t-on, sauf que peu après, les sœurs Assoumline moururent l'une après l'autre de mort violente.

Ce fut comme une main qui se saisit des détectives et les entraîna dans un dédale à la Piranèse où tout n'était que leurre et traquenard. Alors qu'ils en apprenaient davantage sur la famille Assoumline, Torpédo et Georges Amer s'enfoncèrent dans les ténèbres. Les morts n'étaient pas ceux qu'ils croyaient, les vivants étaient les pires et l'innocence, rare et en sursis.

Les détectives démontrèrent un complot de famille démoniaque mais ils se maudirent longtemps d'avoir cru à cette histoire de fantôme.

→ ISBN : 9782494869196 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 284 PAGES
EN LIBRAIRIE ET SUR WWW.EDITIONS-ABAK

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

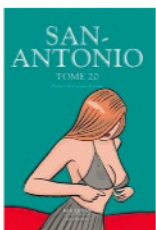
GRÉGORY GADEBOIS



VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« J'ai su lire très vite, mais je ne me souviens plus vraiment de mes

premières lectures. Un livre pour apprendre l'alphabet, sans doute. Mon premier souvenir est celui d'une lecture obligatoire: Maupassant. Je suis normand, Maupassant aussi, du coup, à l'école, les profs nous faisaient lire ses nouvelles. Ça ne me plaisait pas beaucoup, même si je retrouvais des lieux que je connaissais. »



VOTRE PREMIER CHOC LITTÉRAIRE?

« J'ai toujours beaucoup lu, mais je ne lis que des polars. À 15 ou 16 ans,

j'ai découvert San-Antonio. Je les ai tous lus. Ensuite, tous les Sherlock Holmes, tous les Arsène Lupin. Un peu plus vieux, j'ai découvert Michael Connelly et James Lee Burke. »

UN CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« Il n'y en a pas vraiment... En classique, je pourrais citer Simenon, mais il ne me tombe pas des mains. J'adore les Maigret. Dernièrement, j'en ai trouvé plusieurs dans une brocante à 50 centimes pièce. Je les ai tous achetés; je vais les lire. Ou les relire ! »



L'un des meilleurs acteurs français interprète l'un des plus grands personnages de la littérature: Jean Valjean. Et quand il ne joue pas, le comédien lit. Uniquement des polars. Depuis toujours. C'est dire s'il en connaît un rayon (de bibliothèque).

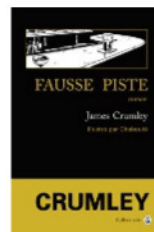


DES ŒUVRES DÉCOUVERTES EN LES JOUANT?

« Je joue Valjean, mais si je connaissais Victor Hugo, je n'ai pas lu *Les Misérables*. C'est un livre trop impressionnant pour moi. Je considère ne pas avoir joué Jean Valjean, mais plutôt un gars qui sort du bain. Valjean est un personnage trop grand qui me tétanise. Et quand je joue au théâtre, je ne lis pas; j'ai peur d'emmêler les textes. »

VOTRE ÉCRIVAIN DE POLAR PRÉFÉRÉ?

« James Crumley. Lu il y a vingt ans et relu dans les formidables nouvelles traductions parues chez Gallmeister. C'est important, une bonne traduction. J'ai commencé par le début: *Fausse piste*, avec son détective Milo Milodragovitch. J'adore son univers à la fois drôle et un peu déglingué. J'aime bien commencer par les premiers romans des écrivains. Si ça me plaît, je lis tout dans l'ordre. »

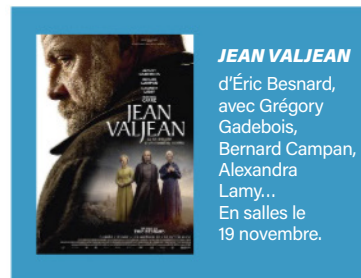


VOTRE AUTEUR DE POLAR FRANÇAIS PRÉFÉRÉ?



« Fred Vargas. Tout lu également. Il y a quelques années, j'ai passé un casting pour *Pars vite et reviens tard* d'après Vargas. J'ai insisté pour avoir un petit rôle; je joue un métal. J'aime beaucoup son héros, Adamsberg. Il est un peu insaisissable. Il a une logique qui n'appartient qu'à lui et qui échappe à tout le monde. »

Propos recueillis par Éric Libiot



JEAN VALJEAN
d'Éric Besnard, avec Grégory Gadebois, Bernard Campan, Alexandra Lamy...
En salles le 19 novembre.



SONIA MABROUK

8H10

LA GRANDE INTERVIEW

Europe 1

LA RADIO LIBRE

Un design suédois à l'âme colorée

HIVER 2025
D'OKINAWA
À L'ALASKA

OUVERTURE
PROCHAINE
DE NOTRE BOUTIQUE
LE 14 NOVEMBRE À

PARIS

Gilet "Canwood"
avec rayures parées
de sorbes et de
renards, 99 €

Gudrun Sjödén

gudrunsjoden.com

NUMÉRO VERT 01 75 79 40 25 | ORDER@GUDRUNSJODEN.FR

SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS